

Synergies Espagne

Revue du GERFLINT

**Histoire de la traduction
en langues française et espagnole
(XVI^e-XX^e siècles) :
femmes, médecine, lois**

Coordonné par Brigitte Lépinette
et Julia Pinilla Martínez

Synergies Espagne

numéro 12 / Année 2019

Histoire de la traduction en langues française
et espagnole (XVI^e-XX^e siècles) :
femmes, médecine, lois

**Coordonné par Brigitte Lépinette
et Julia Pinilla Martínez**



REVUE DU GERFLINT
2019

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies Espagne est une revue francophone de recherches en sciences humaines et sociales particulièrement ouverte aux sciences du langage et de la communication, aux travaux de didactique de la langue-culture française, aux approches musicales, linguistiques et culturelles.

Sa vocation et de mettre en œuvre, en Espagne, le *Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau* du GERFLINT, Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie essentiellement des articles dans cette langue mais sans exclusive et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones de son espace géographique dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants: défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, aide aux jeunes chercheurs, adoption d'une large couverture disciplinaire, veille sur la qualité scientifique des travaux.

Libre Accès et Copyright : © *Synergies Espagne* est une revue française éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code français de la Propriété Intellectuelle. La rédaction de *Synergies Espagne*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Conformément aux règles déontologiques et éthiques du domaine de la Recherche, toute fraude scientifique (plagiat, auto-plagiat, retrait inopiné de proposition d'article sans en informer dûment la Rédaction) sera communiquée à l'entourage universitaire et professionnel du signataire de la proposition d'article. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité : annuelle
ISSN 1961-9359 / ISSN en ligne 2260-6513

Directeur de publication

Jacques Cortès, Professeur émérite,
Université de Rouen, France

Président d'Honneur

Julio Murillo Puyal, Professeur émérite,
Université Autonome de Barcelone, Espagne

Rédactrice en chef

Sophie Aubin, Universitat de València, Espagne

Rédactrice en chef adjointe

Elena Moltó, Universitat de València, Espagne

Secrétaire de publication

Julia Morillas Climent, IES Sorolla, València, Espagne

Révision des résumés et traductions en anglais

Ángela Magdalena Romera Pintor, UNED, Espagne

Titulaire et éditeur : GERFLINT

Siège en France

GERFLINT

17, rue de la Ronde mare

Le Buisson Chevalier

27240 Sylvains-les-Moulins - France

www.gerflint.fr

gerflint.edition@gmail.com

Siège de la rédaction en Espagne

Institut Français de Valence

C/Moro Zeit 6

46001 Valencia - Espagne

Contact : synergies.espagne@gmail.com

Comité scientifique

Joaquín Díaz-Corrlejo (Université Complutense de Madrid, Espagne), Clara Ferrão Tavares (Instituto Politécnico de Santarém, Portugal), Brigitte Lépinette Lepers (Universitat de València, Espagne), † Paul Rivenc (Université Toulouse-Jean Jaurès, France), Javier Suso (Université de Grenade, Espagne).

Comité de lecture permanent

Belén Artuñedo Guillén (Université de Valladolid, Espagne), Françoise Olmo Cazevieille (Université Polytechnique de Valence, Espagne), Yves Loiseau (Université Catholique de l'Ouest, France), Ángela Magdalena Romera Pintor, (Université Nationale d'Éducation à Distance, Espagne), Pascal Sanchez (Centre International d'Études Pédagogiques, France), Mario Tomé (Université de León, Espagne), Jesús Vázquez Molina (Université d'Oviedo, Espagne), Jacky Verrier (Université Rovira i Virgili, Tarragone, Espagne).

Évaluateurs invités pour ce numéro

Anna María Corredor Plaja (Universitat de Girona, Espagne), Gerda Haßler (Université de Potsdam, Allemagne), Fernando Navarro Domínguez (Université d'Alicante, Espagne), Julia Sevilla Muñoz (Université Complutense de Madrid, Espagne).

Patronages et partenariats

Institut Français d'Espagne (antenne de Valence), Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (FMSH, *Pôle Recherche & prospective*), Sciences Po Lyon (Partenariat institutionnel pour Mir@bel, France), EBSCO Publishing, ProQuest.

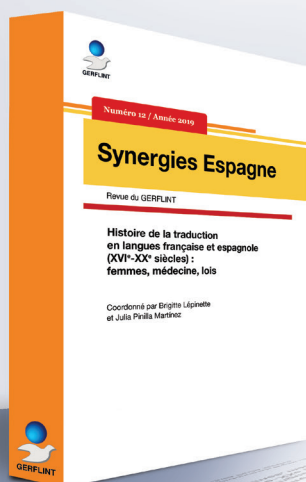
Numéro financé par le GERFLINT.

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies Espagne n° 12 / 2019
<https://gerflint.fr/synergies-espagne>



fondation
maison des
sciences
de l'homme



Indexations et références

ABES (SUDOC)
Carhus+
Data.bnf.fr
Dialnet
DOAJ
EBSCOhost : Communication Source
Ent'revues
ERIH PLUS
Héloïse
Index Copernicus
JournalBase (CNRS-INSHS)
Journal Metrics (Scopus)
JournalSeek
LISEO-CIEP
MIAR (ICDS : 9,5)
Mir@bel
MLA International Bibliography
ProQuest
REDIB (CSIC)
ROAD (ISSN)
Scopus
SJR SCImago (Scopus)
SHERPA-RoMEO
Ulrichsweb

Liste complète : <https://gerflint.fr/synergies-espagne/referencements-et-indexations>

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage
- Littératures francophones
- Didactologie-didactique de la langue-culture française et des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité



Synergies Espagne n° 12 – Année 2019

ISSN 1961-9359 / ISSN en ligne 2260-6513

Histoire de la traduction en langues française et espagnole (XVI^e-XX^e siècles) : femmes, médecine, lois

Coordonné par Brigitte Lépinette
et Julia Pinilla Martínez



Sommaire



In memoriam, Paul Rivenc

Brigitte Lépinette 9
Préface

Brigitte Lépinette, Julia Pinilla Martínez 11
De ce douzième numéro

Francisco Lafarga 17
Marie Rattazzi (née Marie-Lætitia Bonaparte-Wyse) traductrice :
le cas du *Grand Galeoto* de José Echegaray

Caroline Biron, Ángel Narro 29
La traduction française des *Ethiopiennes* d'Héliodore
par Jacques Amyot. La scène de l'ordalie de Chariclée

Beatriz Onandía Ruiz 47
Être une femme (in)visible: la présence des femmes dans le monde
de la traduction espagnole des Lumières

Nadia Brouardelle 63
Les enjeux de la traduction d'une farce de Marguerite de Navarre
pour sa représentation aujourd'hui

Manuela Álvarez Jurado 75
Médecine pour femmes et rôle des femmes dans la médecine
du XIX^e siècle : publication, traduction et adaptation
de traités et de manuels

Noelia Micó Romero 91
Le rôle de la traduction dans l'échange des connaissances
psychiatriques au XIX^e siècle à travers Philippe Pinel (1745-1826)

Sandra Pérez Ramos	107
Une traductrice spécialisée au XIX ^e siècle : María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoiz et la maladie du « choléra-morbus »	
Natalia M^a Campos Martín	121
Les poisons du XIX ^e et leur traduction à l'espagnol : Mateu Orfila et son <i>Traité des poisons</i> (1814-1815)	
Francisco Luque Janodet	141
Traduire la médecine au XIX ^e siècle : la traduction de Francisco Javier Laso de la Vega de l'ouvrage <i>Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances</i> de Claude-François Lallemand	
José María Castellano Martínez	155
<i>De la centralisation</i> par Timon (Cormenin) : analyse de la traduction en espagnol comme instrument de divulgation politique	
Marian Panchón Hidalgo	173
L'édition du surréalisme français dans l'Espagne franquiste : du séquestre judiciaire à la publication non censurée de la traduction de <i>Perspective cavalière</i> (1970) d'André Breton	

Compte rendu de lecture

Histradcyt	187
<i>La figura del traductor a través de los tiempos.</i> María Elena Jiménez Domingo, Jordi Sanchis Llopis, Nicolás Antonio Campos Plaza (Eds). Quaderns de filología. Estudis Lingüistics, Vol. 21, 2016, Universitat de València.	

Annexes

Profils des contributeurs	191
Projet pour le n° 13, Année 2020 : <i>La bande dessinée francophone</i>	195
Consignes aux auteurs.....	197
Publications du GERFLINT.....	201

IN MEMORIAM

PAUL RIVENC (1925-2019)

Ami, collaborateur fondamental et enthousiaste de *Synergies Espagne*,
revue du GERFLINT

Rivenc, P. 2009. « Avant-propos », *Synergies Espagne*, n° 2, p. 7-10.
https://gerflint.fr/Base/Espagne2/avant_propos.pdf

Rivenc, p. 2013. « Charles Bally et Petar Guberina, inspirateurs audacieux de la
didactique moderne des langues ». *Synergies Espagne*, n° 6, p. 145-159.
https://gerflint.fr/Base/Espagne6/Article10Paul_Rivenc.pdf



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Préface. Traduction et femmes (Littérature, Médecine, Administration, XIX^e siècle)

Brigitte Lépinette

Universitat de València, Espagne
brigitte.lepinette@uv.es

Synergies Espagne a déjà présenté dans ses titres une gamme de sujets, dont quelques-uns avaient à voir, de plus ou moins près il est vrai, avec la traduction ou, encore avec des aspects qui figurent dans les sous-titres du présent numéro. Donc, les coordinatrices, sans cesser d’approfondir et de préciser les lignes générales qui sont celles de *Synergies Espagne* depuis sa création, continuent aujourd’hui dans la même foulée, tout en prenant le plus grand soin de ne pas transformer les voies empruntées en sentiers battus. Bien au contraire, elles ont précisément l’intention -les lecteurs diront si elles y ont réussi- de tracer des sentiers nouveaux, tentant de conjuguer une discipline théorique, la traductologie, avec un aspect auquel deviennent de plus en plus sensibles les chercheuses, mais aussi, il va sans dire, les chercheurs : la place et le rôle social et culturel de la femme au XIX^e siècle, tous deux véhiculés d’une société à l’autre, d’un pays à l’autre, dans une langue étrangère, mais que l’on fait sienne.

C’est la raison pour laquelle, dans la mesure du possible, nous avons favorisé dans ce numéro les questions d’histoire de la traduction dans lesquelles intervenaient des femmes, ou bien comme sujets actifs dans des oeuvres qu’elles ont réalisées ou bien comme objets, décrits, étudiés physiquement, mentalement et moralement par des hommes qui s’en sont arrogés le droit, avec leurs critères masculins, au nom de la littérature ou de la science. Inutile de dire que ce n’est que justice de participer dans l’infime mesure de nos faibles forces à la réparation d’une injustice séculaire envers le ‘sexe faible’, qui, si on y prête un peu d’attention, sous peu apparaîtra, sans aucun doute, comme le ‘sexe fort’, qu’il a toujours été.

Vouloir s’arrêter à la question du rôle social, culturel et scientifique de la femme au XIX^e siècle, sujet ou objet de la traduction (cette traduction étant vue comme processus de translation d’un texte, quelle qu’en soit la nature de ce dernier, ou comme résultat de ce processus, i.e. le texte comme ‘produit fini’) est en parfaite cohérence avec les bases théoriques de méthodologies purement traductologiques, qui, dans ce domaine, ont donné lieu à un certain nombre de travaux ces dernières années : je me réfère à ceux qui se sont donnés pour but de faire comprendre la

présence -et sa raison- dans le pays cible, de textes traduits et qui s’y trouvent, non par pur hasard ou par le simple caprice ou la décision particulière d’un éditeur ou d’un traducteur, mais parce que le contexte social, intellectuel et scientifique, c’est à dire un ensemble humain le demandait collectivement. Le théâtre français traduit, les traités médicaux français traduits, les textes juridiques français traduits l’ont été parce les récepteurs espagnols étaient désireux -nous pourrions même dire, dans certaines circonstances, avides- de connaître les contenus, les courants et les progrès qui se produisaient au-delà des Pyrénées. Dans ce cas, le chercheur peut se donner pour tâche de s’intéresser d’abord au contexte social, culturel et scientifique, dans lequel la traduction a pu ‘passer la frontière’ nationale et linguistique, plutôt qu’au mode de traduire pour lequel a opté le traducteur. Ce dernier apparaîtrait alors plutôt comme un *entremetteur* (si nous forçons la signification de ce terme).

Cependant, quel que soit le point de vue adopté par le chercheur, ce dernier ne peut s’affranchir -bien que dans une faible mesure seulement, le texte de Francisco Lafarga est paradigmatique à cet égard- de cette relation du texte avec les courants intellectuel, social et scientifique de l’époque où il a été traduit. Le résultat de l’analyse dépend de la manière dont le chercheur dirige son projecteur, en fonction du but qu’il vise.

Dans ce numéro, le contexte dans lequel les textes ont été traduits est majoritairement vu sous l’éclairage, d’abord, de ses conditions externes de ‘production’-qui comprend la connaissance du contexte et les intentions, les goûts, les possibilités linguistiques, etc. du traducteur-, ensuite, comme étude des significations que recèle chacun des textes mis en contraste. Mais, même dans ce dernier cas d’éclairage dirigé avec précision sur les textes traduits, la connaissance du contexte contribue à une meilleure mise en valeur de ces significations différentes que le traducteur a introduites de son propre chef, évidemment, souvent à l’insu des auteurs et des lecteurs.



GERFLINT

ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

De ce douzième numéro

Brigitte LépinetteUniversitat de València, Espagne
brigitte.lepinette@uv.es**Julia Pinilla Martínez**Universitat de València, Espagne
m.julia.pinilla@uv.es

Le premier article de ce numéro de *Synergies Espagne*, de **Francisco Lafarga**, intitulé « *Marie Rattazzi (née Marie-Lætitia Bonaparte-Wyse) traductrice : le cas du Grand Galeoto de José Echegaray* » démontre amplement ce double éclairage que nous avons cité. L'objet d'étude sera une femme traductrice (et elle n'eut pas droit seulement à ce titre car elle réalisa un nombre impressionnant d'activités qu'elle mènera de front avec ses traductions). Première face de ce Jano qu'est la traduction, le contexte national, culturel, intellectuel et artistique a d'abord été préalablement analysé par Francisco Lafarga. C'est alors « *après la contextualisation de la traduction dans son moment historique et son rapport avec d'autres versions m[enées]* à bien par l'auteure, [que le chercheur aborde] *l'analyse du texte, en tenant compte de l'agencement de la matière théâtrale et des options de la traductrice* ». Soulignons l'importance accordée à ces considérations en réalité pleinement historiques, bien plus larges que de simples notations biographiques qui nous font accéder avec le chercheur à la '*mise en visibilité*' d'une femme traductrice, qui, comme il a été cité, a mené de front une multitude d'activités, ces dernières étant enrichies, sans aucun doute, en retour, par sa tâche de traductrice. Soulignons encore que la considération des textes eux-mêmes - la seconde face de Jano- et leur analyse, dans ce cas, en tant que pur texte (source et cible) est justifiée et expliquée, c'est notre lecture, par la présence préalable du contexte historique.

Pour leur part, **Caroline Biron** et **Ángel Narro**, reculant dans le temps, vont suivre pourtant le même double abordage. Ils vont se servir aussi du contexte pour expliquer que Jacques Amyot, le grand humaniste et érudit français, a entrepris la traduction des *Ethiopiennes* d'Héliodore, montrant que le contexte, décrit comme « *marqué par un intérêt croissant pour la langue et la littérature grecques* », explique que « *les traductions de textes grecs aient commencé à être en vogue* » au XVI^e siècle. Les deux auteurs n'oublient pas de citer un événement bien connu

mais d'une immense et définitive importance pour « *l'émergence de la littérature en langue vernaculaire [...] : l'invention de l'imprimerie, qui a facilité l'édition de nouveaux livres* ».

C'est en plein dans le *domaine féminin*, que **Beatriz Onandía Ruiz** situe son étude : « Être une femme (in)visible : la présence des femmes dans le monde de la traduction espagnole des Lumières ». Se situant dans la mouvance qui s'intéresse à l'émergence publique des femmes dans l'Histoire de l'Espagne, Onandía fait la constatation générique selon laquelle « *les femmes espagnoles traduisent des œuvres de tout genre : carnets de voyages, traités d'histoire, essais philosophiques et mathématiques et, œuvres littéraires tout spécialement (poésie, théâtre, roman); cependant leur principal intérêt portait sur les ouvrages à caractère pédagogique, dont elles deviennent des traductrices, mais aussi des créatrices . Ainsi, le métier ou la pratique de traducteur permet à bien des auteurs espagnols, et plus précisément à bien des auteures, d'avoir accès aux ouvrages à succès, fort appréciés à l'étranger* ». Les noms de traductrices que cite Onandía sont Ana Muñoz, María Jacoba Castilla, María Romero Masegosa, Antonia de Río y Arnedo, Cayetana de la Cerda. Aucune d'entre elles n'est totalement inconnue pour qui s'est intéressé au Siècle des Lumières (du point de vue strictement féminin ou non). « *Comme tant d'autres [de leur temps]* », en une expression qui démontre de la part d'Onandía tout de même un certain optimiste à ce sujet, « *elles seront tour à tour traductrices et écrivaines, et donneront ainsi une couleur féminine au mouvement d'émancipation et d'éducation de la femme en particulier, et à l'Espagne des Lumières en général.* ». En tout état de cause, il est vrai que les femmes traductrices sont devenues un peu moins 'invisibles' et qu'elles ont tenu un rôle qui amorce des changements dans la pédagogie féminine et dans leur rôle dans la société cultivée espagnole du XVIII^e siècle. Cependant, comme le reconnaît également Onandía, elles ne forment pas -loin de là- une cohorte innombrable. Pourtant, elles signent des traductions donnant lieu à des compte-rendu dans les journaux de l'époque (comme la *Gaceta de Madrid*). Ces dames ont donc eu, de ce fait, un rôle non négligeable dans la transmission et diffusion de textes, certains d'entre eux, inspirés de J. J. Rousseau sur l'éducation et, en général, appartenant à la littérature instructive pour jeunes filles (plutôt d'ailleurs, que dans la création). L'article, dans sa visée générique est bien documenté, avec une bibliographie riche, aussi bien de textes d'époques que de critiques actuelles, qui en rend la lecture intéressante du point de vue de l'Histoire de la traduction dans son contexte social et intellectuel.

Nadia Bouardelle nous relate sa propre expérience de traductrice diachronique dans sa réflexion sur le passage d'une œuvre du XVI^e siècle à un français de l'époque

actuelle, problématique, d'abord, en tant que langue. Elle montre les difficultés, encore accrues quand il s'agit de textes théâtraux. Le contexte joue un rôle déterminant, car, comme le reconnaît Bourdelle citant Patrice Pavis : « [...] *on ne traduit pas simplement un texte linguistique en un autre, on confronte et on fait communiquer des situations d'énonciation et des cultures hétérogènes, séparées par l'espace et le temps.* » (Pavis, 1998: 385)¹. Il est donc indispensable pour le 'traducteur' de ne pas ignorer, aussi dans ce genre théâtral, nombre de paramètres essentiels pour ce qui ne sera pas seulement une adaptation linguistique mais aussi culturelle. La réflexion de Bourdelle, à la fois récit des étapes de son cheminement 'expérimental' et analyse de son résultat, constitue de ce point de vue, un apport qui n'est pas sans originalité à l'Histoire de la traduction théâtrale diachronique, dont beaucoup de lecteurs lui sauront gré.

La femme réapparaît, parfois en filigrane dans un autre ensemble d'études ou directement dans d'autres, qui sont unies par une thématique dont il faudra prendre note de l'intérêt. C'est le cas du bel article de **Manuela Álvarez Jurado** : « Médecine pour femmes et rôle des femmes dans la médecine du XIX^e siècle : publication, traduction et adaptation de traités et de manuels ». Objet : la femme ; le contexte : les habitudes de penser, les préjugés mentaux des médecins de l'époque -nous sommes effectivement bien dans le domaine de l'Histoire des mentalités : « *mystérieux, fascinant mais en même temps incomplet et répulsif, le corps féminin devient un objet d'étude et de recherche pour un nouveau courant médical centré sur les maladies de la femme* ». Il faut signaler l'intérêt spécial de la recherche tant du point de vue quantitatif (avec ses inventaires) que qualitatif.

Avec **Noelia Micó Romero**, si la médecine reste au centre de l'étude, comme chez divers auteurs de ce numéro, la femme en est maintenant absente. Le sujet abordé, qui a donné lieu à d'innombrables et, pour certaines, très intéressantes études historico-psychiatriques² est ce qui est appelé génériquement 'folie'. Cette affection -comme on le sait, de tous les temps sans exception-, fait l'objet d'un long parcours, réalisé par Noelia Micó dans cette histoire humaine (hélas !) interminable, pour se centrer finalement sur une œuvre qui a fait date dans cette histoire : *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, ou la manie* (1801) intégrant cette 'folie' parmi les maladies et non comme des états psychiques divers, jusqu'alors non classés avec précision. C'est précisément ce que Pinel va s'attacher à faire : à différencier 'objectivement' (selon les connaissances de l'époque) : « *la simple mélancolie (délire partiel), la manie (délire généralisé), la démence (affaiblissement intellectuel généralisé), ainsi que l'idiotisme (abolition totale des fonctions de l'entendement)* ». Noelia Micó veut montrer le changement -historique- de mentalité que provoquera cette nouvelle représentation de la folie,

en particulier, en Espagne (pays de la langue cible du traité traduit) et mènera les médecins à donner aux 'fous', une dimension humaine. Les éditrices de ce numéro ne peuvent que saluer cet article, finalement, de nature presque exclusivement historique, qui éclaire les conditions dans lesquelles un traité médical traduit est demandé au-delà des Pyrénées, et conduit à un important changement à la fois scientifique - la conception de la folie- et social - le traitement humain réservé à des malades précédemment dépouillés de leur condition d'homme. Indirectement, de cette façon, l'auteure a mis en relief l'importance du contexte historique -qui nous paraît déterminant pour faire une Histoire de la traduction qui décolle de la visée purement textuelle- avant l'élaboration de la traduction et après, dans l'événement que représente sa réception dans le pays cible.

Justifiant aussi le titre de ce numéro, nous nous situons dans le domaine de la médecine traduite avec l'article : « Une traductrice spécialisée au XIX^e siècle : María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoíz et la maladie du choléra-morbus » dont est responsable **Sandra Pérez Ramos**. Nous sommes en face de la double thématique que nous avons vue plus haut : celle des femmes traductrices et leur tâche spécifique, à placer dans leur cadre historique, celui de femmes en franche minorité en tant que telles- et, par ailleurs, les textes médicaux à offrir dans leur propre langue aux Espagnols. Comme dans les cas précédents, l'auteure s'est focalisée dans un second temps sur les techniques traductologiques, de nature textuelle, mises en œuvre par cette femme traductrice, María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoíz. Les coordinatrices du présent numéro de *Synergies Espagne* (la plupart d'entre elles ont pour objet principal, la traduction de textes spécialisés), se félicitent de permettre à leurs lecteurs de mieux connaître la biographie et l'œuvre d'une des rares traductrices de ce domaine, du début de son siècle.

Dans son article, **Natalia M^a Campos Martín**, parallèlement, s'est focalisée sur l'un des thèmes annoncés dans le titre de ce numéro, la traduction de textes médicaux du XIX^e siècle. Là encore, l'étude textuelle ne pouvait pas ne pas être précédée d'un préalable historique permettant de situer cette traduction, importante [*Traité des poisons* du célèbre médecin Orfila] de ce point de vue. Comme l'explique la chercheuse, elle a décidé d'abord de s'attacher aux événements historiques qui ont accompagné cette première traduction, ainsi que les raisons qui ont conduit Mariano de Larra, père du célèbre écrivain romantique Mariano José de Larra, à traduire ce « traité » après avoir été exilé en France pendant cinq ans ». L'aspect qui a été ensuite approfondi dans ce texte novateur du point de vue scientifique, est celui de la terminologie, constituant un apport, lui aussi nouveau- spécialement intéressant pour le domaine la lexicologie et la néologie médicale.

Comme les précédents articles, celui de **Francisco Luque Janodet** se situe dans le domaine de la médecine traduite et cette fois-ci, plus précisément, dans celui de l'anatomie pathologique : « *la discipline médicale qui permet la reconnaissance des anomalies des cellules et des tissus d'un organisme, appelées lésions [...], pour effectuer le diagnostic des maladies, porter un pronostic et, plus généralement, en comprendre les causes et les mécanismes* ». C'est la raison pour laquelle l'auteur étudie d'abord -et de façon attendue dans ce numéro de *Synergies Espagne* consacré à la traduction telle que nous l'avons envisagée ici dès le début de la préface- le contexte historico-médical dans lequel la traduction a été réalisée et, ultérieurement, il s'interroge sur le rôle du traducteur qui, dans certains cas, commence à se spécialiser. En dernier lieu, Francisco Luque, comme nous avons pu le voir dans les deux textes précédents, s'attache aux caractéristiques lexicales et syntaxiques du texte cible par rapport au texte source.

José María Castellano Martínez s'est centré, dans l'avant-dernier article de ce numéro, d'une manière apparemment divergente par rapport aux textes qui ici l'ont précédé, sur un sujet administrativo-politique : *De la centralisation par Timon (Cormenin) : analyse de la traduction en espagnol comme instrument de divulgation politique*. Cependant, la divergence s'atténue à la vue du procédé méthodologique mis en œuvre qui propose une analyse bipartite, avec, d'abord, le contexte historique, décrit avec soin et commenté, rendant compte de l'élaboration de la traduction, suivi, dans un second temps, de l'analyse textuelle qui met en contraste des lexiques qui ne l'ont pas souvent été. L'analyse syntaxique est cependant un peu moins convaincante, parce que, pensons-nous, elle constitue une approche comparative qui ne dépasse pas le formalisme.

Marian Panchón Hidalgo, qui clôt ce numéro de *Synergies Espagne*, s'attache aussi, comme dans les études précédentes, à montrer l'importance du moment historique en rapport avec les traductions, dans l'article qu'elle a intitulé « *La traduction du surréalisme français dans l'Espagne franquiste : du séquestre judiciaire à la publication non censurée de Perspective cavalière (1970) d'André Breton* ». L'étude, bien documentée et, du point de vue méthodologique, bien menée, est intéressante pour faire connaître les incohérences du domaine de la censure franquiste dans la réception officielle d'auteurs et d'œuvres françaises de l'époque surréaliste (ou de n'importe quel autre auteur considéré comme dissident à la même époque). Nous soulignerons aussi que la recherche de Panchon intéresse la traduction en soi mais surtout la politique autour de l'édition en Espagne, les responsables de ces maisons durant la période franquiste -ensemble humain parfaitement hétéroclite, comme il est montré- et, plus généralement, l'histoire du livre à une époque heureusement révolue. Il n'en demeure pas moins que cet article a

le mérite de montrer la proximité méthodologique indubitable du domaine de la traduction, telle que nous l'envisageons ici, et de celui de l'édition.

Nous trouverons, également, dans ce douzième numéro, le compte rendu de lecture apporté par le groupe de recherche Histradcyt³ (*Histoire de la traduction scientifique et technique (français-espagnol) / Historia de la Traducción científica y técnica (francés-español)*) de l'Universitat de València, d'une monographie co-éditée par M^a Elena Jiménez Domingo (membre d'Histradcyt), Jordi Sanchis Llopis et Nicolás Campos Plaza.

Notes

1. Pavis, P. 1998. *Diccionario del teatro. Dramaturgía, estética, semiología*. Barcelona: Paidós.
2. L'une d'elles sur la folie au XIX^e siècle -publication d'Enric Novella- figure dans la bibliographie de l'article que nous commentons ici.
3. <https://histradcyt.blogs.uv.es/> [consulté le 15 octobre 2019].



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Marie Rattazzi (née Marie-Lætitia Bonaparte-Wyse) traductrice :
le cas du *Grand Galeoto* de José Echegaray

Francisco Lafarga

Universitat de Barcelona, Espagne

lafarga@ub.edu

<https://orcid.org/0000-0003-0847-5011>

Reçu le 25-05-2019 / Évalué le 13-06-2019 / Accepté le 25-07-2019

Résumé

L'article aborde l'activité de Marie Rattazzi en tant que traductrice, notamment de romans et de pièces du portugais et de l'espagnol. Moins connue de nos jours que certaines de ses contemporaines, elle a été une auteure prolifique et une journaliste très active, fondatrice de plusieurs revues, dont la plus importante est *Les Matinées Espagnoles* (continué par la *Nouvelle Revue Internationale*). Son caractère cosmopolite se reflète dans ses publications, en particulier dans les revues, où la traduction occupe une place de choix, même si elle n'est pas toujours visible ou avouée. L'intérêt principal est porté sur la version du drame *El gran Galeoto* de José Echegaray : après la contextualisation de la traduction dans son moment historique et son rapport avec d'autres versions mises à bien par l'auteure, on passe à l'analyse du texte, en tenant compte de l'agencement de la matière théâtrale et des options de la traductrice.

Mots-clés : Rattazzi Marie, Echegaray, traduction, Espagne, France

**Marie Rattazzi (Marie-Lætitia Bonaparte-Wyse) traductora :
el caso del *Grand Galeoto* de José Echegaray**

Resumen

El artículo trata de la actividad de Marie Rattazzi como traductora, en particular de novelas y obras teatrales del portugués y del español. Menos conocida en la actualidad que algunas de sus contemporáneas, fue una autora prolífica y una activa periodista, fundadora de varias revistas, la más importante de las cuales es *Les Matinées Espagnoles* (continuada por la *Nouvelle Revue Internationale*). Su carácter cosmopolita se refleja en sus publicaciones, en particular en las revistas, donde la traducción ocupa un destacado lugar, aunque no siempre resulta visible o confesada. El interés principal se centra en la versión del drama *El gran Galeoto* de José Echegaray: tras la contextualización de la traducción en su momento histórico y su relación con otras versiones llevadas a cabo por la autora, se pasa al análisis del texto, teniendo en cuenta el tratamiento de la materia teatral y las opciones de la traductora.

Palabras clave : Rattazzi Marie, Echegaray, traduction, Espagne, France

**Marie Rattazzi (née Marie-Lætitia Bonaparte-Wyse) as translator :
the case of José Echegaray's *Grand Galeoto***

Abstract

This article deals with the activity of Marie Rattazzi as a translator, in particular of novels and plays from Portuguese and Spanish. Less known nowadays than some of her contemporaries, she was a prolific author and an active journalist, founder of several magazines, the most important of which is *Les Matinées Espagnoles* (continued by the *Nouvelle Revue Internationale*). Her cosmopolitan character is reflected in her publications, in particular in the magazines, where translation occupies an important place, although it is not always visible or confessed. The main interest of this article is focused on the version of the drama *El gran Galeoto* by José Echegaray : after the contextualization of the translation in its historical moment and its relationship with other versions carried out by the author, focus is then shifted to the analysis of the text, taking into account the treatment of the theatrical matter and the translator's options.

Keywords : Rattazzi Marie, Echegaray, translation, Spain, France

Introduction*

On ne peut aborder la traduction, et beaucoup moins dans une optique historique, sans parler des traducteurs. Dans les études sur la traduction, le rôle du traducteur a pris progressivement un lieu central, comme acteur ou protagoniste nécessaire, et non seulement en tant que « faiseur » de traductions, mais aussi comme intermédiaire ou passeur culturel. Un jalon essentiel dans ce processus a été sans doute l'ouvrage collectif dirigé par J. Delisle et J. Woodsworth en 1995 ; d'autres historiens de la traduction, dont Pym (1992), ont insisté sur l'urgence de bâtir une histoire qui place le traducteur au centre de la recherche, appelant à une « humanisation » de l'histoire de la traduction. Le courant de la microhistoire qui focalise l'attention sur des personnages ou des objets considérés traditionnellement marginaux a contribué, dans le domaine des études de traduction, à valoriser la figure du traducteur (voir à cet égard Zarrouk 2006, Adamo 2006 et Pegenaute 2017, parmi d'autres). Sur ces bases, les « Translator Studies » se présentent actuellement comme un courant qui s'intéresse aux traducteurs et à leur rôle dans la société (Chesterman 2009).

Marie Rattazzi

Née en 1831 en Grande-Bretagne comme Marie-Laetitia-Studholmine Bonaparte-Wyse, elle était la fille de Laetitia Bonaparte, fille à son tour de Lucien. Sa vie est un vrai roman : mariée très jeune (1848) au comte Friedrich zu Solms, d'une ancienne famille allemande, elle se sépara très tôt de son mari pour mener

une vie mondaine. À la proclamation du Second Empire, elle a une mésentente avec son oncle (à la mode de Bretagne) l'empereur, et elle est invitée à quitter le pays. Elle trouve refuge dans le royaume de Sardaigne, tout d'abord à Aix-les-Bains et puis à Turin, où elle fait la connaissance du comte Urbano Rattazzi -qui était son aîné de 23 ans- ministre de Charles-Albert et de Victor-Emmanuel II et, plus tard, l'un des acteurs de la formation du royaume d'Italie. Ils se marient en 1863, quinze jours après la mort de son premier époux. À la chute de l'Empire, elle peut rentrer en France et s'installe définitivement à Paris en 1873, à la mort de son mari. Au cours d'un voyage en Espagne, elle fait la connaissance de Luis de Rute y Giner, ingénieur et homme politique, qu'elle épouse en 1880 pour redevenir veuve en 1889. Ayant une maison à Paris et une autre à Madrid, elle passera le reste de son existence (elle est décédée en 1902) entre ces deux villes menant une intense vie sociale et littéraire. De son premier mari elle a eu un enfant (Alexis), qu'elle a peu fréquenté ; les deux filles qu'elle a eues -la cinquantaine passée- de M. de Rute, sont décédées en bas âge ; le grand appui de sa vieillesse a été sa fille Isabelle Roma Rattazzi¹.

La production littéraire de Mme Rattazzi, très abondante d'ailleurs, comprend des poèmes, des romans et nouvelles, des récits et chroniques de voyage et des pièces, qu'elle a signés de ses différents noms de mariée (Marie de Solms, Mme Rattazzi, Marie Letizia de Rute) accompagnés parfois du traitement de princesse, qu'elle avait de par sa famille, ou comtesse, qu'elle avait de par son alliance. On peut ajouter à cela qu'elle s'est servie de divers pseudonymes, tels le baron Stock, le vicomte d'Albens, et autres pour signer quelques-uns de ses ouvrages. Du grand éventail des dénominations, le catalogue de la BnF rejette dix-sept formes possibles et n'en retient qu'une comme forme internationale : Marie Rattazzi.

Malgré l'intérêt certain de la production originale de l'auteure, aussi bien par sa variété que par sa thématique (sans oublier les questions de censure et les prohibitions qui ont atteint plusieurs de ses ouvrages), l'objet de ce travail est de mettre en valeur ses activités en tant que traductrice.

Rôle de la presse dans la diffusion des traductions : *Les Matinées Espagnoles*

C'est sous le nom de baron Stock, utilisé déjà pour des collaborations à des périodiques, qu'elle a entrepris la publication des *Matinées Espagnoles*, à l'instar d'autres revues de courte durée qui l'ont précédée, créées par elle-même (*Les Matinées d'Aix-les-Bains*, *Les Matinées Italiennes*²).

L'intérêt de Mme de Rute était d'offrir une publication en langue française à Madrid, comme il arrivait dans d'autres grandes capitales européennes. Grâce à

ses relations et à celles de son époux, elle a pu rassembler un grand nombre de collaborateurs, dont certains sont toujours connus, comme écrivains, hommes politiques ou érudits, soit espagnols (Pedro Antonio de Alarcón, Víctor Balaguer, Antonio Cánovas del Castillo, Emilio Castelar, le comte de Cheste, Manuel del Palacio, Emilia Pardo Bazán, Francisco Romero Robledo), soit français (Adolphe Belot, William Bonaparte-Wyse, Arsène Houssaye, le bibliophile Jacob, Germond de la Vigne, Jean Lorrain, Louis Ratisbonne), sans compter M. et Mme de Rute. Il convient de signaler la présence de plusieurs auteurs italiens et portugais dans la revue, soit comme collaborateurs, soit comme auteurs traduits, ce qui contribuait à donner un caractère plus international aux *Matinées espagnoles*.

D'après les déclarations qui se trouvent dans les premiers numéros, à intention nettement publicitaire, les moyens dont on pense se servir seront « les lettres, les chroniques, les courriers [qui] constituent les liens les plus solides, parce qu'ils deviennent la sérieuse expression de la réalité ». En partant de la chronique -très présente tout au long de la vie d'une revue qui se veut « d'actualité » - de grands sujets sont aussi annoncés comme devant être le noyau des futures rubriques, telles que la politique intérieure, le bulletin bibliographique, le courrier des beaux-arts, la revue des théâtres, la chronique de l'élégance, le bulletin financier. Rien n'est dit, cependant, de la littérature, même si dans un des premiers documents publiés à propos de la revue, à l'occasion du dîner d'inauguration des *Matinées* offert par M. et Mme de Rute dans leur hôtel de Madrid, on fait allusion déjà à une « revista literario política³ ». Et pourtant, la littérature y est bien présente.

La revue se place aussitôt sous le signe du cosmopolitisme : un détail, elle porte en sous-titre *Nouvelle Revue Internationale Européenne*. On peut rappeler que Mme de Rute se sentait liée à quatre nationalités (anglaise de par sa naissance, française de par sa famille Bonaparte, italienne et espagnole de par ses deux derniers époux). Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle ait voulu faire des *Matinées* -d'après une feuille insérée dans plusieurs numéros de l'année 1884- « un trait d'union entre les races latines en mettant en relief, à l'aide des traductions consciencieuses, quelques-uns des chefs-d'œuvre modernes du Portugal, de l'Espagne et de l'Italie ». Ces trois pays, leur culture, leur actualité et leurs personnalités, ainsi que la France, bien entendu, sont présents dans les pages de la revue. La France semble être la destinataire des informations étrangères, puisque la directrice se propose tout particulièrement de « Révéler des inconnus célèbres dans leur pays, mais dont la renommée n'a pas triomphé de la regrettable indifférence professée par les Français à l'égard de tout ce qui est étranger à leur pays ».

Traductions de M. Rattazzi

Marie Rattazzi a traduit certainement un grand nombre de textes, notamment des articles parus dans les revues qu'elle a créées (et ailleurs), mais assez souvent, il s'agit de textes non signés ou d'attribution douteuse. Je m'en tiendrai ici aux versions d'ouvrages d'une certaine envergure, appartenant aux lettres espagnoles et portugaises, qu'elle connaissait et aimait. De l'espagnol, elle a traduit deux pièces : *El gran Galeoto* (1881) drame à grand succès de José de Echegaray, et *Una bofetada* (1890) de Pedro de Novo y Colson, un auteur assez connu à l'époque, mais aujourd'hui oublié. *Le Grand Galeoto* a paru tout d'abord dans *Les Matinées Espagnoles* entre janvier et juillet 1883, en huit livraisons ; il a été publié aussitôt sous forme de livre à Madrid (Tipografía de los sucesores de Rivadeneyra) et à Paris (Librairie de la Nouvelle Revue Internationale-É. Dentu). Une nouvelle édition est sortie des presses de É. Dentu (sans date), reproduite dans les pages de la *Nouvelle Revue Internationale* (de mai à juillet 1896, en six livraisons). Cette même revue a accueilli, en septembre 1901, *Le soufflet* de P. de Novo.

À partir du portugais elle a donné trois ouvrages. Tout d'abord, le drame d'António Enes *Un divorce*, représenté et imprimé à Paris en 1878 (Librairie des Bibliophiles) et plus tard repris dans *Les Matinées Espagnoles* (1883-II, 13-23), en attendant une nouvelle édition sous forme de livre (Paris, Librairie de la Nouvelle Revue Internationale-Librairie E. Dentu, 1896). Pour sa part, le roman de Eça de Queiroz *Le cousin Basile* a été l'objet d'une seule publication, dans les pages de *Les Matinées Espagnoles* de janvier 1883 à décembre 1885 (57 livraisons). Finalement, Mme Rattazzi a entrepris la traduction du long ouvrage d'Alexandre Herculano *Histoire de l'origine et de l'établissement de l'Inquisition au Portugal*, paru dans *Les Matinées Espagnoles* de novembre 1883 à novembre 1885, mais elle n'en a donné qu'une faible partie (deux livres sur les dix composant l'ouvrage).

Le grand Galeoto : texte et représentation

Chaque traduction a son histoire et ses circonstances, et notamment ses paratextes. Toutes les versions précitées de M. Rattazzi en présentent, mais c'est celle de *Le grand Galeoto* qui -pour les raisons qu'on verra par la suite- apparaît particulièrement riche à cet égard.

L'ouvrage, comme il a été indiqué ci-dessus, a paru presque simultanément en 1883 à Paris et à Madrid, après sa publication dans *Les Matinées Espagnoles* tout au long du premier semestre 1883, en huit livraisons, dont la première contient la préface de la traductrice⁴.

C'est le premier des paratextes à propos de la pièce et de la traduction. C'est une courte préface sur l'auteur et le drame, qui contient cette note : « M. Echegaray a bien voulu nous donner l'autorisation de traduire et de faire représenter son drame en français. Cette traduction sera mise à la scène à Paris au mois de novembre prochain ».

L'année suivante paraît dans *Les Matinées Espagnoles* (1884-I : 140-142) une déclaration de la revue à propos d'une nouvelle traduction du drame, en apportant le témoignage d'un article publié dans *Le Figaro* du 9 février 1884 :

Il y a deux ou trois semaines on lisait avec étonnement dans quelques journaux français et espagnols l'annonce d'une traduction et d'une représentation probable du Grand Galeoto. [...] Justement émue de ce bruit persistant, notre collaboratrice Mme de Rute, qui a traduit depuis deux ans, avec autorisation de l'auteur, le drame en question, distribué à toute la presse depuis six mois et qu'elle s'occupe de mettre à la scène, Mme de Rute disons nous s'est empressée d'envoyer une protestation aux différents journaux qui avaient ébruité cette nouvelle. L'affaire en était là lorsque Le Figaro, par la plume autorisée de M. Auguste Marcade, a clos en quelque sorte le conflit en ne mentionnant et ne s'occupant que de la traduction qui avait tous les droits de priorité acquis, celle de Mme de Rute. (1884-I : 140).

En fait, l'article du *Figaro* reprend pour la plupart la préface de Mme Rattazzi de 1883, que je viens de citer, en y ajoutant des considérations initiales sur la traductrice.

Quelques années plus tard, la *Nouvelle Revue Internationale* (1896-I : 329-344) insère un long article intitulé « À propos du *Grand Galeoto*. Une mystification ». C'est plutôt une espèce de dossier qui contient plusieurs éléments, à commencer par la parution de la traduction en 1883, les félicitations reçues de la part de plusieurs critiques et écrivains, dont V. Hugo et A. Dumas fils, les démarches entreprises par Mme Rattazzi pour faire jouer la pièce, même à la Comédie-Française. On peut y lire aussi l'article du *Figaro* de février 1884.

L'auteure fait ensuite allusions aux deuils de famille survenus en 1888-1889 (la mort de deux filles en bas âge et de son mari) qui lui ont enlevé la force de travailler et de lutter. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle reprend ses démarches pour faire jouer la pièce, en éprouvant des négatives ou des échecs. Le point d'inflexion est avril 1896, quand elle apprend par les journaux, étant à cette époque à Madrid, que *Le grand Galeoto* a été joué à Paris, mais avec une version qui n'est pas la sienne. Après avoir exprimé son désarroi pour cette espèce d'affront à sa réputation littéraire, elle fait une longue digression sur Echegaray

et ses mérites, avec le souhait ultime de voir reconnues en France les qualités des auteurs du Midi de l'Europe, qui vaudraient autant que leurs collègues du Nord, si appréciés à l'époque.

Elle établit ensuite une comparaison entre sa traduction et l'adaptation qui vient d'être jouée et elle en tire la conclusion que ce n'est qu'une vague imitation de la sienne, « réduite, morcelée, avec des coupures diminuant l'intérêt. [...] Cette traduction, œuvre d'agence plus que d'écrivain, était aussi loin que possible de l'œuvre d'Echegaray, qu'elle dénaturait complètement » (1896-I : 343).

L'article se termine par des réflexions de Mme Rattazzi sur sa propre traduction, respectueuse de la pensée de l'auteur, et son désir de faire connaître la pièce telle qu'elle a été conçue par Echegaray, et en conséquence la faire jouer aussitôt.

Le dernier document est la préface de la traductrice pour une réédition de la traduction dans la *Nouvelle Revue Internationale* (1896-I : 445-449). Cette préface reprend la plupart de celle de 1883, en lui ajoutant de longues considérations sur Echegaray et son œuvre tirées notamment du discours d'Emilio Castelar lors de la réception de l'auteur à la Real Academia espagnole.

Quant à la représentation, il faut dire que celle des concurrents, Joseph Schürmann et Jacques Lemaire, a eu lieu le 11 avril 1896 au Théâtre des Poètes. Tandis que celle du texte de Mme Rattazzi s'est produite cinq semaines plus tard, le 20 mai, sur le Nouveau Théâtre : pour la mise en scène, la traductrice a obtenu moyennant une généreuse compensation économique le concours d'Aurélien Lugné-Poe, qui a assumé aussi l'un des rôles de protagoniste, aux côtés d'Alice Archainbaud⁵. Au cours de la même séance, on a joué aussi la traduction du *Divorce* d'António Enes. On a pu constater que ce sont les deux seules pièces d'auteurs latins étrangers mises en scène par le théâtre de l'Œuvre, même si, comme il a été dit, la représentation n'eut pas lieu dans la salle de la compagnie ni a fait partie du programme établi pour la saison théâtrale (voir à ce propos Altamura, 2014).

La presse (à Paris comme à Madrid) se fit l'écho de cette représentation, mais avec des réactions diverses. Ainsi, dans son bref compte rendu dans le *Journal des Débats Politiques et Littéraires*, le critique Jules Lemaitre apprécie, sans beaucoup d'enthousiasme, les mérites de la pièce, tout en faisant un parallèle inévitable avec la version qui avait été jouée auparavant :

Le Théâtre International nous a donné d'abord un petit drame portugais, dont il vaut mieux ne rien dire. Quant au Galeoto, l'idée en est intéressante : un jeune homme et une jeune femme, innocents et ignorants d'eux-mêmes au début, finissent par s'aimer d'un amour coupable, justement parce que l'opinion

publique, cette entremetteuse, a décidé qu'ils s'aimaient, car l'idée crée l'acte, peu à peu. L'exécution n'est point sans délicatesse, ni sans grandeur, ni sans gaucherie non plus. [...] J'ignore, vous le pensez bien, si la traduction de Mme de Rute vaut mieux que celle du théâtre des Lettres : elle m'a paru fort bonne, voilà tout. (« La semaine dramatique », 25.05.1896, 1).

De son côté, Romain Coolus (pseudonyme de René Weill), critique de théâtre à *La Revue Blanche*, est assez dur et, dans sa longue chronique, trouve pas mal de défauts à la pièce, à la traduction et à la mise en scène. On pouvait bien s'y attendre en lisant les mots qui ouvrent son article, où l'on peut deviner une moquerie insidieuse à l'égard de l'auteure :

Le Théâtre International est la dernière création de cette extraordinaire personne qui a nom Madame de Rute. Elle ne croit point faire assez pour la littérature en fabriquant périodiquement une revue que, si j'en crois les interviews, florit à l'étranger. Son inépuisable activité nous vaut aujourd'hui de réentendre un drame ibérique dont il y a deux mois à peine, un théâtre d'à côté nous avait déjà gratifiés. Seulement cette fois, l'on nous convoquait à ouïr la version de Madame de Rute, celle de M. Schurmann étant, si'il faut en croire la concurrence, incomplète, improbe et sans intérêt. (« Notes dramatiques », 1.06.1896, 518-519).

Pour sa part, Marcel Mouton dans *L'Aurore Parisienne Illustrée*, se montre plus enthousiaste dans son rapide compte rendu :

Au Théâtre International : Un divorce, drame de M. Antonio Ennès, le Grand Galeoto, de J. Etchegarray, traduction de Mme Létizia de Rute. Cette dernière traduction, de beaucoup plus fidèle, plus serrée que celle de M. Lemaire qui nous fut offerte l'autre mois au Théâtre des Poètes, nous a rendu l'œuvre du grand dramaturge madrilène, plus saisissante, plus intéressante, plus concise. La passion y éclate avec plus de belle franchise et ne perd rien à se traduire parfois à coups d'hispanismes, de mots du crû, qui, pour être grands par nature nationale, n'en demeurent pas moins gros. Mme Létizia de Rute a remporté ce soir un véritable succès, parmi le super élégant et international public qui emplissait l'immense salle du Nouveau-Théâtre. (« Sans titre », 16-31.05.1896, 3).

Finalement, on ne pouvait attendre que des mots élogieux dans les pages de la *Nouvelle Revue Internationale*, de la main du critique de théâtre Michaud d'Humiac, heureux de pouvoir annoncer la « bonne nouvelle » de la représentation des deux pièces et, plus encore, le triomphe des valeurs morales et artistiques grâce à l'entreprise lancée par Mme Rattazzi (la création du Théâtre International) : « La fraternité des esprits, au mépris des frontières -qui était une des plus légitimes

revendications de l'Art- s'affirme en effet aujourd'hui, triomphant des mesquins préjugés. Et cette union intellectuelle des génies dans leur effort vers le Beau est le gage le plus sûr et comme l'aurore de la paix universelle qui viendra rasséner toutes les âmes » (1896-I : 604). Justement, dans un numéro précédent de la même revue, l'écrivain Jean Reibrach (Jean Chabrier) avait salué la représentation annoncée des pièces d'Enes et surtout d'Echegaray, comme une revendication des littératures du Midi (des « races latines ») et une récupération du réalisme dans le théâtre, après l'étape symboliste (1896-I : 433-444).

Et Michaud d'Humiac termine son compte rendu par des éloges à la mise en scène et à l'interprétation : « Il faut féliciter Ligné-Poe, qui avec sa parfaite indépendance d'esprit, s'est honoré en représentant, sans parti-pris d'école, une telle œuvre, et en se chargeant d'en interpréter le principal rôle. Il l'a fait avec ce talent personnel (qui a quelque chose de l'inspiration) dont il nous a souvent donné la preuve » (1896-I : 604).

La manière de traduire

Marie Rattazzi a laissé peu de déclarations quant à sa conception de la traduction ou sa manière de traduire. Il faut s'en tenir aux textes d'accompagnement des traductions elles-mêmes ou à d'autres paratextes concernant ses traductions. C'est surtout dans un de ces textes, que j'ai évoqué ci-dessus, l'article intitulé « À propos du *Grand Galeoto*. Une mystification », que l'on trouve une déclaration à ce propos :

Je traduis donc le Grand Galeoto avec amour, avec ardeur, procédant par méthode, écrivant une traduction littérale en premier lieu, aussi littérale que possible, ne m'écartant jamais du texte, et ensuite une traduction révisée, en m'attachant toujours [...] à laisser à l'œuvre son caractère de couleur locale, son originalité première. Tâche ingrate et difficile, s'il en fut : la richesse de la langue espagnole dépend de tant de nuances et de tant de locutions pour ainsi dire intraduisibles ! (1896-I : 329-330).

Cette démarche en deux temps serait réussie, puisque le résultat a plu, s'il faut croire à ses propres paroles, non seulement à Echegaray, mais à des personnalités du monde culturel français. En tout cas, comme elle le dit aussi par rapport à d'autres ouvrages qu'elle a traduits, elle éprouve un respect, voire une vénération pour les textes, ce qui lui empêche d'y introduire des modifications, qu'elle regarde comme des trahisons.

Ne me proposant pas dans ce travail de faire une analyse traductologique du texte, je me contenterai d'en donner un échantillon. C'est justement la première

tirade du prologue, où Ernesto -un écrivain, protagoniste de la pièce- regrette avec amertume le manque d'inspiration, l'horreur de la page blanche :

¡ Nada !... ¡ Imposible !... Esto es luchar con lo imposible. La idea está aquí : bajo mi ardorosa frente se agita ; yo la siento; a veces luz interna la ilumina, y la veo... La veo con su forma flotante, con sus vagos contornos, y de repente suenan en sus ocultos senos voces que la animan, gritos de dolor, amorosos suspiros, carcajadas sardónicas... ¡ todo un mundo de pasiones que viven y luchan !... ¡ y fuera de mí se lanzan, y a mi alrededor se extienden, y los aires llenan ! Entonces, entonces me digo a mí mismo : « este es el instante », y tomo la pluma, y con la mirada fija en el espacio, con el oído atento, conteniendo los latidos del corazón, sobre el papel me inclino... pero, ¡ ah sarcasmo de la impotencia !... ¡ Los contornos se borran, la visión se desvanece, gritos y suspiros se extinguen... y la nada, la nada me rodea !... ¡ La monotonía del espacio vacío, del pensamiento inerte, del cansancio soñoliento ! Más que todo eso : la monotonía de una pluma inmóvil y de un papel sin vida, sin la vida de la idea. (Echegaray 1881 : 7-8).

Rien !... Rien !... C'est lutter avec l'impossible. L'idée est là : elle s'agite dans mon cerveau fiévreux, je la sens ; parfois un éclair intérieur l'illumine, je la vois... Oui, je la vois avec sa forme flottante, avec ses contours vagues, et dans ses replis les plus cachés. Tout-à-coup résonnent des voix qui l'animent, des cris de douleur, d'amoureux soupirs, des éclats de rire sardonique... tout un monde de passions qui vivent et qui luttent !... qui semblent m'entourer comme d'un cercle et remplir l'espace ! Alors... alors, je me dis à moi-même : « voici le moment ! ». Je prends la plume, et, le regard perdu dans l'espace, l'oreille attentive, contenant les battements de mon cœur, je m'incline sur le papier... mais, oh ! sarcasme de l'impuissance !... Les contours s'effacent, la vision s'évanouit, les cris et les soupirs s'éteignent..., et puis rien, rien que le néant qui m'entourne !... Avec lui, la monotonie du vide, de la pensée inerte, d'une lassitude somnolente !... Pire que cela encore : l'impuissance d'une plume immobile et d'un papier sans vie, sans la vie que lui donnerait l'idée. (1896-1 : 451).

Conclusion

J'ai essayé d'attirer l'attention sur une facette peu connue, voire ignorée de l'activité littéraire de Marie Rattazzi. Du même coup, ce travail peut contribuer à la connaissance de la réception en France d'Echegaray et de son théâtre. Je suis cependant conscient des limites de ce travail, mais aussi de ses ouvertures dans les deux sens évoqués. D'un côté, le rôle de M. Rattazzi en tant que traductrice,

en étudiant avec plus d'attention les versions que j'ai évoqués dans mon étude, et en explorant aussi -notamment dans la presse- les présences d'autres traductions de l'auteure. De l'autre, en poursuivant l'étude sur la présence d'Echegaray en France, qui est un phénomène dont nous avons peu de renseignements et qui n'a pas attiré l'intérêt des chercheurs⁶.

Bibliographie

- Adamo, S. 2006. « Microhistory of Translation ». In : *Charting the Future of Translation History*. Ottawa: University of Ottawa Press, p. 81-101.
- Altamura, G. 2014. *Lugné-Poe e l'Œuvre simbolista*. Una biografia teatrale (1869-1899). Turin : Accademia University Press. [En ligne] <http://books.openedition.org/aaccademia/767> [consulté le 02 mai 2019].
- Chesterman, A. 2009. « The Name and Nature of Translator Studies ». *Hermes*, n° 42, p. 13-22.
- Coolus, R. [René Weill]. 1896. « Notes dramatiques », *La Revue Blanche*, 1 juin, p. 518-519. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k155311/f575.image> [consulté le 02 mai 2019].
- Delisle, J., Woodsworth, J. (éds.). 1995. *Les traducteurs dans l'Histoire*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Echegaray, J. 1881. *El gran Galeoto*. Madrid : Hijos de A. Gullón.
- Hivert-Messeca, Y. 2018. *Essai de bibliographie de Marie Laetitia Studholmine Bonaparte-Wyse (Marie de Solms, Madame Urbain Rattazzi, senora de Rute y Giner)*, blog de Y. Hivert-Messeca. [En ligne] <https://yveshivertmesseca.wordpress.com/2018/08/28/essai-de-bibliographie-de-marie-laetitia-studholmine-bonaparte-wyse-marie-de-solms-madame-urabin-rattazzi-senora-de-rute-y-giner-en-construction/> [consulté le 02 mai 2019].
- Lafarga, F. 2013a. « Femmes journalistes et femmes nouvellistes dans la revue *Les matinées espagnoles* (1883-1888) ». In : *Femmes nouvellistes françaises du XIX^e siècle*. Berne : Peter Lang, p. 235-247.
- Lafarga, F. 2013b. « Teatro francés y teatro en francés en la revista *Les matinées espagnoles* (1883-1888) ». *Anales de Filología Francesa*, n° 21, p. 123-136. [En ligne] <http://revistas.um.es/analesff/article/view/188181/155031> [consulté le 02 mai 2019].
- Lafarga, F. 2014. « Literatura y literatos españoles en la revista *Les matinées espagnoles* (Madrid-Paris, 1883-1888) ». *Anales de Literatura Española*, n° 26, p. 239-256. [En ligne] http://www.cervantesvirtual.com/portales/anales_literatura_espanola/obra/literatura-y-literatos-espanoles-en-la-revista-les-matinees-espanoles-madrid-paris-1883-1888/ [consulté le 02 mai 2019].
- Lemaitre, J. 1896. « La semaine dramatique », *Journal des Débats Politiques et Littéraires*, 25 mai, p. 1. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4683885.item> [consulté le 02 mai 2019].
- Michaud d'Humiac, L. 1896. « Le théâtre », *Nouvelle Revue Internationale*, 15 juin, p. 603-604. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k119394f?rk=42918> [consulté le 02 mai 2019].
- Mouton, M. 1896. « Sans titre », *L'Aurore Parisienne Illustrée*, 16-31 mai, p. 3. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5865953c/f1.image.textelimage> [consulté le 02 mai 2019].
- Pegenaute, L. 2017. « Elementos metodológicos para una microhistoria de la traducción en España ». In : *Superando límites en traducción e interpretación*. Genève : Tradulex, p. 228-237. [En ligne] <http://www.tradulex.com/varia/AIETI8.pdf> [consulté le 02 mai 2019].
- Pym, A. 1992. « Shortcomings in the Historiography of Translation ». *Babel*, n° 38.3, p. 221-235.

Reibrach, J. 1896. « Vers les races latines ». *Nouvelle Revue Internationale*, 1 juin, p. 433-444. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k119394f?rk=42918> [consulté le 02 mai 2019].

Zarrouk, M. 2006. « Microhistoria e Historia de la Traducción », *Sendebarr*, n° 17, p. 5-19.

Notes

* Ce travail fait partie du projet de recherche Portal digital de Historia de la Traducción en España (PGC2018-095447-B-I00), financé par le Ministerio de Ciencia, Innovación y Universidades (Espagne).

1. La bibliographie sur M. Rattazzi débute à son époque déjà et elle était éminemment biographique, comme la plupart de la bibliographie critique moderne. Pour avoir une vue d'ensemble on peut se rapporter au blog de Hivert-Messeca (2018), qui contient une liste très complète des ouvrages de l'auteure, quelques repères bibliographiques et la reproduction de certains textes. Dans le domaine littéraire, je me permets d'y ajouter mes propres contributions (Lafarga 2013a, 2013b et 2014).

2. La revue, avec ce titre, a été publiée de janvier 1883 à mai 1888 (15.01.1883-20.05.1888). A partir de cette date, elle a pris le nom de *Nouvelle Revue Internationale*, toujours sous la direction de Mme Rattazzi (jusqu'à sa mort en 1902), et a été publiée jusqu'en 1920. La BnF (Gallica, <www.gallica.bnf.fr>) possède une version numérisée, malheureusement incomplète (il y manque toute l'année 1887). La Biblioteca Nacional de España, ainsi que l'Universidad Complutense de Madrid, possèdent en version papier la plupart des numéros. Je cite cette revue par l'année et la mention I ou II, du fait que les numéros sont reliés par semestres.

3. On peut lire à ce sujet le long article du journal de Madrid *La Época* du 22 janvier 1883, p. 3.

4. 1883-I : 197-205, 246-249, 292-301, 341-346, 490-499, 591-594, 656-662 et 731-737.

5. À propos de cette représentation, on peut lire un article fort élogieux de Ricardo Blasco, correspondant à Paris de *La Correspondencia de España* (24.05.1896, p. 1) ; le même journaliste avait donné plusieurs semaines auparavant un autre article, décidément enthousiaste, de la représentation de la version de Schürmann et Lemaire (« Gran triunfo de Echegaray en París », *La Correspondencia de España*, 13.04.1896, p. 1).

6. Par exemple, l'ouvrage récent d'A. M. ^a Freire et A. I. Ballesteros (eds.), *La literatura española en Europa 1850-1914* (Madrid, UNED, 2017) contient deux chapitres à propos de la réception d'Echegaray, mais le premier porte d'une manière générale sur l'Europe, et l'autre est focalisé sur la réception d'*El gran Galeoto* en Allemagne.



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

La traduction française des *Ethiopiques* d'Héliodore par Jacques Amyot. La scène de l'ordalie de Chariclée

Caroline Biron

Université de Nantes, France

caroline.biron@univ-nantes.fr

<https://orcid.org/0000-0001-7318-0047>

Ángel Narro

Universitat de València, Espagne

angel.narro@uv.es

<https://orcid.org/0000-0002-4333-2772>

Reçu le 02-02-2019 / Évalué le 24-09-2019 / Accepté le 21-10-2019

Résumé

Cet article se propose d'analyser le style de la première traduction en français - voire en langue moderne - des *Éthiopiennes* d'Héliodore, réalisée par Jacques Amyot. Notre attention se concentre sur l'une des scènes les plus représentatives de ce roman grec : l'ordalie de Chariclée, la jeune héroïne de l'histoire. Nous analyserons le style traductologique d'Amyot en relation avec le texte original, mais aussi à la lumière des réflexions programmatiques formulées par le traducteur dans le prologue de son ouvrage.

Mots-clés : littérature grecque, littérature française, traduction des textes classiques, tradition classique

La traducción francesa de las *Etiópicas* de Heliodoro de Jacques Amyot. La escena de la ordalía de Cariclea

Resumen

Este artículo analiza la primera traducción francesa - la primera, de hecho, en una lengua moderna - de las *Etiópicas* de Heliodoro realizada por Jacques Amyot. Nuestra atención se concentra en una de las escenas más representativas de esta novela griega: la ordalía de Cariclea, la joven protagonista de la historia. El estilo traductológico de Amyot será examinado en relación con el texto original y también con sus declaraciones programáticas que aparecen en el prólogo de su obra.

Palabras clave: literatura griega, literatura francesa, traducción de textos clásicos, tradición clásica

Heliodoros' *Aethiopica* French translation by Jacques Amyot. The scene of the ordeal of Chariclea

Abstract

This article analyzes the translation of the first French translation - actually the first one in a modern language - of Heliodoros' *Aethiopica* by Jacques Amyot. Our attention focuses on one of the most significant scenes of this Greek novel: the ordeal of Chariclea, the young heroine of the story. The traductological style of Amyot will be examined regarding the original text and also his own programmatic purposes manifested in the prologue of his translation.

Keywords: Greek Literature, French literature, translation of classical texts, classical tradition

Introduction

La première édition des *Ethiopiennes* connaît un début aussi romanesque que celui de l'œuvre elle-même (Pomer, 2015 : 42-43). Tout commence en effet au XVI^e siècle, avec les incursions turques menées en Hongrie. En 1526, les armées de Soliman le Magnifique prirent la ville de Buda. Profitant du chaos, un mercenaire allemand s'empara d'un manuscrit de la bibliothèque royale de Hongrie qui avait attiré son attention par son aspect soigné et ses somptueuses finitions. Une fois en Allemagne, le manuscrit tomba entre les mains de l'humaniste Vizenz Heidecker, aussi éditeur de textes et poète en langue latine. Peu de temps après, en 1534, la première édition imprimée du texte vit le jour dans l'imprimerie de Johan Herbst (Johannes Oporinus).

C'est seulement une poignée d'années plus tard, en 1548, que parut la traduction de Jacques Amyot, à laquelle nous allons consacrer cette étude. A l'époque, selon Hägg, le genre romanesque - du moins, tel qu'on l'entendait dans l'Antiquité et la littérature byzantine, en tant qu'héritier des modèles classiques de tradition hellénistique - entraînait dans un certain renouveau, initié par une série de traductions de romans érotiques grecs (Létoublon, 1993 : 41-42). Ces traductions ont d'ailleurs inspiré les histoires, les motifs et les personnages des romans des différentes littératures européennes au cours des siècles suivants (Hägg, 1983 : 192-193). Dans la littérature espagnole, l'influence du roman grec fut particulièrement notable dans l'œuvre de Cervantès, comme on le voit dans le *Quichotte* et *Les Travaux de Persille et Sigismonde* (Schevill, 1907 : 677-704 ; Hägg, 1983 : 201-205 ; Brioso, Brioso, 2002 : 77-95). En France, Amyot entretenait des liens avec les auteurs de la Pléiade - parfois très étroits, comme c'est le cas avec Pontus de Tyard et Pierre de Ronsard lui-même (Aulotte, 1966 : 63-73) - mais ses traductions romanesques

influencèrent également de grands écrivains comme le dramaturge Racine (Tüchert, 1889 ; Hägg, 1983 : 205-210).

La renaissance du roman ou, plus exactement, des canons romanesques de tradition hellénistique que relève Hägg, annonce également la récupération d'un nouveau modèle romanesque face à celui du roman de chevalerie qui régnait alors. Amyot le suggère implicitement dans le prologue des *Ethiopiennes* (Cave, 1999 : 133-134) et cela paraît clairement dans le *Quichotte*. Le rôle important que joua Amyot dans le devenir de la littérature européenne de l'époque montre bien la portée de sa traduction en un temps où le passage du grec en langue vernaculaire permettait d'atteindre un public plus large¹. Au cours du Haut Moyen Âge en occident, le grec n'était en effet étudié qu'au sein de petits cercles de lettrés². Avec l'impulsion entraînée par la création des premières universités vers la fin du XI^e siècle, consolidée aux XII^e et XIII^e siècles, l'apprentissage et la diffusion du grec se maintint jusqu'à la Renaissance. Ainsi, au XVI^e siècle, à l'époque où paraît la traduction d'Amyot, l'enseignement de cette langue occupait une place importante dans les universités européennes, notamment en Espagne (Redondo, 2013 : 14-15). Dans ce contexte, marqué par un intérêt croissant pour la langue et la littérature grecques, il n'est pas surprenant que les traductions de textes grecs aient commencé à être en vogue. Elles ont été également soutenues par l'émergence de la littérature en langue vernaculaire - et l'invention de l'imprimerie, qui a facilité l'édition de nouveaux livres.

1. Jacques Amyot, un évêque traducteur

Comme nous l'avons déjà signalé, Jacques Amyot fournit la première traduction des *Ethiopiennes* d'Héliodore en langue vernaculaire - en l'occurrence, le français. Son travail représente un véritable tournant dans l'évolution du genre romanesque. Pour entendre la grandeur du personnage, il est cependant nécessaire de connaître quelques éléments de sa vie et de sa carrière prolifique en tant que traducteur et homme de lettres³.

Né en 1513 à Melun, Jacques Amyot étudie au Collège de Navarre à Paris. Il y apprend le grec auprès de Pierre Danès, premier professeur de grec du Collège de France, fondé par le roi François I^{er} en 1530. Le jeune Amyot poursuit ses études en langue et littérature grecques à l'université de Bourges, alors imprégnée de l'humanisme qui s'épanouit à travers l'Europe. Il y devient docteur en droit civil.

Peu de temps après, il est nommé professeur de grec et de latin au sein de cette même université et obtient une chaire entre 1542 et 1552. C'est à cette époque qu'il publie sa traduction des *Ethiopiennes* et qu'il entretient également

d'importantes relations avec la cour de François I^{er}, conciliant ainsi vie académique et vie sacerdotale. Après son passage par l'université et une fois acquise la reconnaissance totale de la cour royale, il se rend en Italie pour intégrer les grands cercles d'hellénistes et de professeurs venus de Grèce. Il gagne également le Vatican pour étudier les manuscrits des *Vies* de Plutarque avec pour objectif la publication d'une traduction complète de ces biographies (il avait déjà traduit celle de Démétrius en 1542). En 1559, il publie donc les *Vies parallèles des hommes illustres grecs et romains comparées l'une avec l'autre par Plutarque de Chéronée*, qu'il dédie au roi Henri II (Sturel, 1909 : 3). Ce dernier est également le dédicataire de sa traduction de Diodore de Sicile, publiée cinq ans auparavant (1554) et réalisée durant son séjour en Italie, comme le suggère l'emploi de termes italiens dans le texte français (De Blignières, 1851 : 152-155). Revenons cependant aux *Vies parallèles* qui, pendant des siècles, ont bien souvent été considérées comme la simple version française de la traduction italienne publiée en Aquilée en 1482. C'est Pierre de Bourdeille, dit Brantôme, écrivain et soldat français ayant vécu au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, qui le premier émet cette hypothèse. Les historiens français des XVIII^e et XIX^e siècles seront cependant d'opinion contraire : pour eux, Amyot a directement réalisé sa traduction à partir du texte grec⁴. En cette même année 1559, une nouvelle édition des *Ethiopiennes* voit également le jour, ainsi que la traduction d'un roman grec de Longus de Lesbos, l'histoire de Daphnis et Chloé.

Les années suivantes, Jacques Amyot occupe différentes fonctions politiques et ecclésiastiques prestigieuses, jusqu'à être nommé évêque d'Auxerre par le Pape en 1570. Dans cette ville, où il demeurera jusqu'à sa mort, Amyot connaît tout d'abord des années sans trouble : il couple ses fonctions d'évêque d'Auxerre avec différentes charges à la cour d'Henri III, et en 1572, il publie la première version complète en France des *Œuvres morales* de Plutarque (Aulotte, 1965), complétant ainsi la traduction française de l'*opera omnia* de l'auteur de Chéronée (Morales, 2000 : 267). Jugeant cet apport à la littérature française considérable, De Blignières (1851 : 28) estime qu'« Amyot seul [a] fait de Plutarque un des nôtres ».

La fin du XVI^e siècle représente cependant une période agitée dans l'histoire, avec le passage de la dynastie des Valois à celle des Bourbon et l'assassinat d'Henri III par le moine Jacques Clément. Ces troubles trouvent une répercussion dans la vie de Jacques Amyot, qui tombe en disgrâce dans les dernières années de sa vie. Dans le contexte des guerres de religion entre catholiques et protestants, le traducteur est en effet mêlé à différentes polémiques aux côtés d'Henri III, opposé à la Sainte Ligue Catholique du Duc de Guise, fondamentaliste catholique. En 1589, l'évêque se voit excommunié par les prélats de la faculté de théologie de l'université de Paris. S'il est absous une année plus tard, son retour à Auxerre est difficile et il sera confronté à différentes rébellions entre ses prêtres jusqu'à sa mort en 1593.

2. Jacques Amyot, traducteur des *Ethiopiennes*

Evoquant la traduction en France, Berman affirme que cette dernière « est [...] à la Renaissance, l'horizon de toute écriture » (Berman, 1988 : 23-40). Dans cette étude, nous nous intéresserons bien à Jacques Amyot en tant que premier traducteur en langue vernaculaire des *Ethiopiennes* d'Héliodore. Comme nous l'avons déjà signalé, sa première traduction du grec au français est *La Vie de Démétrius* de Plutarque, publiée en 1542 et précédant de cinq ans la traduction du roman d'Héliodore. Les *Ethiopiennes* relatent les aventures amoureuses de Théagène et Chariclée et représentent la dernière pièce d'un ensemble de cinq grands romans d'amour que l'on doit à Chariton d'Aphrodise, Xénophon d'Ephèse, Longus de Lesbos et Achille Tatius⁵. On situe généralement l'œuvre au carrefour entre le III^e siècle et le IV^e siècle (Crespo, 1979 : 12-21) : en effet, comme le remarque Ruiz Montero, le culte du soleil, qui paraît dans le texte, connaît une large diffusion à cette époque.

Tous ces romans présentent une série de points communs que recense Söder dans la monographie qu'il leur a consacrée au début du XX^e siècle : on peut ainsi relever le motif du voyage, l'arétalogie, la dimension tendancieuse ou encore la composante érotique (Söder, 1932 : 181). Toutefois, comme l'a montré Ruiz Montero (1988) en appliquant aux textes les analyses de Vladimir Propp sur les contes populaires, la structure des romans varie suivant la narration. De ce point de vue, l'œuvre d'Héliodore, qui imite consciencieusement l'*Odyssee* d'Homère (Plazenet, 2008 : 78-80), diffère des autres textes par son début *in medias res* (Ruiz Montero, 2006 : 53-54). Si l'auteur des *Ethiopiennes* recourt au motif du voyage, très populaire dans le roman antique, il se distingue des autres romanciers de l'époque par le motif du νόστος – à savoir le retour du héros dans sa patrie (Konstan, 2004-2005 : 185-192) – qu'on retrouve dans le poème homérique.

Quand il traduit ce roman, Jacques Amyot est encore professeur de latin et de grec à l'université de Bourges. C'est plus tard qu'il voyage en Italie et entre en relation avec les hellénistes italiens et grecs (De Blignières, 1851 : 114). L'ouvrage est publié à Paris en 1548⁶ avec pour titre : *L'histoire aethiopique de Heliodorus, contenant dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Theagenes Thessalien et de Chariclea Aethiopienne. Nouvellement traduite de Grec en François*⁷. Dès le titre, nous pouvons donc constater qu'Amyot insiste sur la dimension pudique et loyale de l'amour entre Théagène et Chariclée : d'après García Gual (1991 : 67), cette caractérisation rapproche les héros du roman des martyrs chrétiens et a permis que leur relation soit tolérée dans le contexte catholique de la parution des *Ethiopiennes*, marqué par les guerres de religion en toile de fond.

Au début de son *proesme*, le traducteur avertit ses lecteurs du danger que représente la lecture des ouvrages « fabuleux » pour qui l'aborde sans sa faculté de jugement (Plazenet, 2008 : 157). Conscient de la thématique amoureuse et des scènes susceptibles de choquer la morale de son temps, il défend ensuite l'adéquation de l'œuvre aux préceptes chrétiens et expose son originalité en insistant précisément sur son début *in medias res* et la manière dont ce dernier peut captiver le lecteur.

Ce que j'espere que l'on pourra aucunement trouver en ceste fabuleuse histoire des amours de Chariclea, et de Theagenes, en laquelle, oultre l'ingenieuse fiction, il y a en quelques lieux de beaux discours tirez de la Philosophie Naturelle, et Morale : force dictz notables, et propos sentencieux : plusieurs belles harengues, où l'artifice d'eloquence est très bien employé, et partout les passions humaines peintes au vif, avecques si grande honesteté, que l'on n'en sçauroit tirer occasion, ou exemple de mal faire. Pour ce que de toutes affectiions illicites, et mauvaises, il a fait l'yssue malheureuse : et au contraire des bonnes, et honnestes, la fin desirable et hereuse. Mais surtout la disposition en est singuliere : car il commence au mylieu de son histoire, comme font les Poëtes Heroïques. Ce qui cause de prime face un grand esbahissement aux lecteurs, et leur engendre un passionné desir d'entendre le commencement : et toutesfois il les tire si bien par l'ingenieuse liaison de son conte, que l'on n'est point resolu de ce que l'on trouve tout au commencement du premier livre jusques à ce que l'on ait leu la fin du cinquiesme.

Pour Amyot, outre les enseignements de philosophie naturelle et morale, le trait le plus distinctif des *Ethiopiennes* d'Héliodore est sa fiction ingénieuse. Il souligne néanmoins deux autres aspects liés à des caractéristiques propres au roman grec : les citations et sentences (« dictz notables, et propos sentencieux ») et les beaux discours (« belles harengues ») sans aucune maladresse. Dans le premier cas (« dictz notables, et propos sentencieux »), nous semble-t-il, Amyot se réfère aux phrases extraites de l'œuvre même, mais également aux citations des auteurs antiques que l'on trouve généralement dans ce type de textes, où sont insérés des vers issus des poèmes homériques ou d'autres œuvres pour le plaisir du lecteur⁸. Les vastes connaissances d'Amyot en grec lui ont permis de détecter, comme l'aurait fait un lecteur de l'époque tardo-impériale, les sentences et citations dont il est ici question. Quant aux beaux discours, ils représentent une autre caractéristique majeure du texte d'Héliodore. C'est précisément dans ces derniers que transparaît le fort caractère rhétorique du texte.

L'une de ces « harengues » paraît dans la scène que nous allons analyser, à savoir l'ordalie de Chariclée, sans aucun doute un des moments clés de la trame narrative

des *Ethiopiennes*. Tout commence dans la ville de Memphis, quand Arsacé, épouse du satrape Oroondate, décide de faire sien Théagène. Ce dernier est emprisonné et toujours fidèle à Chariclée, si bien que la vieille Cybèle, sous l'impulsion d'Arsacé, tente de forcer son amour en essayant d'empoisonner Chariclée. Cependant, c'est Cybèle elle-même qui se tue par erreur et, après qu'Arsacé a ouvertement accusé Chariclée, cette dernière, face à cette situation désespérée, préfère mourir. C'est alors la scène de l'ordalie.

L'ordalie est une épreuve à laquelle se soumet un individu pour que paraisse de manière naturelle son innocence ou sa culpabilité (Nagy, 2011). Le feu, l'eau bouillante (où il s'agit de plonger la main), la marche sur les braises ou encore le combat singulier à mort font partie des périls affrontés. L'intervention divine sauve l'individu et son innocence s'en trouve conséquemment prouvée. On trouve dans la littérature antique plusieurs scènes d'ordalie, aussi bien dans les textes hellénistiques - dont est extraite la scène qui nous occupe - que dans les textes chrétiens. Comme le souligne Gracia, dans la majorité des cas, ce sont les femmes qui subissent l'épreuve en question et se soumettent ainsi au jugement divin. L'ordalie reste un procédé judiciaire usité jusqu'aux invasions des peuples barbares au Moyen Âge (Gracia, 1991 : 95-115), et encore aujourd'hui, dans la péninsule ibérique, elle survit d'une certaine manière dans des traditions liées à des festivités d'origine très ancienne, comme à l'occasion de la Saint Jean (Fernández Nieto, 2005 : 585-618).

La scène de l'ordalie se distingue par son caractère dramatique et spectaculaire. Certains chercheurs ont voulu y voir une influence de la littérature martyrielle chrétienne et un renvoi évident à la position d'évêque que, selon certaines sources antiques, Héliodore a pu occuper. Cette association d'idées s'explique par la comparaison avec la scène du premier martyr de Thècle dans les *Actes de Paul et Thècle*, texte apocryphe du II^e siècle dans lequel on trouve une scène similaire (bien que non identique)⁹, et avec la scène de reconnaissance qui paraît dans les deux récits¹⁰.

Nous allons quoiqu'il en soit analyser ce passage du roman d'Héliodore et la traduction qu'en propose Amyot. L'extrait s'ouvre sur l'arrivée des juges perses convoqués par Arsacé afin de fixer le supplice de Chariclée. Cette dernière confesse l'empoisonnement de Cybèle - qu'elle n'a pourtant pas commis - et se trouve résolue à mourir pour en finir avec sa souffrance. Au début, les juges veulent lui infliger le châtement le plus sévère de Perse¹¹, mais pris de pitié, ils la condamnent finalement à mourir sur le bûcher. Après avoir pris congé de Théagène, la jeune femme grimpe donc sur le bûcher allumé. Cependant, après qu'elle a imploré l'aide du Soleil et d'autres divinités, les flammes ne la touchent pas. Sous les yeux ébahis

de l'assistance, la jeune femme décide alors de descendre du bûcher pour ne pas offenser les dieux qu'elle avait suppliés.

En général, la traduction d'Amyot s'éloigne des traductions *verbum de verbo*, suivant la pratique d'une bonne partie des humanistes de son temps¹², et témoigne d'« une orientation vers la liberté du traducteur dans l'interprétation du sens par-delà des mots concrets » (Suso López, 1995 : 115). À l'époque, les traducteurs récupèrent les concepts de la traduction classique de Cicéron, d'Horace¹³ ou de Saint Jérôme, comme l'*imitatio* ou l'*aemulatio*. Au début de son *proesme*, Amyot débat de la commodité de traduire le texte de manière littérale ou d'embellir ce dernier afin de plaire au lecteur. Contrairement à ce qu'il affirme à la fin de ce même texte - nous le montrerons d'ailleurs en étudiant le passage de l'ordalie - son travail, loin d'être une simple traduction mot à mot, se présente comme une traduction fidèle, marquée cependant par divers ajouts et ornements visant à conférer éloquence et élégance à la prose.

Et pour ce que les Libraires voulans reimprimer ma traduction ne pressoyent de leur bailler les susdictes corrections, il m'a semblé puisqu'elle estoit jà es mains des hommes, qu'il valoit mieux qu'elle y fust toute entiere et correcte, que defectueuse d'aucune chose. Ainsi leuray-je baillée reveüe, remplie et emendée, de sorte que qui aura l'original Grec entier et correct, s'il luy plaist prendre la peine de conferer ma traduction avec le Grec, trouvera que je n'y ay à mon advis rien adjousté ny omis. (Proësme, 1559).

Amyot réfléchit à sa traduction. Dans l'extrait ci-dessus, il fait allusion à certaines corrections et modifications opérées dans le texte par rapport à la première édition. L'objectif est de produire une traduction encore plus proche du texte grec. En effet, il semble défier le lecteur potentiel de son ouvrage en affirmant que celui-ci pourrait vérifier la fidélité de la traduction "s'il luy plais[ait] prendre la peine de conferer [cette dernière] avec le Grec". Ces réflexions figurent déjà à la fin de la préface de la première édition, dans laquelle Amyot se présente comme le premier traducteur des *Éthiopiennes* d'Héliodore.

Mais ie n'ay point sceu qu'il aytt iamais esté traduit. À raison dequoy, si d'auanture mon iugement m'a trompé en restituant par coniecture aucuns lieux corrompuz, & vicieusement imprimez, les equitables lecteurs m'en deuront plustost excuser : tant pource que ie n'ay peu recouurer diuersité d'exemplaires, pour les conferer, que pourautant que i' ay esté le premier qui l'ay traduit, sans estre du labeur d'aucun precedant aydé. D'vne chose me puis-ie bien vanter, que ie ne pense y auoir rien omis, ny aiousté, ainsi comme les lecteurs le pourront trouuer, s'il leur plaist prendre la peine de le conferer.» (Fin du proësme d'Amyot de l'édition de 1548).

Ce qu'il y a de certain, nous le verrons, c'est qu'Amyot ne dit qu'à moitié la vérité à la fin de ses deux préfaces. Comme l'explique Berman (1988 : 37-38), cette époque est marquée par la prise de conscience de l'importance de l'auteur et de l'œuvre, mais également du traducteur : le mérite que s'attribue Amyot est donc en accord avec cette nouvelle conception de la tâche traductologique. La rigueur textuelle de cet avant-texte peut d'une certaine manière rappeler celle des auteurs de paraphrases byzantines, qui garantissent dans leur prologue n'avoir rien ajouté par rapport à l'original (Zucker, 2011), surtout du point de vue de l'argument. La défense d'Amyot relève d'une convention rhétorique, mais effectivement, l'argument de l'œuvre ne se trouve pas modifié : la trame, les personnages et l'histoire demeurent inchangés. En outre, la traduction soignée des *Ethiopiennes* observe très souvent une stricte littéralité, et les quelques modifications notables ont pour objectif premier d'embellir le texte - ce que nous allons montrer à travers le passage de l'ordalie de Chariclée.

3. Aspects techniques du passage de l'ordalie de Chariclée (Hérodote, VIII, 9, 5-15)

Comme nous l'avons signalé quelques lignes plus haut, dans la majorité des cas, Amyot introduit de petites modifications dans le texte qui, très souvent, allongent ce dernier. Il existe, selon nous, deux explications principales à ce phénomène, que nous détaillerons à travers une série d'exemples issus du passage : tout d'abord, l'embellissement du texte ; ensuite, le rappel succinct de détails concrets au lecteur. Le premier cas est le plus courant, alors que le second survient surtout pour rappeler la disposition des personnages dans la scène.

Dès le début du passage, on peut observer un moment où Amyot fait passer l'esthétique avant la rigueur de la traduction. Héliodore évoque alors les juges perses ayant le pouvoir (τὴν ἰσχὺν εἶχον) de délibérer sur les affaires d'état (τοῦ βουλευεσθαι ὑπὲρ τῶν κοινῶν), de juger (δικάζειν) et de décider d'un châtement (τιμωρίας ὀρίζειν). Au total, le texte grec est constitué de trois actions formulées par un infinitif final introduit par l'article en génitif - d'après López Eire (1991 : 88-89), une variante du génitif de relation que l'on retrouve en attique (Th. 1, 4, 1) et dans la κοινή - ce qu'Amyot résout en choisissant de donner une importance majeure au verbe βουλεύω, dont le complément dans le texte grec original s'opposerait en français à l'action exprimée par δικάζω. Ce dernier sera finalement utilisé en corrélation avec ὀρίζω dans la partie finale, introduisant une inutile redondance sémantique avec les syntagmes « iudicature » et « rendre droit ». De plus, le syntagme prépositionnel ἐπὶ τὴν κρίσιν semble implicite dans cette partie finale, alors que dans le texte grec, il se trouve lié à l'action de convoquer les juges (παρακαλέω).

À d'autres occasions, on assiste à la duplication d'un élément, respectant globalement la disposition du texte original, comme lorsqu'Héliodore explique l'importance qu'avait Cybèle, la vieille nourrice, aux yeux d'Arsacé. L'équivalence entre les deux adjectifs comparatifs se conserve à travers les deux propositions substantives introduites par « qui ». Cependant, le terme εὐνουστέραν se dédouble en deux substantifs : « amour » et « affection ».

τούς τε δυναστὰς Περσῶν οἱ τοῦ βουλευέσθαι ὑπὲρ τῶν κοινῶν καὶ δικάζειν τε καὶ τιμωρίας ὀρίζειν τὴν ἰσχὺν εἶχον ἐπὶ τὴν κρίσιν εἰς τὴν ἐξῆς παρεκάλει διαπέμπουσα. (6) Καὶ ἠκόντων εἰς ἔω καὶ προκαθημένων κατηγορεῖ μὲν ἡ Ἀρσάκη καὶ τὴν φαρμακείαν κατήγγελλεν ἅπαντα ὡς εἶχεν ἀπαγγέλλουσα καὶ συνεχῆς ἐπιδακρύουσα τὴν θρηνηαμένην καὶ ὡς τὴν πάντων τιμιωτέραν καὶ εὐνουστέραν ἀπολέσειε, μάρτυρας τοὺς δικαστὰς ἐπικαλουμένη ὡς ξένην ὑποδεξαμένη καὶ πάσης μεταδοῦσα φιλοφροσύνης τοιαῦτα ἀντιπάθοι. (Hld. 8, 9, 5-6)

Le lendemain Arsacé envoya convoquer tous les seigneurs Persiens, qui avoient puissance de conseiller, tant ès matieres d'estat, comme ès affaires de judicature, pour rendre droit et punir chacun selon son demerite. Quand ilz furent venuz le matin, et assiz en leurs sieges, Arsacé accusa et chargea Chariclea de cest empoisonnement, et leur recita le fait tout au long en pleurant continuellement, et se plaignant qu'elle avoit perdu sa bonne nourrice, la creature de ce monde qui luy devoit estre plus chere, et qui plus luy portoit d'amour, et de bonne affection, appellant les Juges à tesmoins comme ayant receu en sa maison une esgarée estrangere, et luy ayant fait toute la desloyale luy avoit fait ce meschant et lasche tour. (91 [Plazenet, 2008 : 451])

Ce n'est pas la première fois qu'un tel phénomène survient dans ce passage. Ainsi, lorsqu'est évoquée la condamnation finale de Chariclée, le syntagme *πυρὶ καταναλωθῆναι* (être consumée par le feu) se dédouble dans la traduction d'Amyot et devient « estre bruslée & consommée par feu en cendre ». De même, au sujet du plaisir que représente pour Arsacé le fait d'assister à la mort de Chariclée, Amyot affirme que la première ne faisait que « saluer ses yeux et son cœur du Suplice de Chariclea », alors que dans le texte original, il est seulement fait mention du regard (*τὴν ὄψιν*), concept récurrent dans le langage amoureux des romans grecs (Garzón, 1992-1993 : 43-76) - et en particulier dans les *Ethiopiques* (Suárez de la Torre, 2004 : 201-233).

La même technique est employée pour traduire la phrase lapidaire présentant Arsacé comme l'accusatrice de Chariclée (Hld. 8, 9, 7 : Καὶ ὄλωσ ἡ μὲν ἦν πικροτάτη κατηγορος) : Amyot fait d'Arsacé un sujet actif, prononçant l'accusation. L'adjectif *πικροτάτη* présent dans le texte original se voit dédoublé en deux syntagmes

verbaux dans la subordonnée finale, et la valeur du superlatif traduite au début de la phrase : “Brief elle fit et dit tout ce qui luy estoit possible, pour plus aggraver et aygrier l'accusation” (91 [Plazenet, 2008 : 452]).

Ce type de reformulation ainsi que le dédoublement des termes grecs à des fins esthétiques constituent les principales modifications qu'Amyot opère en traduisant le texte d'Héliodore. On retrouve la dernière démarche lors de la description de la sentence prononcée contre Chariclée, où l'expression *πυρὶ καταναλωθῆναι κατέκριναν* (Hld. 8, 9, 9) est traduite par “la condamnerent seulement à estre bruslée et consommée par feu en cendre” (92 [Plazenet, 2008 : 452]). Ici, le dédoublement affecte l'infinifit *καταναλωθῆναι* et le datif agent *πυρὶ*, qui pourraient se traduire comme “être complètement consommée par (un/le) feu”. Amyot préserve donc la charge sémantique de l'expression en dédoublant l'action et en ajoutant le syntagme “en cendre” ce qui, nous semble-t-il, traduit ladite action menée jusqu'à son terme - sens que recouvre le préverbe *κατα-* en grec ancien.

À d'autres endroits, le traducteur reformule le texte d'Héliodore sans reproduire la structure syntaxique grecque, mais en conservant le sens. En outre, il ajoute une petite précision quant à l'accusation portée contre Chariclée :

πάν ἔγκλημα [καὶ θάνατον] ἐπαγόμενον τε ὁμολόγει καὶ μὴ ἐπαγόμενον ἀνέπλαττεν. (9) Ἐφ' οἷς οἱ δικάζοντες οὐδὲ μελλήσαντες μικροῦ μὲν ἐδέησαν ὁμοτέρᾳ τε καὶ Περσικῇ τιμωρίᾳ ὑποβαλεῖν, ἴσως δὲ τι πρὸς τὴν ὄψιν καὶ τὸ νέον τε καὶ ἄμαχον τῆς ὥρας παθόντες πυρὶ καταναλωθῆναι κατέκριναν.

“Par ainsi elle confessa librement tout crie qu'on luy sceut imposer, et se presenta volontairement à toute mort, à laquelle on la voulut condamner, et outre encore faignit elle mesme des crimes, dont personne ne la chargeoit”. (91 [Plazenet, 2008 : 452]).

D'un autre côté, on trouve également des ajouts délibérés de l'auteur, comme la question rhétorique (« Que respond Arsacé à cela ? ») (92 [Plazenet, 2008 : 453]) qu'il pose avant d'introduire le jugement d'Arsacé, juste après le prodige ayant eu lieu sur le bûcher et la réaction de l'assistance. À d'autres occasions, comme nous l'avons expliqué, Jacques Amyot ajoute une petite précision pour rappeler la situation des personnages. Ainsi, il répète à plusieurs reprises qu'Arsacé est sur les murailles de la ville (« [Arsacé] se mit sur la muraille de la ville », « estant sur la muraille ») (92-92v [Plazenet, 2008 : 453]). Le traducteur recourt à la même technique lorsqu'il renvoie, de manière constante, aux accusations portées contre Chariclée. C'est notamment le cas, à la fin du passage, au cœur d'une section où les choix traductologiques d'Amyot, liés à la vision que le XVI^e siècle avait d'Héliodore, retiendront notre attention.

Dans cette dernière section de l'épisode de l'ordalie, deux scènes s'avèrent particulièrement intéressantes : la prière que la jeune fille adresse à quelques divinités païennes afin d'être sauvée, et la réaction du peuple face à la réponse desdites divinités. Le symbolisme de la scène et les éléments qui la composent continuent de lier l'épisode à certaines traditions littéraires - et ce passage sera lui-même source d'inspiration pour les littératures futures (Narro, 2014). Dans sa traduction, Amyot respecte la structure et la formulation du texte grec original, notamment dans la première partie de la prière. Dans la dernière partie cependant, il crée deux périodes principales coordonnées, éliminant ainsi la subordonnée introduite par la conjonction ὡς à la fin du passage du texte original. En outre, le traducteur réduit à deux adjectifs ("damnée et maudite") les trois termes grecs qu'emploie Chariclée pour maudire Arsacé (ἀλάστορα : "criminelle" / ἀθεμιτουργὸν : "impie" / μοιχαλίδα : "adultère"). Si les raisons de cette simplification nous échappent, ce fragment montre bien qu'Amyot ne suivait pas une méthode stricte de traduction. La tendance au dédoublement de certains termes grecs se voit en effet contrariée par ce genre de simplifications, mais ces choix révèlent peut-être une certaine quête d'élégance de la part du traducteur :

« Ἡλιε καὶ Γῆ καὶ δαίμονες ἐπὶ γῆς τε καὶ ὑπὸ γῆν ἀνθρώπων ἀθεμίτων ἔφοροι τε καὶ τιμωροί, καθαρὰν μὲν εἶναί με τῶν ἐπιφερομένων ὑμεῖς ἔστε μάρτυρες ἐκοῦσαν δὲ ὑπομένουσαν τὸν θάνατον διὰ τὰς ἀφορήτους τῆς τύχης ἐπιρθείας· ἐμὲ μὲν <οὔν> σὺν εὐμενεΐᾳ προσδέξασθε τὴν δὲ ἀλάστορα καὶ ἀθεμιτουργὸν καὶ μοιχαλίδα καὶ ἐπ' ἀποστερήσει νυμφίου τοῦ ἐμοῦ ταῦτα δρῶσαν Ἀρσάκην ὡς ὅτι τάχιστα τιμωρήσασθε. » (Hld, 8, 9, 12).

« O Soleil ! ô Terre ! et vous espritz, tant de dessus la terre, que de dessous, qui cognoissez et punissez les hommes meschantz ! vous sçavez, et je vous en appelle à tesmoins, comme je suis innocente des crimes que l'on me met sus, et que volontairement je me suis offerte à la mort, pour éviter les intolerables injures de fortune: et pour ce recevez benignement mon ame, et punissez sans delay la damnée et maudite Arsacé, laquelle a faict cecy pour me priver de mon espoux. » (91 [Plazenet, 2008 : 453]).

La dernière section à analyser présente la réaction de la foule après l'intervention divine qui sauve Chariclée des flammes. La scène est particulièrement intéressante à deux égards : d'un côté, il s'agit de l'acmé de l'épisode de l'ordalie de Chariclée, à travers laquelle paraît l'innocence de la jeune fille ; de l'autre, des choix lexicaux d'Amyot qui établissent des liens entre cet épisode et d'autres scènes de la littérature chrétienne contenant des éléments similaires (Narro, 2016). Le texte d'Héliodore se trouve consciemment adapté pour être rapproché de la mentalité chrétienne. Ainsi, quand l'auteur des *Ethiopiques* évoque l'« aide d'une

divinité » ou « d'un esprit » (δαμονίαν εἶναι τὴν ἐπικουρίαν), Amyot emploie pour sa part les mots « miracle » et « préservation divine ». La charge sémantique du premier terme est manifeste, et le choix d'Amyot s'accorde de fait avec la vision que ses contemporains avaient d'Héliodore, envisagé comme un évêque chrétien.

Ὡς δὲ ἠνύετο οὐδὲν, ἔτι καὶ πλεον ἢ πόλις ἐκτετάρακτο καὶ δαμονίαν εἶναι τὴν ἐπικουρίαν εἰκάζουσα «Καθαρὸν τὸ γύναιον, ἀναίτιον τὸ γύναιον» ἀνεβόα [...] (Hld. 8, 9, 15).

Mais tout ce qu'ils faisoient ne servoit de rien. Et pourtant l'esmeute du peuple croissoit de plus en plus, lequel estimant que ce fust un miracle, et une preservation divine, se print à crier : La jouvencelle est innocent, la jouvencelle ne peult mais de ce dont on la charge. (91 [Plazenet, 2008 : 454]).

Dans ce cas, Amyot s'éloigne de la littéralité du passage pour proposer au lecteur une interprétation personnelle de la scène. Ainsi, Chariclée devient une sorte de martyre aux yeux d'Amyot qui, en utilisant le mot « miracle », inscrit l'épisode de l'ordalie dans la longue tradition littéraire hagiographique. Les éléments, favorables à la jeune femme, ainsi que la foule spectatrice, poussant des cris, apparaissent de façon récurrente dans ce type de scène, suivant le prototype du martyr christique. Les idées d'Amyot et de ses contemporains sur Héliodore peuvent transparaître dans sa traduction car, comme il l'affirme dans le prologue, Héliodore était à l'époque considéré comme évêque de Triikka (actuellement Trikala), en Thessalie. Il s'agit néanmoins de la seule licence qu'Amyot s'autorise dans sa traduction des *Éthiopiennes* en modulant consciemment le contenu du texte original. En réalité, Amyot ne cherche pas à christianiser le texte, mais à placer une scène déterminée, celle de l'ordalie de Chariclée, dans une tradition narrative connue de ses lecteurs et, sans le moindre doute, du public en général. Le texte grec contenait des éléments suffisants pour le mettre en rapport avec la pensée chrétienne, comme le comportement des personnages principaux de l'histoire face à diverses situations où la chasteté est mise à l'épreuve.

Conclusion

L'ensemble des détails fournis à propos du passage de l'ordalie de Chariclée mettent donc en évidence certains traits caractéristiques du style traductologique de Jacques Amyot. Sa traduction ne modifie guère l'argument des *Ethiopiennes* et les seules additions décelées montrent avant tout une préoccupation esthétique, qui se traduit par l'adaptation à la langue française des structures syntaxiques du texte original. Comme l'annonce son prologue, Amyot se pose en traducteur fidèle qui, nous semble-t-il, renonce à la mise en pratique extrême d'un des deux styles

traductologiques qui s'imposaient à l'époque, à savoir la traduction *ad litteram* et celle *ad sensum*. Amyot appartient donc à cette nouvelle vague de traducteurs humanistes à la recherche d'une voie intermédiaire entre ces deux formes d'interprétation des textes anciens. D'un côté, le traducteur français n'altère pas excessivement la littéralité du texte et les changements qu'il opère sur l'original grec peuvent être interprétés comme un effort d'adaptation à la langue française. De l'autre, le recours au dédoublement lexical des termes grecs vise parfois à préciser le sens des mots choisis par Héliodore et à favoriser ainsi la compréhension du texte.

Dans le passage choisi pour notre analyse, l'ordalie de Chariclée, nous observons un équilibre parfait entre ces deux styles. Ainsi, Amyot ne renonce pas à embellir le texte, à rendre plus facile sa compréhension, sans s'éloigner jamais du contenu du texte grec. La seule fois où le traducteur semble apporter quelque chose de nouveau est lorsqu'il considère comme un « miracle » l'intervention divine en faveur de Chariclée. Ce choix lexical, chargé idéologiquement, entre en résonance avec la vision contemporaine de l'auteur des *Ethiopiennes* ou encore avec l'interprétation religieuse que l'on peut faire des personnages de ce roman.

En ce sens, la traduction des *Ethiopiennes* pourrait être considérée comme une traduction humaniste dans laquelle paraît l'esprit classique de l'*aemulatio*, puisqu'il s'agit aussi de transmettre à la postérité une œuvre et une trame narrative également propres à la culture classique. La formation d'Amyot et sa grande connaissance de la langue et de la rhétorique grecques ont assurément influencé sa conception de la traduction et la réalisation concrète de son travail qui, selon lui, ne s'appuie sur aucun modèle antérieur, ni en latin, ni en aucune autre langue vernaculaire. La qualité de sa traduction apparaît non seulement à travers son analyse, mais également à travers les différentes réimpressions et éditions modernes (Plazenet, 2008) d'un texte aux qualités philologiques reconnues. Avec sa traduction des *Ethiopiennes*, Jacques Amyot a donc véritablement été un pionnier en son temps, et il demeure également une référence pour les générations de traducteurs qui l'ont suivi.

Bibliographie

- Andújar, R. M. 2012. Charicleia the Martyr : Heliodorus and Early Christian Narrative. In : *The Ancient Novel and Early Christian and Jewish Narrative : Fictional Intersections*. Groningen : Barkhuis Publishing & Groningen University Library.
- Aulotte, R. 1966. Amyot et la Pléiade. In : *Lumières de la Pléiade. Neuvième Stage International d'études humanistes, Tours 1965*. Paris : Vrin, p. 63-73.
- Aulotte, R. 1965. *Amyot et Plutarque. La tradition des Moralia au XVI^e siècle*. Genève : Droz.
- Berman, A. 1988. « De la translation à la traduction ». *Traduction, Terminologie, Rédaction*, n° 1, p. 23-40.

- Berschlin, W. 1988. *Greek Letters and the Latin Middle Ages : From Jerome to Nicholas of Cusa*. Washington D.C. : Catholic University of America Press.
- Bowie, E. 2003. The Ancient Readers of the Greek Novel. In : *The Novel in the Ancient World*. Leiden: Brill.
- Brioso, M., Brioso, H. 2002. «Sobre la problemática relación entre Heliodoro y el *Persiles* y *Sigismunda* de Cervantes: el motivo de la comunicación lingüística». *El Crítico*, n°86, p. 77-95.
- Cave, T. 1999. *Pré-histoires. Textes troublés au seuil de la modernité*. Genève : Droz.
- Cioranescu, A. 1941. *Vie de Jacques Amyot, d'après des documents inédits*. Paris: Droz.
- Crespo, E. 1979. *Heliodoro. Las Etiópicas o Teágenes y Cariclea*. Madrid : Gredos.
- De Blignières, A. 1851. *Essai sur Amyot et les traducteurs français au XVI^e siècle : précédé d'un éloge d'Amyot*. Paris : A. Durand.
- De Juvigny, R. 1772. *Les Bibliothèques françoises de la Croix du Maine et de Du Verdier, Sieur de Vauprivas, Tome premier*. Paris : Saillant, Nyon, Lambert.
- Dionisotti, C. 1988. Greek Grammars and Dictionaries in Carolingian Europe. In : *The Sacred Nectar of the Greeks : The Study of Greek in the West in the Early Middle Ages*. Londres: University of London King's College, p. 1-56.
- Fernández Nieto, F. J. 2005. «Religión, derecho y ordalía en el mundo celtibérico: la federación de San Pedro Manrique y el ritual de las mوندidas». *Paleohispánica*, n°5, p. 585-618.
- Folena, G. 1973. Volgarizar y tradurre. In: *La traduzione. Saggi e studi*. Trieste: Edizioni Lint, p. 59-120.
- García Gual, C. 1991. *Audacias femeninas*. Madrid: Nerea.
- Garzón, J. 1992-1993. «El amor en la novela griega». *Memorias de Historia Antigua*, n°13-14, p. 43-76.
- Gracia, P. 1991. «El Arco de los leales amadores, a propósito de algunas ordalías literarias». *Revista de Literatura Medieval*, n°3, p. 95-115.
- Hägg, T. 1983. *The Novel in Antiquity*. Berkeley & Los Angeles : University of California Press.
- Hägg, T. 1994. Orality, Literacy, and the “readership” of the early Greek novel. In : *Contexts of Pre-Novel Narrative. The European Tradition*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Herren, M. W. 2015. Pelasgian fountains : learning Greek in the early Middle Ages. In : *Learning Latin and Greek from Antiquity to the present*. Cambridge : Cambridge University Press, p. 65-82.
- Jéandillou, J. F. 2003 (éd.). *Charles Nodier. Questions de littérature légale. Du plagiat, de la supposition d'auteurs, des supercheries qui ont rapport aux livres*. Genève : Droz.
- Kaczynski, B. 1988. *Greek in the Carolingian Age : The St. Gall Manuscripts*. Cambridge: Medieval Academy of America.
- Konstan, D. 2004-2005. « Travel in Heliodorus: Homecoming or voyage to a promise land ». *Classica*, n°17-18, p. 185-192.
- Laurent, A. 1984. *Jacques Amyot l'humaniste (1513-1593)*. Étrépyilly : Bartillat.
- Le Clech-Charton, S. 2013. *Les Vies de Jacques Amyot : édition commentée de documents inédits*. Paris : Editions du CTHS.
- Létoublon, F. 1993. *Les lieux communs du roman. Stéréotypes grecs d'aventure et d'amour*. Leiden: E. J. Brill.
- López Eire, A. 1991. Ático, koiné y aticismo. Estudios sobre Aristófanes y *Libanio*. Murcia: Editum.
- Morales, A. 2000. *Plutarco en España: Traducciones de *Moralia* en el siglo XVI*. Murcia : Editum.
- Nagy, A. A. 2011. L'ordalie de la philologie classique ou La tentation de l'Autre. In : *Dans le laboratoire de l'historien des religions. Mélanges offerts à Philippe Borgeaud*. Genève : Labor et Fides, p.134-157.

- Narro, Á. 2014. Apoc. 11, 19 y su influencia en las escenas martiriales de los Hechos de Pablo. In : *Apocalipsi, mil-lenarisme i viatges a l'inframón: d'Odisseu a Bernat Metge*. Amsterdam : Hakkert, p. 81-95.
- Narro, Á. 2016. « The influence of the Greek novel on the Life and Miracles of Saint Thecla ». *Byzantinische Zeitschrift*, n° 109, p. 71-94.
- Pascual Barciela, E. 2010. «El motivo de la anagnórisis en la novela griega: de la *Odisea*, de Homero, a *Quéreas y Calirroe*, de Caritón de Afrodisias», *Philologica Urcitana*, n° 3, p. 95-112.
- Piñero, A., Del Cerro, G. 2005. *Hechos Apócrifos de los Apóstoles. II. Hechos de Pablo y Tomás*. Madrid: Biblioteca Autores Cristianos.
- Plazenet, L. 2008 (éd.). *Heliodore. L'Histoire aethiopique. Traduction de Jacques Amyot*. Paris : Champion.
- Plazenet, L. 2002. Jacques Amyot and the Greek Novel : The Invention of the French Novel. In : *The Classical Heritage in France*. Leiden - Boston - Köln : Brill, p. 237-280.
- Pomer, J. J. 2015. *Aticisme i koiné als llibres I-III de les Etiòpiques d'Heliodor*. Thèse de doctorat dirigée par Jordi Redondo Sánchez. Valence : Universitat de València.
- Redondo, J. 2013. «El *Compendium Graecarum Institutionum* de Ledesma i la gramàtica de Làscaris ». *Studia Philologica Valentina*, n° 15, p. 13-24.
- Ruiz Montero, C. 1988. *La estructura de la novela griega*. Salamanca : Ediciones Universidad de Salamanca.
- Ruiz Montero, C. 2006. *La novela griega*. Madrid: Síntesis.
- Russell, P. 1985. *Traducciones y traductores en la península ibérica (1400-1550)*. Barcelone : Escuela Universitaria de Traductores e Intérpretes, Universidad Autónoma de Barcelona.
- Schevill, R. 1907. « Studies in Cervantes : I. *Persiles y Sigismunda*. II. The Question of Heliodorus ». *Modern Philology*, n° 4, p. 677-704.
- Söder, R. 1932. *Die Apokryphen Apostelgeschichten und die romanhafte Literatur der Antike*. Stuttgart : Kohlhammer.
- Soisson, J. P. 2013. *Jacques Amyot 1513-1593*. Paris : France-Empire.
- Sturel, R. 1909. *Jacques Amyot, traducteur des Vies parallèles de Plutarque*. Paris: Champion.
- Suárez de la Torre, E. 2004. «La princesa etiope que nació blanca: La mirada y la contemplación en las Etiópicas de Heliodoro». *Cuadernos de Filología Clásica. Estudios griegos e indoeuropeos*, n° 14, p. 201-233.
- Suso López, J. 1995. La conception de la traduction en France au XVI^e siècle. In: *La traducción: metodología, historia, literatura: ámbito hispanofrancés. Actas del III Coloquio de la Asociación de Profesores de Francés de la Universidad Española (APFFUE)*. Barcelona: APFFUE, p.115-122.
- Tüchert, A. 1889. *Racine und Heliodor*. Zweibrücken : Buchdr. von A. Kranzbühler.
- Wright, R. 1997. Translation between Latin and Romance. In : *Translation Theory and Practice in the Middle Ages*. Michigan: Medieval Institute Publications, Western Michigan University, p. 7-32.
- García Yebra, V. 1979. «¿Cicerón y Horacio preceptistas de la traducción?» *Cuadernos de Filología Clásica*, n° 16, p. 139-154.
- Zucker, A. 2011. « Qu'est-ce qu'une *paraphrasis* ? L'enfance grecque de la paraphrase ». *Rursus* [En ligne], n° 6, 2011, <http://journals.openedition.org/rursus/476> [consulté le 14 septembre 2018].

Notes

1. Sur ce qu'Amyot a apporté à la transmission et la réception de la littérature grecque en France, et sur le rôle qu'il a joué dans le renouveau du roman français, voir : Plazenet, 2002 : 237-280.
2. À cette époque, la présence du grec dans l'Empire carolingien est particulièrement intéressante. Cette langue jouissait alors d'un grand prestige, moins en tant que langue d'Homère ou des grands philosophes qu'en tant que langue originale du Nouveau Testament. Sur ce sujet, plusieurs études peuvent être citées : Berschin, 1988 ; Kaczynski, 1988 ; Dionisotti, 1988, 1-56 ; Herren, 2015 : 65-82.
3. Divers chercheurs ont retracé la vie d'Amyot. Cette dernière n'étant pas le sujet central de notre étude, nous nous contenterons de proposer ici quelques références bibliographiques : De Blignières, 1851 : 61-113 ; Cioranescu, 1941 ; Laurent, 1984 ; Le Clech-Charton, 2013 ; Soisson, 2013.
4. C'est l'opinion de De Juvigny, 1772 : 388. A l'époque républicaine, Charles Nodier juge également cet argument absurde : Jeandillou, 2003. Voir également : De Blignières, 1851 : 101.
5. Pour un panorama complet du roman grec, voir : Ruiz Montero, 2006 : 61-148.
6. Dans son édition moderne des *Ethiopiennes*, Laurence Plazenet défend cette date par rapport à celle de 1547. Pour davantage de précisions, voir : Plazenet (2008 : 17-19).
7. Le texte de l'édition de 1548 est disponible en accès libre sur la plateforme *Gallica* de la Bibliothèque Nationale de France : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8600170j/f7.image>. Néanmoins, pour notre analyse, nous nous appuyons sur l'édition moderne de Plazenet (2008), qui reproduit l'édition de 1559 en indiquant les variantes par rapport à celle de 1548.
8. Sur les lecteurs des romans grecs, voir les opinions divergentes d'Hägg (1994) et Bowie (2003). Pour le premier, les lecteurs doivent posséder un niveau intellectuel élevé et une certaine formation afin d'être en mesure de repérer les citations insérées et les jeux rhétoriques. Bowie postule quant à lui une hétérogénéité beaucoup plus grande du lectorat : Hägg, 1994 : 47-81 ; Bowie, 2003 : 92-106.
9. Ce texte peut être consulté en traduction espagnole dans l'édition suivante : Piñero & Del Cerro, 2005 : 685-859.
10. Andújar, 2012 : 139-152. Les similitudes entre les deux scènes sont à notre avis significatives, bien que l'ordalie paraisse déjà dans la littérature hellénistique. En outre, la reconnaissance est un motif courant permettant de clore un roman, comme dans ceux de Chariton d'Aphrodise et de Xénophon, mais aussi dans la première partie des *Actes de Paul et Thècle* (Pascual Barciela, 2010 : 95-112). Ruiz Montero (1988) propose une analyse des fonctions basiques des romans grecs aux pages 13-18. Sur le motif de la reconnaissance dans chacun des cinq romans : Chariton d'Aphrodise (p. 65), Xénophon (p. 141), Longus (p. 185-186 et 191), Achille Tatius (p. 241) et Héliodore (p. 268, 272 et 286-287). Dans ce cas, la coïncidence serait liée à l'adoption d'une solution propre au genre romanesque du moment.
11. Le texte ne précise pas la nature de ce châtement. Cependant, nous pensons comme Crespo qu'il pourrait s'agir de l'écorchement, une torture devenue légendaire et associée aux Perses, qui paraît chez Hérodote (III, 125), dans le huitième livre du roman d'Héliodore (VIII, 3, 2) et également au ^{vi} siècle dans la *Vida y milagros de Santa Tecla* (*Mir.* 33, 52-53) : Crespo, 1979 : 367.
12. Pour un bref panorama des différents types de traductions au Moyen Âge et à la Renaissance, nous nous contenterons de renvoyer à quelques références bibliographiques basiques : Folena, 1973 : 59-120 ; Russel, 1985 ; Wright, 1997 : 7-32.
13. Au sujet de l'influence de ces deux auteurs sur la conception postérieure de la traduction, voir : García Yebra, 1979 : 139-154.



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Être une femme (in)visible : la présence des femmes dans le monde de la traduction espagnole des Lumières

Beatriz Onandía Ruiz

Universidad del País Vasco-Euskal-Herriko Unibertsitatea, Espagne

beatriz.onandia@ehu.eus

<https://orcid.org/0000-0001-7876-2978>

Reçu le 24-12-2018 / Évalué le 26-03-2019 / Accepté le 19-07-2019

Résumé

Un certain nombre des traductions publiées dans l'Espagne des Lumières mettaient l'accent sur les textes pédagogiques destinés à l'instruction des femmes de l'époque. Ainsi, toutes ces traductions contribuèrent à l'élaboration d'un corpus de textes en espagnol traitant de l'éducation des femmes au siècle des Lumières, ce qui servit à configurer toute une pensée féministe ou du moins réformatrice à l'égard de l'éducation des femmes et de leur rôle dans la société. Ce renouveau féminin se fit sentir de manière particulière dans les traductions, car bon nombre de ces écrits passèrent entre les mains d'intellectuelles qui eurent ainsi accès aux ouvrages à succès appréciés à l'étranger, et purent accéder d'une manière humble, à la culture, dans un domaine jusqu'alors fortement marqué par l'omniprésence masculine.

Mots-clés : le Siècle des Lumières, traductions, Espagne-France, auteures-traductrices

Ser una mujer (in)visible: la presencia femenina en el sector de la traducción española del Siglo de las Luces

Resumen

Muchas de las obras traducidas a lo largo del Siglo de las Luces en España, giraron en torno a la educación y más concretamente en torno a la educación de las mujeres. Todas estas traducciones contribuyeron activamente, a la instauración de una recopilación de textos en lengua castellana con una temática común: la educación de las mujeres durante la Ilustración. Esta proliferación de escritos pedagógicos dio lugar a todo un pensamiento feminista o al menos reformista, centrado en la educación de las mujeres y en su papel en la sociedad. Asimismo, esta renovación femenina se sintió de manera muy particular, en la práctica traductora, ya que una buena parte de las obras más célebres y más apreciadas internacionalmente, pasaron entre las manos de muchas intelectuales, que gracias en parte a la traducción, pudieron acceder de una forma humilde a la lectura y al conocimiento de muchos de los autores extranjeros más populares del momento. En definitiva, un primer y tímido acceso a un sector cultural hasta entonces fuertemente regido por la omnipresencia del género masculino.

Palabras clave: el Siglo de las Luces, traducciones, España-Francia, escritoras-traductoras

Being an (in)visible woman: the presence of women in Spanish translations of the 18th century

Abstract

Many of the translations published during the Enlightenment in Spain focused on educational texts and more specifically, on the education of women of that time. Thus, all these translations contributed actively to the establishment of a compilation of Spanish texts, with a common subject: Women's education during the Enlightenment. The proliferation of educational texts gave rise to an entire feminist or at least reformist thought, focused on women's education and their role in society. Moreover, this feminine renewal was felt in a very particular way in the translations, since a fair number of the most internationally recognized and most appreciated works passed into the hands of several female intellectuals who, thanks to these translations, could have access -in a very humble way- to knowledge from lots of foreigner writers of that period. In conclusion, it was a first and timid access to culture, which was strongly dominated by the omnipresence of men until that time.

Keywords: Enlightenment, translations, Spain-France, women-writers, women-translators

Introduction

Le XVIII^e siècle fut une période privilégiée et féconde eu égard aux traductions remarquables qui parurent alors. La traduction dans l'Espagne des Lumières constitue donc un axe majeur de l'activité éditoriale espagnole. C'est peut-être l'effervescence autour de cette pratique qui, vers la fin du siècle, poussa José Vargas Ponce à déclarer avec insistance que l'Espagne était devenue une nation de traducteurs, et il forgea un nouveau terme qui devint alors célèbre : « la traductomanie » (Vargas Ponce, 1793 : 179). Cette pratique connut un franc succès, car elle était considérée par les *intellectuels* de l'époque comme l'une des plus claires manifestations de l'esprit universel et cosmopolite propre au siècle des Lumières (García Hurtado, 1999 : 38). Ainsi, les traducteurs deviennent, tout au long de cette période, les intermédiaires culturels par excellence, et la traduction l'instrument idéal pour rapprocher la société espagnole du reste de l'Europe en matière culturelle. (Lafarga, 2008 : 622).

Pendant cette période, les traductions n'ont cessé de susciter l'intérêt des Espagnols, à en croire le nombre élevé des ouvrages traduits tout au long du

siècle. J.-M Buigès fait état, par ailleurs, de 2 237 éditions de traductions pour la période 1700-1809, en précisant que presque un ouvrage nouveau sur dix était une traduction (Buigès, 2002 : 104). S'impose ainsi l'idée selon laquelle, grâce à ses divers traducteurs, l'Espagne s'attache à combler, en très peu de temps, les lacunes existantes dans les domaines sociaux et culturels, par l'entremise de traductions qui deviennent, tout au long du siècle, un véritable service de bien public.

L'objectif pédagogique, qui fut très souvent invoqué au XVIII^e siècle, fit la part belle à la notion novatrice d'utilité, qui guidait la pratique de la traduction dans quasiment tous les genres - et notamment dans toutes les œuvres destinées, entre autres, à l'instruction de la jeunesse. Les débats éducatifs qui avaient lieu en France circulaient aussi, d'ailleurs, dans le milieu intellectuel espagnol, grâce aux textes originaux qui traversaient les frontières, mais aussi, et surtout, grâce aux différentes traductions publiées. Des traductions qui, d'une certaine manière, servirent de relais, tout au long du siècle, à une importante production de traités d'éducation à caractère théorique. Ainsi, puisque l'éducation constitue l'un des principaux axes de la politique des Lumières, les livres destinés aux enfants deviennent alors, un outil très efficace pour servir la transmission des connaissances et des valeurs dominantes. Cette motivation didactique se manifesta par la traduction de nombreuses œuvres françaises dans lesquelles le divertissement se combinait spécialement, avec des contenus instructifs relatifs à l'éducation des jeunes demoiselles espagnoles.

Par ailleurs, la recherche la plus contemporaine commence à accorder une attention accrue au rôle que jouèrent les femmes dans l'histoire de la traduction espagnole du XVIII^e siècle. Avec l'arrivée des œuvres les plus fondatrices des Lumières européennes, l'univers féminin traditionnel connut un bouleversement indéniable. Le goût pour la lecture et les langues, qui venait d'une grande majorité de femmes appartenant à l'aristocratie et à la bourgeoisie la plus fortunée, ou bien dans d'autres cas, le simple désir de suivre les modes de l'époque, favorisa l'arrivée de nouvelles auteures dans ce que le spécialiste Emilio Palacios qualifie de « jungle des traductions » (2002 : 91). Les traductions devinrent donc pour les femmes une voie modeste leur permettant d'avoir accès à la culture et aux œuvres les plus remarquées, et parfois également, aux écrivains étrangers les plus audacieux de leur temps.

Les femmes espagnoles traduisent des œuvres de tout genre : carnets de voyages, traités d'histoire, essais philosophiques et mathématiques et, œuvres littéraires tout spécialement (poésie, théâtre, roman). Cependant leur principal intérêt portait sur les ouvrages à caractère pédagogique, dont elles deviennent des traductrices, mais aussi des créatrices. Ainsi, le métier ou la pratique de traducteur

permet à bien des auteurs espagnols, et plus précisément à bien des auteures, d'avoir accès aux ouvrages à succès, fort appréciés à l'étranger. Ana Muñoz, María Jacoba Castilla, María Romero Masegosa, Antonia de Río y Arnedo, Cayetana de la Cerda et tant d'autres se feront tour à tour traductrices et écrivaines, et donneront ainsi une couleur féminine au mouvement d'émancipation et d'éducation de la femme en particulier, et à l'Espagne des Lumières en général.

1. Femmes traductrices, femmes créatrices

Nous en savons très peu sur l'éducation ou la formation de ces nouvelles créatrices, qui étaient évidemment beaucoup plus sommaire que celle de leurs homologues masculins (Vázquez, 2003 : 42-43). Cependant, les traductions deviennent le tremplin parfait pour tout ce groupe d'intellectuelles audacieuses, qui leur donna également l'opportunité d'effectuer une incursion dans l'univers des lettres qui était, jusqu'alors, conjugué au masculin. Il semble évident que, par le biais de la pratique de la traduction, ces espagnoles, même si de façon détournée, pouvaient devenir auteur. En harmonie avec l'intérêt pédagogique du siècle des Lumières, l'éducation deviendra donc un des sujets phares de la production éditoriale de l'époque et influencées par l'énorme succès d'œuvres comme l'Émile (1762) de Rousseau ou les *Traité sur l'éducation des filles* (1678) de Fénelon, les publications sur la pédagogie verront augmenter leur nombre d'une façon surprenante. Ainsi, un nombre considérable de femmes vont publier des traductions d'œuvres à visée pédagogique. Seulement pour la période 1750-1808, l'historienne Bolufer Peruga fait état d'un total de 27 ouvrages traduits par des femmes. (Bolufer Peruga, 2008 : 155). De manière générale, ces créatrices vont privilégier surtout la traduction d'ouvrages écrits par d'autres femmes, et plus précisément celles des auteures françaises. Parmi la multitude des écrivains qui furent traduits tout au long du siècle, nous pouvons évoquer plusieurs lettrées des Lumières françaises comme Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, par son mariage devenue Madame de Lambert, (1647-1733), Françoise de Graffigny (1695-1758), Marie Leprince de Beaumont (1711-1780) ou Louise d'Épinay (1726-1783). Ces créatrices furent traduites par des femmes et influencèrent la production littéraire féminine dans le domaine de la pédagogie et de la morale. En définitive, le secteur de la traduction devient un terrain pour une création « au féminin » qui restait malheureusement ancrée dans les paramètres sociaux qui lui étaient imposés¹.

Nonobstant et même si le métier de traducteur existait depuis longtemps, il faut souligner que ce métier ne jouissait d'aucun statut ni d'aucune reconnaissance au siècle des Lumières. (Garrosa, Lafarga, 2009 : 36). Ce manque n'a toutefois pas empêché les recherches actuelles à accorder à cette pratique une spéciale attention, à analyser les dimensions créatives propres à l'exercice de la traduction,

car, comme l'affirment les spécialistes Laurence Belingard, Maryvonne Boisseau et Maïca Sanconie « la traduction est donc créatrice par son apport aux langues, en particulier dans le domaine de la lexicographie et, de façon générale, à la littérature, plus exactement au « patrimoine intellectuel », incluant non seulement la littérature mais les sciences et les techniques, l'histoire et la philosophie » (Belingard, Boisseau, Sanconie, 2017 : 499). Le fait que le terme « traduction » représentait une notion très vaste au XVIII^e siècle a généré maintes versions lues par des lecteurs espagnols de l'époque qui étaient, plus le résultat d'un travail d'adaptation, de versions libres ou très édulcorées, que des travaux fidèles aux œuvres originales. Les Espagnols durent attendre l'entrée du XX^e siècle ou presque, pour rencontrer les premières versions fidèles des œuvres les plus notoires des Lumières européennes. En fin de compte, la pratique de traduction des œuvres littéraires restait soumise à la spécificité de chaque ouvrage original. Cela étant, leur plus grande inquiétude était d'adapter leurs versions dans le respect de la morale chrétienne et celui des droits régaliens, dont la censure était son régulateur. Il existe en effet dans l'Espagne des Lumières deux types de censure : « *La première est la censure à priori, pratiquée par l'Etat. La seconde est celle pratiquée par l'Inquisition : elle intervient à posteriori, pour interdire des livres dénoncés comme hérétiques ou immoraux.* » (Le Guellec, 2016 : 21). Donc, il fallait, avant toute chose, trouver le moyen d'éviter les obstacles de la censure, très peu favorables à un genre qui, surtout avec les livres venant de l'étranger, et plus particulièrement de la France, proposait, croyait-on, des modèles humains et sociaux dangereux pour la préservation des mœurs et l'ordre social établis dans le pays. Il faut pourtant préciser qu'à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle se ressent un léger relâchement de la part de la censure, surtout lié, entre autres, à une certaine libéralisation du commerce des livres (Domergue, 1996 : 26-27).

2. Les prologues des traductions issues d'une plume féminine

Dans la pratique de la traduction propre des Lumières, les prologues qui précédaient la plupart des versions publiées devaient être l'espace idéal où ces nouvelles créatrices usaient de leur plume pour défendre avec détermination et rigueur leurs aptitudes intellectuelles. C'est ce que défendait par exemple, avec ferveur Anne-Thérèse de Lambert en 1727 dans son œuvre *Avis d'une mère à sa fille* :

Les femmes, d'ordinaire, ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles aient un esprit qui ne leur coûte rien ? Nous gâtons toutes les dispositions que leur a données la Nature : nous n'occupons leur esprit à rien de solide, et le cœur en profite : nous les destinons à plaire ; et elles ne nous plaisent que par leurs grâces, ou par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour

être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agréments, et se laissent aisément entraîner au penchant de la Nature : elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus de la nature pour les combattre. (Lambert, 1727 : 132).

De son côté, Joaquina Basarán García, l'une des premières traductrices des Lumières espagnoles, et responsable en 1766 de la version castillane de la *Historia de Gil Blas de Santillana* de l'auteur français Alain-René Lesage, dans un désir d'éviter les « foudres » de la critique masculine et sous un ton ironique, joue avec le cliché de la femme qui écrit juste par désir, et non par goût personnel : *Je sais bien que nombreux seront ceux qui me censureront par ma fierté, mon orgueil ou mon ignorance, mais ils ne pourront pas ignorer que leurs dures critiques s'adressent à une femme qui, sans aucune autre obligation que le zèle de son sexe, manifeste un amusement plus innocent que rentable*². (Basarán García, 1766 : sp).

Nonobstant, Basarán García ne fut pas la seule à défendre dans ces pages introductives la présence féminine dans le domaine de la traduction, car María Cayetana de la Cerda y Vera, traductrice en 1790 de l'œuvre de la pédagogue française Marie Leprince de Beaumont *Les Américaines, et la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles* (1770), Ana Munoz, traductrice en 1779 des célèbres *Conversations d'Emilie* écrites en 1781 par Louise d'Épinay, María Romero Masegosa qui publia en 1792 la première version castillane de l'œuvre épistolaire *Lettres d'une Péruvienne* (1752) de l'auteure lorraine Françoise de Graffigny, María Antonia del Río y Arnedo responsable de plusieurs traductions castillanes pendant la période des Lumières comme l'œuvre d'origine anglaise de Charles François Saint-Lambert *Sara Th* (1795) ou les *Lettres de Madame de Montier* (1756) de la Française Lepince de Beaumont, María Jacoba Castilla Xaraba traductrice d'une œuvre anonyme intitulée *Adelaïde ou le triomphe de l'amour* (1772) et attribuée à tort par la propre traductrice dans le prologue³ de son travail à la célèbre pédagogue française Stéphanie Félicité de Genlis, Inés Joyes y Blake traductrice en 1798 de l'œuvre de l'auteur anglais Samuel Johnson *Roselas, prince of Abissinia* (1759) ou encore Cayetana Aguirre Rosales qui, au début du XIX^e siècle, traduisit l'œuvre rédigée par Michel-Ange Marin en 1752, *Virginie ou la vierge chrétienne (Histoire sicilienne pour servir de modèle aux filles qui aspirent à la perfection)*, défendirent, dans les prologues de leurs traductions, le « savoir-faire » des femmes dans le domaine de la traduction.

Il semble convenable également de souligner les propos d'Inés Joyes y Blake, qui décida d'ajouter à la fin de son travail, un essai à visée apologétique sous forme d'une « *lettre de la traductrice à ses filles* » intitulé « *Apologie des femmes*⁴ » où elle y dénonça ouvertement l'éducation déplorable et les rôles secondaires attribués aux femmes dans les sociétés des Lumières : *Il est connu que la dispute sur la*

*préférence ou la prééminence des sexes est un des sujets de conversation les plus habituels de la société*⁵. (Joyes y Blake, 1798 : 172). Cette critique contre l'éducation *claustrative* que le pouvoir en place continuait d'imposer aux femmes les reléguant ainsi dans la sphère privée et par conséquent domestique, fut fortement débattue dans les prologues d'autres traductrices de l'époque, qui défendaient comme cette intellectuelle qu' *en habituant leurs oreilles à des conversations où les tâches domestiques des femmes deviennent des affaires propres des esprits méprisés ou des personnes de catégories inférieures*⁶ (Joyes y Blake, 1798 : 175).

À l'écart de ces revendications féministes en faveur de l'instruction des femmes espagnoles, ces nouvelles créatrices profitaient aussi de leurs prologues et de leurs avertissements pour rédiger quelques lignes proclamant l'utilité, la morale, la pédagogie et les bénéfices de leurs travaux notamment, pour les personnes de « leur sexe ». Cependant, cette réitération d'utilité et du bienfait de leurs travaux ne fut pas un aspect distinctif propre aux publications féminines, car l'objectif généralisé de servir la nation qu'avait les traducteurs des Lumières, fit que la grande majorité des versions publiées lors de cette période clamaient dès les premières lignes cette volonté de ne pas priver davantage les lecteurs d'œuvres qui, de par leurs mérites littéraires ou pour leur valeur morale, jouissaient déjà d'un certain succès dans le reste de l'Europe. Plácido Barco, célèbre traducteur espagnol de l'époque commença par exemple sa version castillane de l'œuvre pédagogique le *Magasin des Adolescentes, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction* (1761) de Marie Leprince de Beaumont, en déclamant précisément que la grande utilité de sa version justifiait les éventuelles erreurs de traduction : (...) *après avoir pris connaissance de cette petite œuvre, je décidai de chercher son original et de commencer sa traduction, malgré mes faibles connaissances; mais le désir de terminer l'œuvre et de rendre ce petit service au public aida à vaincre toutes les difficultés*⁷. (Barco, 1787 : prologue du traducteur). De la même manière, la comtesse de Lalaing, en 1781, lors de la publication de sa traduction castillane de l'œuvre d'Anne-Thérèse de Lambert *Œuvre complètes* (1747), mettait en avant l'utilité de son travail pour justifier ainsi, son « intrusion » dans cet univers des lettres, jusqu'alors largement dominé par le sexe masculin : *Je ne demande pas des éloges pour mon travail, puisque je ne l'écris pas en cherchant des louanges seulement, je me contenterai qu'il ne mérite pas de critique et qu'il puisse être utile pour le public*⁸ (De la Cerda y Vera, 1781 : prologue de la traductrice).

Néanmoins, il fut évident que ces plaidoiries réitératives chez les traducteurs espagnols, devinrent à vrai dire « abusives », dans certaines publications signées par une plume féminine. Les obstacles à surmonter par les créatrices, sûrement dus à leur condition de femmes de lettres firent que cette *captatio benevolentiae* attribuée aux traductions des Lumières fut essentiellement un trait caractéristique

de ces écrivaines. En effet, rares étaient les femmes de lettres qui ne proclamaient dans leurs prologues l'utilité et la pédagogie de leurs travaux, et qui n'évoquaient une série de conviction ayant à voir avec la modestie propre à leur sexe. Toutes ces justifications soutenaient, avant tout, que ces travaux de traduction représentaient purement une sorte de distraction qu'elles entreprenaient dans leurs moments d'oisiveté, sans négliger leurs obligations propres à leur sexe. En définitive, les thèmes indiscutablement répétés jusqu'à l'excès dans la plupart des prologues signés par certaines de ces créatrices suivaient inlassablement cette même structure de volonté moralisatrice, de propositions instructives et de divertissement, ainsi que les justifications liées à la réalisation d'un travail en dehors de leurs compétences de femmes. Soulignons à ce propos les lignes rédigées par María Cayetana de la Cerda y Vera lors de sa traduction *Obras de la marquesa de Lambert* (1781) où elle justifiait son travail en déclarant que : (...) *cela faisait longtemps que je désirais employer mes moments d'oisiveté à une chose utile et profitable, que je pourrais présenter au public*⁹.

De son côté, les différentes imprimeries de l'époque essayèrent de promouvoir cette lecture grâce à la prolifération d'œuvres étrangères dédiées précisément aux femmes. Nonobstant, le succès des productions féminines doit être mis en relation avec l'alphabétisation des femmes (malgré les limitations existantes), et avec tous ces divers témoignages qui montrent comment la lecture devint, pour celles-ci, un instrument d'évasion, un domaine d'apprentissage et une discipline morale, tout comme un voyage vers de nouvelles sensations et expériences pour les plus audacieuses. (Vázquez, 2003 : 43). Ainsi, dans les prologues de la plupart de ces œuvres qui se présentaient comme étant conçues « pour les femmes », il naquit une forte volonté moralisatrice accompagnée d'une proposition d'instruction et de diversion très évidentes. Par conséquent, les traductrices de l'époque devinrent à leur tour de véritables écrivaines moralisatrices dans leurs prologues ou avertissements, utilisant très souvent leur plume pour réaliser un plaidoyer en faveur de la vertu et de la pudeur que toutes jeunes filles de bonne famille devaient avoir. Leurs travaux de traduction devinrent également, une lecture pédagogique obligatoire pour fuir des vices et des tentations néfastes et préserver ainsi la vertu des jeunes demoiselles de l'époque. À ce propos, María Jacoba Castilla en 1801, dans la réalisation de la traduction de l'œuvre anonyme française *Adelaïde ou le triomphe de l'amour* (1772) décida de substituer aux habituels « prologues du traducteur » le terme de : « La traductrice : à toutes celles de mon sexe » :

Mes chères Dames, je pense qu'il est opportun de vous proposer cette production de Madame de Genlis à un moment où la vertu et la pudeur sont des fugitifs de nos sociétés, après que la débauche et le désir aient pris leur place. Je vous

*présente Adélaïde, une jeune demoiselle instruite dans les principes solides de l'honneur que la ténacité et les bonnes maximes de ses gentils parents ont gravé dans son cœur dès son plus jeune âge. Adélaïde devient vertueuse, elle s'échappe à l'audace de notre mépris et à celle du monde entier ; et, toujours impassible devant les revers de la chance et, face à la vile attaque de la séduction, elle nous prouve combien l'amour fait le bonheur des hommes quand celui-ci est dirigé par la vertu mais si au contraire, l'amour est encouragé par la maladresse il les rabaisse et s'avilit*¹⁰. (Castilla, 1801 : prologue du traducteur).

En harmonie avec la morale de la société espagnole de l'époque qui luttait pour dissuader son lecteur de certaines publications dites *dangereuses* et qui défendait le fait que les lectures féminines soient avant tout pédagogiques et moralisatrices, nombreux sont les prologues où les traductrices mettant en garde les jeunes lectrices des ouvrages inappropriés en mettant l'accent sur le fait qu'une œuvre doit avoir pour but la transmission de savoir sous le signe des valeurs et de la morale chrétienne. Ainsi, María Romero de Masegosa y Cancelada, traductrice du célèbre roman épistolaire *Lettres d'une Péruvienne* (1747), commença son prologue en exposant que :

*Cette traduction, avec tous ses ajouts et ses ornements, est destinée aux personnes de mon sexe [...] Ceci, tout comme le désir d'appliquer et d'instruire les personnes de mon sexe, m'a encouragé à ajouter quelques réflexions. Il y a très peu de jeunes filles qui tentent d'orner leur âme en lisant des livres appropriés. Nous dédions régulièrement tous nos efforts à l'embellissement et à l'ornement du corps, en abandonnant ainsi cette âme rationnelle dont l'Être suprême nous a honorés et qui nous distingue des brutes. Je suis très intéressée par le dépassement de mon sexe; et comme mes efforts ne peuvent suffire à inspirer une autre façon de penser plus avantageuse, je vous prie de ne pas appliquer les obstacles apparents qui pourraient les empêcher d'orner leur âme de la reconnaissance de leur noblesse et de s'appliquer à la lecture de livres moraux et instructifs pour que grâce à ce divertissement utile et agréable, elles aient le vice en horreur et embrassent la vertu*¹¹. (Romero Masegosa, 1792 : 10).

3. La présence des traductions féminines dans la presse écrite des Lumières espagnoles

Les éloges et les critiques envers ces nouvelles créatrices furent nombreux tout au long du siècle. Or, il est important de préciser que l'on compte beaucoup plus de traductrices que d'authentiques créatrices. Ces dernières vont plutôt privilégier la traduction d'ouvrages consacrées à l'éducation féminine, dont la plupart écrites

par des femmes aussi. La presse écrite des Lumières espagnoles se fit l'écho d'un bon nombre de traductions féminines publiées à l'époque, et les pages de certains des journaux les plus influents du siècle virent apparaître des éloges et des remerciements concernant les travaux de ces nouvelles *intellectuelles*. Le célèbre journal madrilène *la Gaceta de Madrid* par exemple, malgré l'interdiction inquisitoriale du 8 juillet 1765 de l'œuvre originale *Lettres d'une Péruvienne* (1747), consacra quelques lignes pour louer le travail et l'utilité de la traduction intitulée *Cartas de una peruana* réalisée par María Romero de Masegosa :

Lettres d'une Péruvienne, écrites en langue française par Madame de Graffigny et traduites en castillan, avec quelques corrections et agrémentées de notes de bas de pages ainsi que d'une lettre explicative plus complète, par Doña María Romero Masegosa y Cancelada, mises en vente dans la Librairie française rue de las Carretas, à Valladolid, chez la Viuda e hijos à Santander et à Bilbao chez D. Francisco Martín García. Cet ouvrage, bien que petit, est très apprécié de tous ceux qui le connaissent, grâce à la finesse de ses pensées, son langage énergique, ses excellents principes moraux, et la sévère mais juste critique que l'auteur réalise des mœurs, des usages et des caractères de ses compatriotes ; de plus, dans ses notes, la traductrice censure certains de nos défauts, ce qui, sans doute, contribue beaucoup à sa grande utilité¹². (Gaceta de Madrid, 1792 : 520).

Ces références journalistiques où l'on vantait l'utilité et le savoir-faire des traductrices sont très récurrentes dans les journaux espagnols des Lumières. Parmi les pages du *Correo literario*, du *Diario de Madrid*, du *Memorial literario*, *Correo de Murcia* ou encore du *Mercurio de España* s'accumulent les références et les avis de publication de certaines versions castillanes comme : *Cartas de Madame de Montier a su hija* (1796-1798) [*Lettres de Mme du Montier à la marquise de*** sa fille*, 1756], traduites par María Antonia del Río y Arnedo et publiées le 2 juillet 1801 dans la *Gaceta de Madrid*, apparaissait une petite annonce qui faisait l'éloge de la morale de cette œuvre et du bienfait de sa lecture :

Lettres de Madame de Montier à sa fille, écrites en langue française par Madame Leprince de Beaumont et traduites en espagnol par María del Río y Arnedo : 3 tomes. Cette œuvre peut être considérée comme une école d'éducation pour toute femme chrétienne, et en même temps devenir une contestation des mauvais romans. L'œuvre constitue par elle-même une histoire amusante et agréable, tissée avec art par l'auteur¹³. (Gaceta de Madrid, 1801 : 972).

Ainsi, les éloges aux *conversations d'Emilie* (1774) de Louise d'Épinay, traduites en 1798 par Ana Muñoz, trouvèrent également leur place dans le journal madrilène où l'on pouvait lire :

Les Conversations d'Émilie; écrites en français par Madame Live d'Épinay pour l'éducation de sa famille et pour fournir à ceux qui ont un besoin semblable, un moyen facile et efficace d'*accomplir une obligation aussi importante et de procurer à leurs enfants et domestiques une instruction chrétienne et politique. Cet objectif important est atteint grâce à des contes courts, appropriés, ingénieux et des réflexions simples faites pour amuser, sans provoquer l'ennui des enfants, et pour leur inculquer des maximes solides qui contiennent et inspirent la connaissance de l'esprit humain, si précieux pour vivre dans le monde. L'œuvre étant l'une des plus adéquates pour arriver à cette fin, elle fut imprimée à plusieurs reprises en France, et elle fut préférée à d'autres par ordre de Louis XVI pour être étudiée dans les écoles et les collèges des deux sexes ; elle fut également traduite dans d'autres langues, et maintenant dans la nôtre à partir de la 5^e édition, grâce à Ana Muñoz, principalement pour l'utilité des mères de famille*¹⁴. (Gaceta de Madrid, 1797 : 960).

De même, les journaux *Gaceta de Madrid* ou *Memorial literario* font référence en 1784 à la publication de la traduction de l'œuvre d'Anne-Thérèse de Lambert *Œuvres complètes* (1747), réalisée par la comtesse de Lalaing et le 25 mai 1798, on retrouve encore quelques lignes informatives dans la *Gaceta de Madrid*, cette fois-ci, en référence au travail de traduction d'Inés Joyes y Blake et à sa célèbre version de l'œuvre anglaise *The History of Rasselas, Prince of Abissinia* (1759) : « *L'histoire de Rasselas, Prince d'Abyssinie*, œuvre traduite de la langue anglaise par Inés Joyes y Blake. Suivie d'« une apologie des femmes », sous forme de lettre, de la traductrice à ses filles, un seul tome. Il se trouve à la librairie de Sancha à la rue *del Lobo*¹⁵. » (Gaceta de Madrid, 1798 : 968).

En dépit de ces louanges, ces traductrices et leurs travaux ne reçurent pas à l'unisson les éloges et la bienveillance de tous les secteurs culturels des lumières espagnoles. Nombreux furent les détracteurs de ces productions dites féminines, et surtout de cette intrusion des femmes dans un secteur jusqu'alors exclusivement masculin. Un bon exemple de ces reproches « antiféministes » figure dans l'œuvre *El impío por vanidad* (1795) où son auteur, Vicente Martínez Colmer, condamne, dans une note de bas de page, l'absence de connaissances et l'inutilité du travail de María Romero de Masegosa, traductrice castillane de l'œuvre épistolaire *Lettres d'une Péruvienne* :

*Permettez-moi de faire ici un avertissement qui ne me semble pas inopportun. [...]. Il est bien étrange qu'une dame qui se dit illustre, comme elle le suggère dans le prologue et les notes de sa traduction, ignore la relation existante des qualités de l'âme ; de plus, une personne ayant quelques notions de philosophie morale devrait être capable de repérer l'influence que l'apparence physique a sur la perception d'une personne*¹⁶. (Martínez Colmer, 1795 : 14).

En outre, et même si la censure espagnole du XVIII^e siècle est très connue pour y revenir dans ces pages, il est opportun de la mentionner puisqu'il va en être question ici et, que ce phénomène ne saurait être compris hors du contexte général de la censure. Force est pour nous de constater que cette surveillance et ces sanctions consécutives furent plus appuyées envers certaines de ces traductrices citées auparavant. Dans la plupart des cas, les femmes sollicitaient un permis d'impression pour publier l'œuvre d'un homme décédé, cet homme étant généralement leur mari. Cependant, d'autres situations montraient certaines créatrices demandant une autorisation d'impression pour publier des productions littéraires sur des thèmes considérés comme « appropriés » pour leur sexe, comme la poésie, des textes mystiques, en plus d'œuvres moralisatrices ou pédagogiques. Malgré cela, à partir de la Révolution française, cette relative permissivité inquisitoriale envers les publications féminines se durcit, et les autorisations d'impressions, tout comme les importations de nouveaux livres, furent de plus en plus surveillées. Le sort de la traduction de María Cayetana de la Cerda y Vera fut peut-être, un bon exemple de cette nouvelle obsession inquisitoriale. La comtesse de Lalaing, aristocrate cultivée, entreprit en 1790 la traduction en espagnol de l'œuvre de la pédagogue française Marie Leprince de Beaumont *Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles* (1770). Malgré les bonnes intentions de l'intellectuelle auxquelles elle fait référence dans son prologue au moment d'entreprendre la traduction de cette œuvre, Lorenzo Igual de Soria, inquisiteur du Saint Office de la ville de Madrid, décida d'interdire, *ipso facto*, la publication de cette œuvre, suite à un rapport défavorable, sous prétexte que cette version attentait directement à la foi chrétienne de l'époque. Il argumenta le choix d'interdire la publication de ce travail de traduction en recourant à une épître biblique qui prêchait la soumission et le silence de la gent féminine face à l'autorité masculine dans toutes les affaires concernant la religion. (Igual de Soria, 1791 : sp.). Au-delà de ces insinuations qui mettaient en évidence certains préjugés misogynes, les censeurs ne donnèrent pas leur accord, et la permission d'imprimer cet ouvrage fut refusée catégoriquement le 15 mars 1791 :

Comme l'œuvre semble écrite par une femme et dédiée à une autre femme (bien qu'étant digne de respect), et que les quatorze personnes qui parlent dans cette œuvre sous forme de dialogues sont toutes des femmes, les personnes de ce sexe seront enthousiasmées par cette œuvre qu'elles penseront écrite pour leur faire honneur [...]. Cependant, parmi nous, sur à peine un million de femmes, une seule sera bien instruite dans la Philosophie, et particulièrement dans la partie de la Métaphysique, à laquelle appartiennent les arguments principaux de ce tome. Le fait de douter de la religion chrétienne est une chose qui n'existera chez aucune femme, aussi grossière soit-elle¹⁷. (Igual de Soria, 1791 : sp.).

Conclusion

En définitive, et même si toutes ces intellectuelles ne furent jamais considérées par la critique ni par l'histoire littéraire comme de véritables créatrices, elles représentent une réalité qui a contribué indéniablement à la richesse culturelle des Lumières espagnoles. Malgré le fait de vivre dans une société religieuse ankylosée, comme l'était encore celle de l'Espagne « *ilustrada* » les discours hégémoniques, autour de la question de l'émancipation féminine, furent aussi utilisés par ces nouvelles créatrices pour justifier les inégalités entre les hommes et les femmes en essayant de promouvoir de nouvelles idées concernant l'éducation des jeunes demoiselles et leur place dans la société. De ce fait, nous avons ainsi attiré l'attention sur le fait que les traductions deviennent, pour un groupe d'intellectuelles audacieuses, le tremplin parfait pour leurs revendications et pour effectuer une incursion timide dans l'univers des lettres qui était, jusqu'alors, la chasse gardée des hommes. Si tant de femmes, tout au long de l'histoire des Lumières, telles que Mary Wollstonecraft, Émilie de Châtelet, María Cayetana de la Cerda ou María del Río y Arnedo développèrent la pratique de la traduction, ce ne fut pas uniquement pour exposer publiquement leurs connaissances des langues étrangères, mais plutôt parce que cette pratique fut une première tentative pour elles de disposer d'un espace où elles pouvaient élever leur voix afin d'exprimer une opinion « silencieuse » depuis de siècles.

Bibliographie

- Anonyme. *Consejos*. Madrid : Archivo Histórico Nacional, legajo 5556, expediente 52.
- Anonyme. *Consejos*. Madrid : Archivo Histórico Nacional, legajo 5556, expediente 35.
- Anonyme. 1792. *Gaceta de Madrid*. Madrid : Impr. Real.
- Anonyme. 1797. *Gaceta de Madrid*. Madrid : Impr. Real.
- Anonyme. 1798. *Gaceta de Madrid*. Madrid : Impr. Real.
- Anonyme. 1801. *Adelaïde ou le triomphe de l'amour*, trad. par María Jacoba Castilla Xarava. Madrid : Impr. Pantaleón Aznar.
- Anonyme. 1801. *Gaceta de Madrid*. Madrid : Impr. Real.
- Basarán García, J. 1766. *Historia de Gil Blas de Santillana*. Madrid : Real academia española. (Version manuscrite ms. 323-326).
- Belingard, L., Boisseau, M., Sanconie, M. 2017. « Traduire, créer ». *Meta*, n° 62(3), p. 489-500.
- Bolufer Peruga, M. 2008. *La vida y la escritura en el siglo XVIII. Inés Joyes: Apología de las mujeres*. Valencia : Universitat de València.
- Buiguès, J.M. 2002. « Les traductions dans l'Espagne des Lumières: langues, rythmes et contenus ». *Bulletin Hispanique*, n° 1, p. 101-119.
- Domergue, L. 1996. *La censure des livres en Espagne à la fin de l'Ancien Régime*. Madrid : Casa de Velázquez.
- Épinay de, L. 1797. *Las conversaciones de Emilia*, trad. par Ana Muñoz. Madrid : Impr. de Benito Cano.
- García Garrosa, M^a.J., Lafarga, F. 2009. Historia de la traducción en España en el siglo XVIII. In: *La traducción en la época ilustrada (Panorámicas de la traducción en el siglo XVIII)*. Granada : Editorial Comares, p. 27-80.

- García Hurtado, M. 1999. La traducción en España, 1750-1808: Cuantificación y lenguas en contacto. In *La traducción en España (1750-1830)*. Lengua, literatura, cultura. Coruña : Universidad de Coruña, p. 35-44.
- Graffigny de, F. 1792. *Cartas de una peruana*, trad. par Doña María Romero Masegosa y Cancelada. Valladolid: Impr. de Viuda de Santander.
- Graffigny de, F. 1792. *Cartas de una peruana*, trad. par María Romero Masegosa y Cancelada. Valladolid : Impr. de Viuda. de Santander e hijos.
- Guellec le, M. 2016. *Presse et culture dans l'Espagne des Lumières*. Madrid: Casa de Velázquez.
- Johnson, S. 1798. *El príncipe de Abisinia*, trad. par Doña Inés Joyes. Madrid : Impr. de Sancha.
- Lafarga, F. 2008. *Historia de la traducción en España*. Alicante : Ambos Mundos.
- Lambert de, A.T. 1727. *Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert, Réflexions nouvelles sur les femmes, Par une Dame de la Cour...* Paris : François Breton.
- Lambert de, A.T. 1781. *Obras de la marquesa de Lambert*, trad. par Cayetana de la Cerda y Vera, comtesse de Lalaing. Madrid: Impr. de Manuel Marín.
- Leprince de Beaumont, M. 1787. *Almacén de las señoritas o Diálogos de una sabia directora con sus nobles discípulas*, trad. par Plácido Barco López. Madrid : Impr. de la Viuda de Barco López.
- Leprince de Beaumont, M. 1798. *Cartas de Madame de Montier a su hija*, trad. par María Antonia del Río y Arnedo. Madrid : Impr. de Benito García y Compañía.
- Martínez Comer, V. 1795. *El impío por vanidad*. Valencia: Impr. Sánchez e hijos.
- Onandia Ruiz, B. 2018. « La littérature pédagogique des Lumières : la réception de Stéphanie Félicité de Genlis et son écho en Espagne ». *Çédille, Revista de estudios franceses*, n° 14, p. 431-449. <http://cedille.webs.uil.es/14/18onandia.pdf> [consulté le 15 mai 2018].
- Palacios, E. 2002. *La mujer y las letras en el siglo XVIII*. Madrid : Laberinto.
- Saint-Lambert de, J.F. 1795. *Sara Th.*, trad. par María Antonia del Río y Arnedo. Madrid : Imp. J. López.
- Vargas Ponce, J. 1793. *Declaración contra los abusos introducidos en el castellano*. Madrid : Impr. Ibarra Viuda.
- Vázquez, L. 2003. La lecture au féminin de l'Espagne éclairée: Données pour la constitution d'un imaginaire. In *Lecture, livres et lecteurs du XVIII^e siècle*. Tours : Université François Rabelais, p. 41-56.

Notes

1. Malgré toutes les références de textes féminins repérés et parmi toutes ces auteures, anonymes ou non, la critique littéraire espagnole reconnut seulement la renommée de trois auteures de la deuxième moitié du siècle des Lumières : María Gertrudis Hore, Margarita Hickey et Josefa Amar y Borbón.
2. «Bien conozco habrá muchos que me censuren de orgullosa, vana o ignorante, pero no podrán dejar de conocer que mira su crítica dura a una mujer que sin más obligación que el celo por todas las de su sexo manifiesta una diversión a más positivamente inocente a lo menos provechosa.» (V.O.)
3. «LA TRADUCTORA/A MI SEXO/ Señoras mía: creo oportuno ofreceros esta producción de Madama Genlis en un tiempo en que la virtud y el decoro andan como fugitivos de nuestras concurrencias, después que han ocupado su lugar la disipación y el capricho». (V.O.) « LA TRADUCTRICE/À SON SEXE/ Mesdames : je crois opportun de vous offrir cette production de Madame de Genlis dans un moment où la vertu et la décence sont considérées comme fugitives dans nos sociétés, et ont laissé la place à la dissipation et au caprice. » (N.T.)
4. «Apología de las mujeres en carta original de la traductora a sus hijas» (V.O.)
5. «Sabido es que la disputa sobre preferencia o preeminencia de los sexos, es uno de los asuntos de conversación más comunes en la sociedad.» (V.O.)

6. «Acostumbrando sus oídos a conversaciones en que se tratan las tareas domésticas de las mujeres como asuntos dignos de espíritus apocados o de personas de menos que mediana esfera» (V.O.)
7. «Tuve noticia de esta obrita, determiné buscarla en su original, y emprender la traducción, contra lo que prometían mis cortas luces; pero el deseo de completar la obra, y hacer este pequeño servicio al público, me hizo vencer estas dificultades.» (V.O.)
8. «No solicito que se celebre mi trabajo; pues no lo escribo buscando alabanzas; me contentaré con que no merezca crítica, y pueda ser útil para el público.» (V.O.)
9. «Mucho tiempo hace que deseaba emplear mis ratos desocupados en alguna cosa útil y provechosa, que poder presentar al público.» (V.O.)
10. «Señoras mías: Creo oportuno ofreceros esta producción de Madama Genlis en un tiempo en que la virtud y el decoro andan como fugitivos de nuestras concurrencias, después que han ocupado su lugar la disipación y el capricho. Sí, os presento a Adelaida educada en los principios sólidos del honor, que el desvelo y buenas máximas de sus amables padres grabaron en su corazón desde sus primeros años. Adelaida, siempre constante en ellos, se hace respetable, burla la audacia digna de nuestro menosprecio y del mundo todo; e, inalterable siempre a los reveses de la suerte y del vil ataque de la seducción, nos pone a la vista que el amor hace la felicidad de los hombres cuando le dirige la virtud, y los humilla y envilece si le anima la torpeza» (V.O.)
11. «Esta [traducción] con todas sus añadiduras y ribetes está destinada para las personas de mi sexo [...] Esto y el deseo de que se aplique e instruya mi sexo, me movieron a que añadiese algunas reflexiones. Son muy pocas las señoritas que procuran adornar su espíritu con la lectura de libros provechosos. Regularmente empleamos todos nuestros conatos en los adornos del cuerpo, teniendo, digámoslo así, ociosa y abandonada esta alma racional con que nos honró el Ser Supremo, y que nos distingue de los brutos. Me intereso en sumo grado en los adelantamientos de mi sexo; y ya que mis esfuerzos no pueden ser suficientes para inspirarles otro modo de pensar más ventajoso, les suplico que, apartando a un lado los aparentes obstáculos que puedan impedirles adornar sus almas con conocimientos propios de su nobleza, se apliquen a la lectura de libros morales e instructivos» (V.O.)
12. «*Cartas de una peruana*, escritas en francés por madame de Graffigny y traducidas al castellano, con algunas correcciones y aumentadas con notas y una carta por su mayor complemento, por Doña María Romero Masegosa y Cancelada. Véndese en la Librería de francés, calle de las Carretas, en Valladolid en casa de la viuda e hijos de Santander y en Bilbao en la de D. Francisco Martín García. Esta obrita, aunque pequeña es muy apreciada de los que la conocen por la finura de sus pensamientos, lenguaje enérgico, excelentes máximas morales, y la severo pero fina y justa crítica que la autora hace de las costumbre, usos y carácter de sus paisanos, a que la traductora añade la censura de algunos de nuestros defectos en sus notas, que sin duda contribuyen mucho para su mayor utilidad.» (V.O.)
13. «*Cartas de Madame de Montier a su hija*, escritas en francés por Madame le Prince de Beaumont y traducidas por Doña María del Río y Arnedo: 3 tomos. Esta obra se considera como una escuela de educación para toda señora cristiana, y al paso que es una impugnación de las malas novelas, forma por sí misma una historia divertida y agradable por la variedad de lances con la que la autora la entretiene.» (V.O.)
14. «*Conversaciones de Emilia*; escritas en francés por Madame Live de Epina y para instrucción de su familia, y proporcionar a los que tienen semejante cuidado un medio fácil y eficaz de cumplir tan importante obligación, y procurar a sus hijos y domésticos una crianza cristiana y política. Desempeña ese importante objeto con cuentos ingeniosos, dichos oportunos y sencillas reflexiones propias para entretener, sin fastidios los niños y fijar en su alma las sólidas máximas que contienen, e inspirar el conocimiento del corazón humano, tan preciso para vivir en el mundo. Como obra la más a propósito y acomodada para este fin, se imprimió repetidas veces en Francia, se prefirió a otras por orden de Luis XVI para las escuelas y colegios de ambos sexos, y se tradujo en varias lenguas, y ahora en la nuestra sobre la 5ª edición por doña Ana Muñoz, para utilidad principalmente de las madres de familia.» (V.O.)
15. «El Príncipe de Abisinia: novela traducida del inglés por Doña Inés Joyes y Blake. Va inserta a continuación una apología de las mujeres en carta original de la traductora a sus hijas: un tomo. Se hallará en la librería de Sancha, calle del Lobo.» (V.O.)

16. «Permítame hacer aquí una advertencia que no me parece importuna. [...] Extraño ciertamente que una señora que se pica de erudita, como lo da bien a entender en el prólogo y notas a su traducción, no sepa lo que tienen que ver con las cualidades del alma; puesto que cualquiera que sepa un poco de Filosofía Moral, no pude ignorar cuánto influye el vestido en la persona.» (V.O.)

17. «Como la obra aparece escrita por una mujer, dedicada a otra mujer (bien que del carácter más digno de respeto) y las catorce personas que hablan en esta obra por modo de diálogo, todas son mujeres, las personas de este sexo, encantadas de una obra que creerán hacerlas tanto honor [...]. No obstante, entre nosotros apenas, de un millón de mujeres, se sacará una que esté bien instruida en la Filosofía, y particularmente en la parte de Metafísica, a quien pertenecen las más razones de este tomo. El dudar de la religión Cristiana es cosa que no habrá mujer, por ruda que sea, que no pueda hacerlo.» (V.O.)



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Les enjeux de la traduction d'une farce de Marguerite de Navarre pour sa représentation aujourd'hui

Nadia Brouardelle

Universidad del País Vasco- Euskal-Herriko Unibertsitatea, Espagne

Nadia.brouardelle@ehu.eus

<https://orcid.org/0000-0002-7696-9673>

Reçu le 16-12-2018 / Évalué le 14-01-2019 / Accepté le 22-02-2019

Résumé

La réalisation d'une traduction en espagnol d'une farce en VI actes de Marguerite de Navarre intitulée *L'Inquisiteur*, en vue de sa mise en scène dans les salles espagnoles actuelles, pose le problème de la compréhension textuelle pour le lecteur mais surtout pour le spectateur contemporain. Dès lors, la traduction devient une adaptation linguistique et culturelle qui exige des choix complexes et parfois difficiles à réaliser. En outre, l'absence de notes dans ce type de traduction ajoute de la difficulté à cet exercice créatif et passionnant à la fois.

Mots-clés : traduction, farce, Marguerite de Navarre, compréhensibilité

Los desafíos para la traducción de una farsa de Marguerite de Navarre para su representación teatral hoy en día

Resumen

Realizar una traducción en español de una farsa en VI actos de Marguerite de Navarre titulada *El Inquisidor* para su representación en los escenarios españoles actuales, plantea el problema de escribir un texto entendible para el lector y sobre todo para el espectador contemporáneo. Por lo tanto, la traducción se convierte en una adaptación lingüística y cultural que exige tomar decisiones a veces muy difíciles. Por otra parte, la falta de notas en este tipo de traducción añade dificultad a este ejercicio a la vez creativo y apasionante.

Palabras clave: traducción, farsa, Marguerite de Navarre, inteligibilidad

The problems of translation of a Marguerite de Navarre's *farce* for its performance in current Spanish theatres

Abstract

Completing a translation into Spanish of *L'Inquisiteur* written by Marguerite de Navarre for its theatrical performance in current Spanish theatres deals with the problem of making a comprehensive text for the contemporary reader and especially

for the viewer. Thus, the translation becomes a linguistic and cultural adaptation which requires sometimes taking hard decisions. Moreover, the lack of notes for this kind of translation adds further difficulties for this creative and exciting activity.

Keywords: Translation, *farce*, Marguerite de Navarre, understanding

Introduction

Pour devenir traducteur ou interprète [...] il existe une formation académique reconnue. [...] Cependant lorsqu'on rencontre un traducteur de théâtre, nous constatons qu'il l'est souvent devenu par hasard. Il peut dominer deux langues, savoir traduire bien sûr, mais au final, il devient traducteur théâtral sans vraiment le prévoir, comme ça, après une rencontre avec un auteur, une conversation avec des comédiens partageant l'envie de monter quelque chose d'inédit, un coup de foudre pour un texte. (Vinuesa, 2017 : 185).

Je m'identifie pleinement avec cette affirmation de Cristina Vinuesa Muñoz, car je suis enseignante de profession et non traductrice. Bien évidemment, comme spécialiste du Moyen-âge, j'ai eu maintes occasions, tout au long de mon parcours, de traduire des textes médiévaux ou encore des articles pour des revues d'histoire médiévale. C'est la raison pour laquelle j'ai accepté le défi de traduire deux farces de Marguerite de Navarre pour l'ADE, une association de metteurs en scène *El enfermo* y *El inquisidor*, traduction à laquelle je ferai référence dans cet article.

1. Marguerite de Navarre : naissance, intellectualité et sensibilisation à la « foi nouvelle »

Connue surtout pour son œuvre inachevée *L'Héptaméron*, Marguerite de Navarre, « issue d'une toute petite noblesse provinciale » (Saulnier, 1960 : 13), sœur de François I^{er}, futur Roi de France, eut une vie aussi riche intellectuellement que politiquement. Femme d'esprit et de lettres au « Corps féminin, cœur d'homme, tête d'ange » (Audibert, 1990 : 125) pour reprendre les mots de Clément Marot, son valet de chambre, elle fut princesse, Reine de Navarre, écrivaine, poétesse, diplomate, négociatrice et, pour ce qui m'intéresse ici, protectrice des artistes et écrivains de la Renaissance française.

Dans le premier quart du XVI^e siècle, certaines voix se sont levées pour dénoncer les abus d'une église catholique devenue trop puissante. C'est aussi durant ces années (1521-1524) que Marguerite se passionne pour un renouveau religieux que des érudits comme Erasme ou Rabelais prônent avec l'Évangélisme, un retour à la lecture directe des écritures, une religion plus pure et plus rationnelle débarrassée

de toute superstition. Ouverte aux idées nouvelles, la Reine de Navarre fréquente le Cercle de Meaux fondé par Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, qui deviendra son directeur spirituel, et son vicaire Lefebvre d'Étaples. À travers ses écrits, Marguerite enseigne son adhésion à cette grande réforme morale qui, comme l'écrit Saulnier, se traduit par le fait que « l'homme, être de péché, ne peut rien par lui-même pour gagner son salut : c'est un don gratuit de la Grâce. » (Saulnier, 1960 : 12). Sans jamais renoncer à la foi catholique, c'est ce leitmotiv qu'elle véhicule dans ses trois pièces bibliques dont *l'Inquisiteur* fait partie (Lefranc, 1969 : 121). Cette pièce fut écrite dans un contexte évident de persécutions dont les réformés ou les propagandistes du *nouveau savoir* subissent pleinement, surtout après l'épisode de l'« Affaire des Placards » (17 octobre 1534). En effet, cet épisode excède sans façon le Roi, qui jusqu'alors avait fait preuve de tolérance envers les protestants. Se succèdent alors emprisonnements et exécutions envers ceux qui sont suspects d'hérésie qui forcent les sympathisants de l'évangélisme à fuir. Marguerite fait de même en se retirant en Béarn où elle accueille et protège certains artistes et écrivains qui, comme nous le verrons, s'« expriment » dans ladite pièce datée de 1535 pour les uns, 1536 pour les autres. Cette pièce, pour citer à nouveau Saulnier, est « la mise en scène d'un grand thème religieux : celui de la Conversion à l'évangélisme » (Saulnier, 1960 : 22), ce savoir nouveau que l'Inquisiteur craint et tente de réprimer :

« Le temps s'en va tousjours en empirant ; /
Lon ne fait plus de religion compte. /
Nostre crédit (dont je voys soupirant) /
Se pourroit bien en fin tourner à honte. /
Ce savoir neuf, qui le nostre surmonte, /
Nous oustera en fin honneur et bruict, /
Dont tous les jours fault qu'en chaire je monte /
Jusques à ce que par moy soit destruiet. » (Scène I, v. 1-8)

2. Difficultés historiographiques versus démarche traductionnelle

Ces quelques vers, qui montrent l'ampleur de ce renouveau religieux, mettent également en valeur les difficultés de traduire une pièce de théâtre du XVI^e siècle et en particulier cette pièce. Tout d'abord, je me suis heurtée à un contexte historique difficile à comprendre et à transmettre à un lecteur / spectateur étranger dont le contexte politico-religieux était bien différent à la situation vécue de façon bien plus intense en France pour la même période. Je ne veux pas entrer dans des détails qui nous éloigneraient trop de notre sujet mais je pense qu'il est important de souligner que les contemporains espagnols n'ont pas la même vision de l'histoire

des réformes religieuses dans leur pays. A ce propos, le célèbre hispaniste français, Marcel Bataillon, spécialiste des questions de spiritualité dans l'Espagne du XVI^e, affirme qu'il n'y a pas eu d'adhésion massive de l'érasme et de sa philosophie en Espagne, même s'il reconnaît que le début du XVI^e est témoin de l'introduction des idées érasmiques comme concept de la chrétienté fondé sur la vie intérieure et la lecture scholastique des écritures. Il ajoute que les écrits du théologien et homme de lettres néerlandais ont joui dans certains milieux, entre autres dans l'élite espagnole, d'une popularité méconnaissable dans d'autres pays à partir de 1527 jusqu'aux dernières années du règne de Charles Quint (Bataillon, 1975 : 91).

C'est donc à un problème spatio-culturel et temporel important auquel je me suis confrontée au moment d'entreprendre la traduction. Le lecteur pourra toujours faire référence aux notes de bas de pages. Le spectateur quant à lui, devra avoir des connaissances préalables pour pouvoir savourer la représentation théâtrale. C'est là que je rejoins cette idée de Patrice Pavis : *Primo au théâtre la traduction passe par le corps des acteurs et les oreilles des spectateurs ; secundo, on ne traduit pas simplement un texte linguistique en un autre, on confronte et on fait communiquer des situations d'énonciation et des cultures hétérogènes, séparées par l'espace et le temps* (Pavis, 1998 : 385).

Il s'agit ici d'une certitude à laquelle j'ai dû penser car la représentation théâtrale est l'une des nombreuses fonctions de l'*Asociación de Directores de Escena de España*. Il me fallait donc faire passer un message ayant une portée politique, historique et religieuse du XVI^e siècle. En outre, conséquence du sujet traité dans la pièce, il existe un autre problème : pour écrire l'*Inquisiteur*, Marguerite de Navarre a choisi le genre de la farce qui est, d'après Rey Flaud, un style propre à la propagande réformée. Ce choix n'a fait que compliquer davantage mon travail de traductrice. En effet, qui dit farce dit choix intentionnel des propagandistes qui ont un penchant certain pour les effets de surprise, l'oxymore ou encore pour le mélange entre le style sublime et le style humble et c'est bien dans cette tradition que s'inscrit la farce (Rey-Flaud, 1985 : 23). Les propagandistes, non seulement friands de ces figures stylistiques, sont également amateurs de revirements de situation, de tromperies, de jeux de mots et effets de surprise qui entraînent une conversion subite à la foi nouvelle, l'évangélisme. Cette réflexion est plus que palpable dans cette farce où le protagoniste subit une conversion totale en l'espace de deux actes. L'*Inquisiteur*, cet être implacable et dispensateur corrompu de la foi chrétienne n'est pas convaincu par ce qu'il professe si ce n'est par les dons qu'il reçoit :

De tous leurs dictz ne me chault pas d'un double :
Je n'ay regard qu'aux biens que je reçoÿ. [...] /
De la bonne euvre j'en parle bien, mais quoy ? /
Je n'en veulx point la peine et l'exercisse. /
Foy ne me plaist, et ne sçay que je croy, /
Et quicter puis de bonne heure l'office. (Scène I, v.57-58 et 61-64)

Ce manque de foi traduit sans aucun doute une critique acerbe de l'auteure à une Église qui ne pense qu'à s'enrichir au détriment du peuple soumis au christianisme. Cependant, cette attitude annonce la facilité avec laquelle l'impitoyable Inquisiteur se laisse convaincre. En effet, à la fin de la scène IV, il est prêt à s'imposer aux enfants avec force et violence :

Si je prans des verges au poing, /
Je vous feray vérité dire. [...] /
Ha, il fault que la main je mecte /
Sur voz culz pour vous chastier. (Scène IV, v.251-252 et 263-264)

Puis il passe d'un discours dédaigneux et dénigrant à une attitude suppliante colorée de paroles aimables et caressantes. Ces deux interventions de l'Inquisiteur si différentes au niveau lexical mettent l'accent sur l'effet cathartique dont les propagandistes raffolent, un effet qu'ils veulent absolu et soudain. La colère, les menaces et la violence verbale de l'Inquisiteur vont in crescendo puis s'effacent pour faire place à un apaisement total et une inquiétude pour atteindre la conversion de son être et de son âme :

Enfans, nous retournons à vous /
Pour oyr voz doulcès chansons.[...] /
Las, mes amys, /
Je ne sçavoys que je disois /
Quant en craincte je vous ay mis. /
Certes, pas ne vous congnoissois.[...] /
Moy, qui suis vieillard devenu, /
Puis je renaïstre de nouveau ?[...] /
Je veulx estre enfant, non plus saige. /
Il est heureulx qui tel devient. (Scène VI, v.386-387, v.392-396, v.406-407 et 478-479)

Habitée à lire des textes médiévaux du XII^e et du XIII^e siècle, la compréhension générale n'a pas été un problème majeur car le texte a été rédigé au XVI^e siècle, c'est-à-dire dans un français bien plus proche de la syntaxe grammaticale et du lexique actuels. En effet, plus qu'une difficulté lexicale de la langue source, il

m'a fallu chercher les mots dans la langue cible qui me permettent de rendre cet effet cathartique. De même, il a été difficile de rendre le langage pur, innocent et quelque peu moqueur des enfants vis-à-vis de l'Inquisiteur surtout quand il se rend au *nouveau savoir*. Un *nouveau savoir* qu'il a, dans un premier abord, rejeté catégoriquement en utilisant des termes très durs, un langage sévère qu'il me fallait également mettre en relief pour marquer le contraste plus fort avec le langage quelque peu railleur des enfants. C'est pourquoi, mon travail n'a pas été uniquement de traduire en restant totalement fidèle au texte source. Il convenait d'adapter et recréer à certains moments les vers de Marguerite de Navarre pour mieux capter le lecteur/ spectateur cible. Ce sont donc des aspects traductologiques importants sur lesquels je m'arrêterai tout au long les lignes qui suivent.

3. Analyse et justification des choix de traduction

3.1. La versification

Tout d'abord, nous nous fixerons sur la versification quelque peu complexe de Marguerite de Navarre. Tout comme le souligne Saulnier, « La rythmique est ici variée, et se diversifie heureusement selon le caractère de chaque scène » (Saulnier, 1960 : 47). Malheureusement, cette rigueur stylistique de l'auteure, qui combine l'alternance de pentasyllabes, d'hexasyllabes, d'octosyllabes et de décasyllabes relevait du défi de l'impossible pour une traductrice non spécialiste comme moi. Cependant, j'ai essayé de respecter un certain rythme qui reflète la rigueur navarrienne. Il m'a semblé opportun d'utiliser une prose poétique pour ne pas rompre complètement avec le texte initial. En outre, ceci m'a permis de reprendre avec une certaine liberté la ponctuation afin de rendre le texte plus compréhensible et plus naturel au lecteur étranger au moment de sa lecture et sa représentation.

Il me semblait en effet indispensable, après la phase de compréhension du texte, de procéder à une phase de réexpression afin de ne pas oublier que le public ciblé devait comprendre un contexte historique auquel il n'appartenait pas, un contexte auquel il ne se sentait aucunement attaché, en étant justement éloigné temporellement et spatialement comme je l'ai souligné auparavant. Par conséquent, il me paraissait important de lever toutes les barrières linguistiques et stylistiques qui pourraient entraver la compréhension afin d'attirer le spectateur et de le sensibiliser à un moment historique totalement inconnu pour lui. Pour cela, nous avons en effet « appauvri » la richesse rythmique du texte source pour le transformer en un texte actualisé, proche de l'auditeur/ lecteur contemporain, un texte capable de motiver et de maintenir l'intérêt de ce dernier.

3.2. Les noms des personnages

Ensuite, je ne me suis en aucune façon posé la question de la traduction des noms propres car, même si dans un premier temps, on peut penser qu'il s'agit de prénoms simples qui pourraient aisément trouver une traduction dans la langue cible, il s'avère qu'ils sont dotés d'un diminutif affectif qui traduisent la liaison étroite avec l'auteure et cachent la véritable identité de personnes historiques réelles qui subirent les pratiques inquisitoriales de l'église catholique dont cette farce se fait l'écho. Ainsi, selon Saulnier, Janot n'est autre que Calvin, Clerot, Clément Marot et Thiénot peut être Dolet (Navarre de, 1960 : 3), c'est-à-dire les protégés de cette dernière. L'Inquisiteur et le « varlet » ne sont pas baptisés à dessein. Saulnier pense avec raison qu'il s'agit de Noël Beda, le « bourreau » de Marguerite, son ennemi personnel. Son domestique représente la conscience du peuple humble. D'ailleurs, j'ai rencontré un réel problème au moment de traduire le mot « varlet » à cause de sa relation étroite avec son maître. C'est pourquoi j'ai hésité entre « criado » et « mayordomo ». En effet, le dictionnaire Godefroy définit le terme de « varlet » comme « jeune homme non formé, page, écuyer, jeune homme en général ». Le CNTRL reprend la même idée : « Jeune gentilhomme attaché à la personne d'un chevalier ou d'un grand seigneur pour remplir auprès de lui les fonctions de page ou d'écuyer. » Cependant, le manque de formation de cette personne me choquait puisque le valet de cette farce est perçu comme une personne relativement raisonnée et cultivée, capable de mener à bien ses arguments au point d'influencer et de convaincre son maître en se permettant une certaine « familiarité » avec ce dernier. Au fil de mes recherches, je me suis arrêtée sur l'article des « criados » de María del Carmen Carlé dans lequel elle écrit : *Il existait différentes classes de valets, qui se consacraient à maintes fonctions et qui avaient des degrés de familiarité et de fidélité au patron également disparates* (Carlé, 1987 : 21). « Proximité » et « fidélité » sont deux termes qui semblent s'adapter au personnage. En outre, dans le théâtre de Marguerite de Navarre, il semble que ce soit la personne humble qui montre la voie de la « raison » au plus puissant. Dans cette pièce, le serviteur et les enfants, qui représentent l'innocence, sont ceux qui finissent par convertir le terrible Inquisiteur qui se situe dans un premier temps dans une autre dimension de la société. Voilà pourquoi je me suis donc résolue à traduire « varlet » par « criado ».

3.3. Les interjections

Un autre obstacle a été celui de la traduction des interjections qui sont nombreuses dans cette farce et qui sortent de la bouche de tous les personnages.

Il semble, d'après diverses études, que l'interjection a toujours été un problème et que depuis l'antiquité les grammairiens se sont toujours interrogés sur le fait de savoir si elle faisait partie du discours (Buridant, 2006 : 3). Cependant j'ai opté pour supprimer bon nombre d'entre elles surtout celles venant des enfants et ce, de par la difficulté de les transmettre à leur juste valeur dans la langue cible et aussi parce que souvent je n'en voyais pas l'utilité.

A propos de ces particules, Bertrand Richet affirme que : *L'universalité de l'interjection est [...] synchronique, car d'essence animale, l'interjection, produit de l'intrusion du corps, transcende les différences culturelles, et même sociales, au même titre que l'émotion dont l'interjection est aussi une traduction. La traduction est donc inutile* (Richet, 2012 : 82).

En accord avec cette réflexion, j'ai pris par conséquent la liberté de ne pas traduire certaines formules interjectives des enfants ou de les reproduire différemment afin de mettre en valeur leur impatience face aux sermons de l'Inquisiteur. Parfois, je les ai maintenues pour manifester le ton railleur avec lequel ils le provoquent. Je prendrai en exemple l'interjection « las » qui est utilisée à la fois par les enfants et l'Inquisiteur et que j'ai traduite de façon différente suivant le ton et le contexte car une même interjection transmet une charge émotionnelle bien différente d'un contexte à l'autre et d'un personnage à l'autre. Dans ce sens, je rejoins l'idée de Bernard Colombat qui voit cette particule interjective comme une partie intégrante du discours :

L'interjection est reconnue [...] comme un par orationis, « partie d'énoncé » qui sera intégrée malgré son statut particulier, sans plus de discussion dans « les parties du discours » au sens de classes fonctionnelles de mots-, dont le rôle est de signifier, désigner ou exprimer (significare) un affect (adfectus) ou un mouvement (motus) de l'âme (animus) ou de l'esprit (mens) (Colombat, 2016 : 86).

Il ne faut pas perdre de vue que cette traduction a été pensée pour une mise en scène théâtrale où la parole est liée au geste et à l'intonation. Ainsi, lorsque Jacot s'exclame : « Las, mais qu'il ne nous perde point », il est exaspéré par le comportement complètement irrévérencieux de l'Inquisiteur. C'est pourquoi j'ai choisi de traduire cette interjection par « Ya basta ». Cependant, lorsqu'elle est énoncée par l'Inquisiteur, elle souligne son repentir, les remords dont il est tiraillé pour avoir été méchant avec les enfants. C'est pourquoi j'ai traduit le vers « Las, mes amys... » par « Lo lamento, amigos míos... ». Toujours dans le contexte enfantin, l'interjection archaïque « Hons !Hons!» me semble très intéressante même si elle est difficile à traduire. En effet, elle se trouve dans la dernière scène de la farce et montre que

les enfants ont pris le dessus. Les paroles de l'Inquisiteur ne les impressionnent plus et ils se moquent de lui en refusant de lui parler. C'est la raison pour laquelle j'ai opté pour l'expression actuelle « ¡Chitón !¡Chitón ! » qui accentue l'idée que les enfants veulent le faire taire et refusent d'écouter ses menaces.

Quant aux interjections des deux adultes, l'Inquisiteur et son domestique, j'ai cru bon de les traduire parce qu'elles sont révélatrices de la superbe ou de la colère de l'un et de l'attendrissement et de la désespération de l'autre. En effet « Pardieu », par exemple, est mis dans la bouche de l'Inquisiteur pour marquer son impatience et sa colère face à l'attitude des enfants qui raisonnent avec maturité. J'ai donc choisi de le rendre dans la langue cible par « ¡Rediós ! » qui montre l'étonnement et la contrariété de l'Inquisiteur face à la ténacité des enfants qui refusent de se soumettre à ses paroles et à sa doctrine.

3.4. Les expressions idiomatiques

Enfin, la dernière difficulté rencontrée dans ce travail est celle des expressions idiomatiques. En effet, parmi les éléments de la langue qu'il faut acquérir pour s'exprimer, nous avons besoin d'un lexique composé d'unités indépendantes qui s'adaptent à tous les types de communication. Cependant, il existe également des groupes de mots plus ou moins imprévisibles, dans leur forme parfois, et toujours dans leur valeur dont nous nous servons naturellement parce qu'elles font partie du quotidien de notre langage et qu'elles représentent l'essence profonde d'une langue. Toutefois, ces milliers de particularités expressives sont difficiles à traduire dans d'autres langues et deviennent très souvent un véritable casse-tête pour le traducteur. C'est ce qu'Alain Rey explique, dans le *Dictionnaire des expressions et locutions* lorsqu'il les définit en mettant en relief la complexité de leur traduction et par conséquent la tâche difficile du traducteur qui se heurte à ce type d'exercice.

Cette difficulté, nous avons pu la trouver avec l'expression idiomatique « tirer les vers du nez » que l'Inquisiteur emploie, lorsque courroucé, il veut en savoir plus sur les enfants et leurs intentions. Cette expression française, qui renvoie à l'idée de faire parler quelqu'un de façon habile sur des sujets que la personne ne veut aborder, n'a pas son pareil dans la langue cible. L'expression la plus proche au niveau du sens serait « tirar de la lengua » qui signifie faire parler quelqu'un à propos d'un secret ou de quelque chose qui doit être tu. C'est donc la traduction que j'ai choisie parce le parallèle entre les deux expressions est relativement flagrant.

Un travail ardu, en effet, de traduire ces métaphores culturelles qui sont, à mon sens, profondément ancrées dans l'histoire d'un peuple, et par conséquent

difficilement reproductibles d'une langue à une autre puisqu'elles en sont l'âme et la pensée. Là aussi de façon délibérée, j'ai choisi d'en supprimer certaines plutôt que de traduire littéralement lorsque je ne trouvais pas d'équivalent dans la langue cible. Pour d'autres, j'ai opté pour une traduction qui reste dans le même champ sémantique de la langue source. Finalement, dans deux cas j'ai préféré en faire usage dans la langue cible quand la langue de départ ne s'y prêtait pas pour accentuer la violence des propos. C'est le cas par exemple du vers 57 où j'ai traduit « De tous leurs dictz ne me chault pas d'un double » par « No me importan un camino sus alegaciones », expression qui marque l'exaspération et l'impatience de l'Inquisiteur. J'ai également pris la liberté de changer l'expression idiomatique dans la langue cible dans le but de souligner l'innocence sur un ton humoristique. C'est le cas par exemple du vers 293 où le valet dit, en parlant des enfants « Chacun est joyeux comme un roi ». Cet idiomatisme trouve une traduction quasiment littérale dans la langue cible : « tan feliz como un rey ». Cependant, devant la fraîcheur et la spontanéité des enfants qui narguent quelque peu l'Inquisiteur, j'ai traduit par « felices como una perdiz ». En effet, ce choix met bien plus en valeur l'état émotionnel des enfants en ajoutant une nuance de naïveté et de douceur. C'est donc un processus d'adaptation que j'ai appliqué pour transmettre les sentiments qui émanent de cette expression idiomatique. Une fois de plus c'est l'adaptation qui m'a semblé la plus pertinente pour transposer ces expressions.

Conclusions

Tout au long de ce travail, j'ai toujours eu présent à l'esprit que je devais traduire pour un lecteur / spectateur du XXI^e siècle une farce du XVI^e siècle dont le sujet ne peut être compris que par un public-cible averti. Consciente des difficultés du message, de la complexité de l'écriture navarrienne, j'ai voulu relever le défi de traduire un texte français du XVI^e siècle en espagnol qui devait être compris par un public culturellement, historiquement et temporellement éloigné du texte-source. L'essentiel pour moi qui ne suis pas traductrice de profession, était plus de reproduire et d'adapter l'œuvre en respectant son sens profond que faire prévaloir son côté esthétique et sa forme. De même, il me semblait difficile pour un texte de cette envergure de faire preuve de fidélité traductologique. Je pense que pour séduire et faire appréhender le sens par le lecteur / spectateur étranger, il était impératif d'employer un style moins rhétorique qui faciliterait la compréhension aussi bien visuelle qu'auditive. C'est la raison pour laquelle j'ai opté pour une certaine liberté expressive dans le but de « moderniser » le texte source tout en y restant très sensible. Dans ce sens, je rejoins Georges L. Bastin quand il déclare que la traduction entendue comme littérale ne peut restituer ni pleinement ni

systématiquement les intentions des textes sources. Il faut donc avoir recours à l'adaptation qui s'avère parfois une nécessité faisant appel à un acte créateur :

L'adaptation est le processus, créateur et nécessaire, d'expression d'un sens général visant à rétablir, dans un acte de parole inter linguistique donné, l'équilibre communicationnel qui aurait été rompu s'il y avait simplement eu traduction. Ou plus simplement : l'adaptation est le processus d'expression d'un sens visant à rétablir un équilibre communicationnel rompu par la traduction. (Bastin, 1993 : 473).

Créatrice ? Traductrice pragmatique ? Peut-être un peu des deux. Mon dessein était avant toute chose de rendre le texte visible et compréhensible dans la langue cible. Pour cela la sensibilité dans la langue cible doit être totale. L'acte de traduction n'est pas inné, il faut aimer et caresser aussi bien la langue source que la langue cible pour un résultat naturel, sans avoir peur d'être infidèle au texte source. Le travail de traducteur est également celui d'un magicien qui sait transmettre au-delà des frontières spatio-culturelles le sens, le message, le contenu d'un texte, quelle que soit sa forme en l'adaptant à un autre espace socio-culturel, en le recréant si besoin est sans jamais perdre son sens profond. La prochaine représentation théâtrale de ma traduction est composée de tous ces atouts qui accrocheront sans aucun doute le public espagnol.

Bibliographie

- Assunção, C., Fernandes, G. 2014. *History of linguistics. Conference on the History of the Language Sciences (ICHOLS XIII)*. Vila Real : John Benjamins B.V.
- Audibert, C. 1990. *Geneviève de La Bretesche, Grands personnages de l'histoire de France*. Paris : Les carnets d'Arthaud.
- Bataillon, M. 1998. *Érasme et l'Espagne*. Genève : Droz.
- Bastin, G. L. 1993. « La notion d'adaptation en traduction ». *Meta*, n° 38(3), p. 473- 478
- Bowen, B. 1964. Les caractéristiques essentielles de la farce française et sa survivance dans les années 1550-1620. *Illinois: University of Illinois press*.
- Brouardelle, N. 2018. *El inquisidor, el enfermo de Marguerite de Navarre*. Madrid: ADE.
- Carlé, M.C. 1987. «La sociedad castellana en el siglo XV: los criados». *Cuadernos de historia de España*, n° 69, p. 109-122.
- Durán, J. 2003. L'inquisition de Saragosse et les protestants (1560-1610). In : *L'Inquisition espagnole et ses réformes au XVI^{ème} siècle*. Montpellier : Presse universitaire de la Méditerranée, p. 91-118.
- Lefranc, A. 1969. Les idées religieuses de Marguerite de Navarre d'après son œuvre poétique : les marguerites et les dernières poésies. *Genève : Slatkine*.
- Navarre, M. de. 2002. *Œuvres complètes*. Tome IV : Théâtre. Paris : Honoré Champion.
- Pavis, P. 1979. *Dictionnaire du théâtre*. Paris : Armand Colin.
- Pavis, P. 1998. *Diccionario del teatro. Dramaturgia, estética, semiología*. Barcelona: Paidós.
- Rey, A. 1979. *Dictionnaire des expressions et locution*. Paris : Le Robert.

Rey-Flaud, B. 1985. La farce ou la machine à rire : théorie d'un genre dramatique. Genève : Droz.

Richet, B. 2001. Quelques données et réflexions sur la traduction des interjections. In : *Oralité et traduction*. Arras : Artois Presses Universitaire, p. 79-128.

Saulnier, V.L. 1960. *Marguerite de Navarre. Théâtre profane*. Genève : Droz.

Vinuesa Muñoz, C. 2017. « La traduction théâtrale : un enjeu collectif, une méthode ». *Synergies Espagne*, n° 10, p. 185-202. [En ligne]: <https://gerflint.fr/Base/Espagne10/Vinuesa.pdf> [consulté le 05 décembre 2018].



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Médecine pour femmes et rôle des femmes dans la médecine du XIX^e siècle : publication, traduction et adaptation de traités et de manuels

Manuela Álvarez Jurado

Universidad de Córdoba, Espagne

ff1aljum@uco.es

<https://orcid.org/0000-0003-3243-7672>

Reçu le 09-12-2018 / Évalué le 25-02-2019 / Accepté le 14-03-2019

Résumé

Les médecins et les chirurgiens du XIX^e siècle ont ressenti une attirance indubitable pour le corps féminin. Considéré comme étant mystérieux, fascinant mais en même temps incomplet et répulsif, le corps féminin devient un objet d'étude et de recherche pour un nouveau courant médical centré sur les maladies de la femme. Dans cet article, nous nous intéressons particulièrement au rôle joué par la femme dans le discours médical du XIX^e siècle, ce discours ayant fait l'objet de publications et de traductions dans les domaines de l'obstétrique et de la gynécologie. Nous aborderons également l'étude de la contribution que les sages-femmes ont apportée à la consolidation de cette spécialité, cela grâce à leurs publications. Bon nombre de ces ouvrages d'origine française ont été divulgués en Espagne, en version originale ou grâce aux traductions de chirurgiens espagnols.

Mots-clés : femme, médecine, traités, manuels, traduction

Medicina para mujeres y mujeres en la medicina en el siglo XIX: Publicación, traducción y adaptación de tratados y manuales

Resumen

El cuerpo de la mujer ejerce una indudable atracción para médicos y cirujanos del siglo XIX. Considerado un cuerpo misterioso, fascinante, pero al mismo tiempo incompleto y repulsivo, se convirtió en objeto de estudio de una emergente corriente médica centrada en las enfermedades de la mujer. En el presente artículo centraremos nuestra atención en el papel que jugó la mujer en el discurso médico del siglo XIX como objeto de publicaciones y traducciones dentro del ámbito de la obstetricia y de la ginecología. Además, abordaremos la aportación de las *sages-femmes* a la consolidación de esta especialidad a través de sus publicaciones. Muchas de estas obras provenían de Francia y se dieron a conocer en España ya sea en su versión original o por medio de traducciones llevadas a cabo por los cirujanos españoles.

Palabras clave: mujer, medicina, tratados, manuales, traducción

Medicine for women and women within medicine in the 19th century: Publication, translation and adaptation of treatises and handbooks

Abstract

The woman's body exerts an undoubted attraction for doctors and surgeons in the 19th century. Regarded as a mysterious body, fascinating but incomplete and repulsive at the same time, it became the object of study of an emerging medical trend focused on women's diseases. In this paper, I will focus my attention on the role played by women in nineteenth-century medical discourse, as the subject matter of publications and translations within the field of obstetrics and gynecology. Furthermore, I will address the contribution of *sages-femmes* to the consolidation of this specialty through their publications. Many of these works came from France and became known in Spain either in their original version or through translations carried out by Spanish surgeons.

Keywords: woman, medicine, treatises, handbooks, translation

Introduction

À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, les nombreux progrès réalisés en France, en médecine et en chirurgie, donnèrent lieu à un grand nombre de publications tant scientifiques que vulgarisatrices, dont le principal objectif était de prévenir les maladies, en divulguant d'abord leur étiologie et ensuite le meilleur traitement correspondant. L'on assiste également à la publication de traités et de manuels médicaux sur les maladies les plus fréquentes à l'époque, telles que la tuberculose, la variole, les maladies vénériennes, les tumeurs et les anémies (conséquences d'une mauvaise alimentation dont le nombre de victimes augmentait de jour en jour). Ces publications, destinées essentiellement aux étudiants des Facultés de Médecine et aux médecins, furent en grande partie rédigées par des médecins spécialistes et des chirurgiens qui s'inspiraient de leur propre expérience.

L'intérêt croissant que suscita l'approfondissement de l'étude du corps humain ainsi que la réflexion sur les maladies qui le rendaient vulnérable et provoquaient une considérable diminution de la population, mena à un nouveau discours sur l'importance primordiale de l'hygiène en tant qu'agent préventif contre les morts et les maladies. La publication de traités sur l'hygiène fut abondante et en grande partie destinée à la formation des enfants dans les écoles et des femmes au foyer, ces dernières jouant un rôle fondamental dans l'acquisition de bonnes habitudes d'hygiène. Dès son apparition au XIX^e siècle, le mouvement hygiéniste s'est lié à l'éducation, en plein processus de modernisation à l'époque (Moreno Martínez, 2009 :23). Outre l'augmentation du nombre de morts dû au manque d'hygiène (fait

sans aucun doute inquiétant puisque l'on considérait qu'une population nombreuse était une preuve de prospérité dans une ville ou dans un pays), il y avait aussi les décès dus aux complications survenues au cours des accouchements et les morts provoquées par les maladies féminines. Ces maladies revêtirent une telle importance que les femmes sont devenues le principal centre d'intérêt de la recherche scientifique, des publications et des cours donnés à l'Université. En fait, vers 1830, apparaît la Gynécologie, une nouvelle spécialité issue de l'Obstétrique : deux branches qui visent à améliorer la qualité de vie d'un être jugé faible et malade durant des siècles. En effet, d'Aristote à Claude Galien de Pergame, puis dans la tradition chrétienne, la femme avait toujours été comparée à un homme imparfait et incomplet. Durant les XVII^e et XVIII^e siècles, un approfondissement de la connaissance de l'anatomie contribua à une plus grande différenciation entre l'homme et la femme, ceci surtout en fonction des organes féminins qui la caractérisent. Preuve en est la fameuse phrase d'un physiologiste belge du XVII^e siècle, Jean-Baptiste Van Helmont, pour qui « être femme » était une simple question de bon ou mauvais fonctionnement de l'utérus : *Propter solum uterum mulier est id quod es.*

La question de la santé des femmes, surtout de celles en couches, ne s'est vraiment développée, au milieu du XVIII^e siècle, que face à une véritable crainte d'une dépopulation massive. En effet, combattre la mortalité infantile et féminine ne peut se révéler efficace que si on lutte contre l'ignorance et spécifiquement contre les matrones accoucheuses jugées incompétentes par les praticiens, mais aussi par certains représentants de « l'État, des curés, des notables », de même que des « amateur[s] de Bien public » (Percheron, 2008 : 37-38).

Les traités et les manuels concernant les maladies féminines vinrent s'ajouter au grand nombre de publications sur la grossesse et l'accouchement. C'est ainsi que les médecins et les chirurgiens européens commencèrent à s'intéresser à l'Obstétrique et à la Gynécologie. Dans cet article, nous soulignons particulièrement la circulation de traductions qu'ont générées lesdites publications, de telle sorte que les ouvrages les plus représentatifs de chaque pays furent traduits en différentes langues, dû à la demande des médecins. L'Espagne reçut surtout des ouvrages français qui ont pu être facilement consultés et divulgués grâce à leur traduction en espagnol. Certains de ces ouvrages provenaient de la plume de femmes qui se consacrèrent à l'exercice de la médecine et tout particulièrement à l'Obstétrique : les sages-femmes. À cheval entre accoucheuse et médecin, la sage-femme - nous le verrons - est devenue une spécialiste en obstétrique grâce à la solide formation qu'elle a dû suivre pour pouvoir exercer sa profession : « La figure de la sage-femme, technicienne de cette science en construction, relais de la modernité médicale et outil de la politique de santé publique, émerge au XIX^e siècle dans le paysage social féminin » (Carol, 2011 : 238).

Notre travail se centrera tout particulièrement sur les sages-femmes françaises, auteurs des manuels et des traités sur la gestation et l'accouchement, d'une grande répercussion en Espagne, et cités, dans toute l'Europe, par la plupart des auteurs des manuels d'Obstétrique. On étudiera également le rapport que la femme établit avec la médecine, au XIX^e siècle. Nous sommes consciente du fait que la femme était encore la plus grande absente des salles des cours des Facultés de Médecine¹; cependant, c'est la femme en tant que patiente et objet d'étude qui nous intéresse en particulier. Elle apparaît ainsi dans de nombreux manuels et traités qui ont abordé d'importantes questions touchant la santé de la femme telles que la grossesse, l'accouchement² et les maladies féminines. Nous nous sommes également intéressée à la femme auteur et parfois traductrice de manuels et de traités recueillant des réflexions, fruit de la pratique et de l'expérience.

1. La femme en tant qu'objet d'étude

Considérée pendant des siècles comme étant un homme imparfait, la femme était toujours comparée à ce dernier ; de sorte que face au corps de l'homme, symbole de norme et de santé, le corps de la femme, enclin à de nombreuses maladies, était synonyme de pathologie et d'imperfection. Ce n'est pas pour rien que les organes sexuels féminins étaient vus comme la version inverse des organes masculins, c'est-à-dire, une imperfection de plus :

La peau de la femme est généralement moins couverte de poils que celle de l'homme. La sanguification et l'accumulation de matières se font chez elle avec plus d'énergie que chez l'homme, et elle est de ce fait plus grosse que lui, elle a moins de force physique, moins d'esprit, et ses mœurs, son caractère, etc. sont plus doux, autant de propriétés qui résultent d'un organisme particulier dont le dérèglement occasionne une pathologie particulière³ (Castelló, 1817).

Parmi les maladies considérées comme étant typiquement féminines, citons principalement les infections durant l'accouchement et le post-partum ainsi que les maladies gynécologiques et psychosomatiques telles que l'hystérie, la chlorose, la neurasthénie ou l'anorexie nerveuse, entre autres : *Les femmes souffrent de maladies qui leur sont propres parce qu'elles disposent d'un organe qui conditionne tout leur être du point de vue du médecin : l'utérus. À cet organe sont attribuées quatre fonctions : la conception, la gestation, la menstruation et l'accouchement auxquelles peut s'ajouter la lactation* (Imparato-Prieur, 2016).

Au XIX^e siècle - nous l'avons signalé antérieurement - l'un des grands soucis des médecins et des chirurgiens était le grand nombre de décès dus aux accouchements et aux maladies féminines. Il est indéniable que la pudeur de la femme contribua

largement à un tel degré de mortalité dans la majorité des cas ; lorsque celle-ci acceptait finalement de se soumettre à un examen médical de ses organes génitaux, il était souvent trop tard : les symptômes étaient apparus et la maladie, à un stade avancé, était souvent irréversible et incurable :

Les raisons de ce refus sont nombreuses. Les femmes peuvent refuser l'examen par crainte, celle de la douleur qu'elles lui associent, celle du diagnostic qu'il permettra de faire, dont elles peuvent imaginer le pire et qu'elles ne veulent peut-être pas entendre, celle du traitement qui en résultera, dont elles peuvent avoir une certaine connaissance, ou encore celle d'être questionnées sur leur sexualité, qu'elles ne désirent pas dévoiler (Arnaud-Lesot, 2004:208).

En ce sens, les sages-femmes et les accoucheuses ont joué un rôle fondamental : comme intermédiaires entre la patiente et le médecin, elles ont vraiment aidé les femmes à surmonter leur pudeur devant les examens gynécologiques.

J'ai constamment réuni aux fonctions de surveillantes (sic) celles de sage-femme, soit en faisant les accouchements qui se sont présentés à la maison, soit en pratiquant les examens chez les femmes affectées des maladies particulières au sexe pour en rendre compte à Mrs les médecins qui m'ont toujours chargée de le faire (Marie-Anne Boivin citée par Carol, 2008 : 251).

La femme apparaissait particulièrement faible et vulnérable durant la menstruation, une période malade qui l'affectait physiologiquement et aussi psychologiquement, lui provoquant des troubles mentaux et des états psychologiques altérés. Ceci donna lieu au fait que tant la Gynécologie que la Psychiatrie furent les deux sciences qui s'occupèrent de l'étude de ce corps imparfait et surprenant.

Médecins et chirurgiens ont été au centre d'un affrontement qui aboutit à une totale séparation de fonctions : c'est-à-dire que c'était aux chirurgiens d'intervenir en cas d'accouchement problématique. Ces derniers exposèrent le fruit de leur propre expérience dans des manuels et des traités où ils détaillaient les manœuvres à réaliser pendant l'accouchement. Lesdits manuels ne traitaient que les maladies féminines liées aux accouchements et à la gestation.

À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, un grand nombre de manuels sont publiés en France, afin de mettre en œuvre un enseignement spécifique consacré aux maladies féminines :

Au cours du XVII^e et tout au long du XVIII^e siècles, nous assistons à une production diversifiée des traités de pathologie féminine, maladies des femmes, maladies des femmes grosses et accouchées, maladies des filles, maladies de femmes à cessation des règles, etc. Ce corpus imposant permet de définir les conditions

de formation et de développement d'un genre médical codifié, les « maladies des femmes » dont sont issues la gynécologie et l'obstétrique, termes qui apparaissent dans les années 1830 (Dorlin, 2007 :21).

En Espagne, cependant, la situation était bien différente : au XVIII^e siècle, aucun traité sur les maladies féminines n'avait encore été publié et les seuls ouvrages qui circulaient à l'époque venaient de France, en français ou traduits en espagnol. Ces traités furent écrits par des médecins et des chirurgiens qui, certes, considéraient que le corps féminin était incomplet, comparé à celui de l'homme, mais en même temps, ces spécialistes reconnaissaient qu'il s'agissait d'un corps plein de mystères, qui exerçait donc une forte attirance et éveillait la curiosité. Au XVII^e siècle, François Mariceau, un des plus célèbres chirurgiens et obstétriciens français, écrit le *Traité des maladies des femmes grosses et de celles qui sont nouvellement accouchées*, publié en 1668. Pendant très longtemps, ce traité a été le manuel de référence dans toute l'Europe et, en particulier, en Espagne pendant tout le XVIII^e siècle, puisque ce fut le premier manuel d'Obstétrique de l'Histoire. Ce manuel et d'autres livres publiés par Mariceau furent traduits en plusieurs langues, d'où la célébrité mondiale de cet obstétricien. Citons *Observations sur la grossesse et l'accouchement des femmes* (1695) et *Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, les maladies et autres dispositions des femmes* (1695).

Parmi les nombreux ouvrages publiés au XIX^e siècle, sur la santé et le corps de la femme, tous connus en Espagne grâce à leur traduction, nous citerons à titre d'exemples:

Traité pratique des accouchements de F.J. Moreau (publié en 1841) traduit en espagnol par J. Rodrigo et J. Álvarez en 1842 (*Tratado práctico de partos*)

Traité pratique de l'Art des accouchements de Chailly-Honoré (publié en 1842) traduit par F. Mendez Alvaro en 1846 (*Tratado práctico del Arte de partear*)

Cours Complet d'accouchements et des maladies des femmes et des enfants de Chailly-Honoré (publié en 1832) traduit par José López Villarino en 1840 (*Curso completo de partos y de enfermedades de mujeres y niños*)

Cours théorique et pratique d'accouchements de J. Capuron (publié en 1811) traduit par Higinio Antonio Lorente en 1822 (*Curso teórico y práctico de partos*)

Traité théorique et pratique de l'art des accouchements de P. Cazeaux (publié en 1841) traduit en 1852 par « un docteur en médecine et chirurgie » (*Tratado teórico y práctico del arte Obstetricia*).

2. La femme, auteur de manuels

Traditionnellement, ce sont les femmes qui se sont toujours occupées de l'assistance sanitaire féminine. Il est vrai qu'elles n'avaient reçu aucune formation académique, mais dû à leur grande expérience professionnelle, elles possédaient un véritable arsenal de connaissances. Les parturientes ont manifestement démontré qu'elles ont toujours préféré que d'autres femmes s'occupent d'elles. C'est un fait indéniable, et, il faut bien reconnaître que jusqu'au XIX^e siècle, le chirurgien obstétricien n'intervenait qu'en cas de complications et lorsque son intervention était absolument nécessaire. Marie-Anne Boivin, une sage-femme dont nous parlerons plus tard, affirme, dans son *Mémorial de l'Art des accouchements, que les femmes, de par la finesse des mains, sont physiologiquement plus qualifiées pour traiter les accouchements compliqués* :

Dans beaucoup de pays on impose encore aux femmes l'obligation d'appeler le secours d'un homme, dans les circonstances qui obligent la version de l'enfant, ou d'attendre, pour opérer, que l'accoucheur se soit rendu près de la femme en travail ; mais la nature qui n'a pas de ces déférences, marche toujours son train ; et le plus souvent l'accouchement devient impraticable pour l'accoucheur, quand il eût d'abord été facile pour la sage-femme comme pour lui. Ainsi, la mère et l'enfant sont victimes des prérogatives que se sont adjudgées les hommes [...] que l'on ait des sages-femmes honnêtes, instruites, intelligentes, ayant les mains longues et effilées, et elles termineront manuellement tous les accouchements manuels praticables (Boivin, 1836 : 351).

Cependant, à partir du XIX^e siècle, les médecins obstétriciens et les chirurgiens se rendant compte que l'intervention des sages-femmes et des accoucheuses leur faisait perdre beaucoup d'argent, décidèrent de réagir : ils avancèrent donc et réussirent peu à peu à gagner du terrain face à ces dernières. Malgré le grand progrès qu'ont fait les médecins, on constate paradoxalement que c'est précisément au XIX^e siècle que l'on commence à redéfinir la figure de la sage-femme qui acquiert rapidement et indéniablement une importance sociale, sanitaire et même politique, à tel point que la moitié du personnel sanitaire était féminin (Sage-Pranchère, 2014 : 201).

Il est vrai que la figure de la sage-femme existait avant le XIX^e siècle, mais c'est à partir de cette époque qu'est configuré un nouveau profil pour ces professionnelles de la santé : il ne s'agit plus, comme avant, de s'occuper simplement de la parturiente ; la mission de la sage-femme va bien au-delà et ses fonctions plus étendues exigent une solide formation qui lui est alors imposée. Le nombre croissant de femmes décédées durant l'accouchement mit en évidence le besoin

urgent d'une formation adéquate des femmes professionnelles de la santé ou sages-femmes : « Il faut donc leur apprendre leur métier et pour cela les envoyer à l'école » (Borie, 1997 : 41). C'est ainsi que l'on mit en œuvre une « politique active de formation des accoucheuses⁴ » (Sage-Pranchère, 2014 :181). Alors qu'en France, la loi Ventôse an XI, de mars 1803 réglementa la formation des médecins ainsi que des sages-femmes, en Espagne, soixante ans plus tard, ce fut l'arrêté, «Real Orden» , du 21 novembre 1861, qui autorisa le Règlement éducatif des Infirmières et des Sages-Femmes. Le règlement espagnol stipulait qu'il fallait remplir une série de conditions préalables pour avoir accès à l'instruction : avoir passé toute l'étape de l'enseignement primaire, avoir au moins 23 ans, être mariée ou veuve et avoir l'autorisation du père ou du mari. Ajoutons à cela, qu'il fallait présenter un certificat du curé comme garantie «de la bonne vie et des bonnes mœurs » de la femme en question (González Canalejo, 2005 : 291). Comme nous l'avons signalé, la tâche de ces professionnelles de la santé ne se bornait pas à l'assistance sanitaire lors des accouchements car elles devaient aussi s'occuper de la femme durant la grossesse et le post-partum, prendre soin du nouveau-né et même aider la femme en matière d'hygiène et de santé.

De nombreuses sages-femmes se sont distinguées par leur bonne pratique mais aussi par le fait qu'elles ont partagé leur expérience en les commentant dans des traités et des manuels d'un retentissement indéniable tant en France qu'au-delà de ses frontières. Nous tenons spécialement à souligner l'envergure qu'ont eue ces femmes vulgarisatrices d'un savoir ancestral qui commençait à devenir une science aux mains de ces femmes, riches des connaissances que l'expérience leur avait données. Un savoir de femmes pour des femmes. Parmi les grandes sages-femmes françaises du XIX^e siècle, citons Marie-Louise Lachapelle, Marie-Anne Victorine Boivin et Benoîte Pauline Cadeau. En Espagne, la première sage-femme, auteur d'un ouvrage didactique, fut Francisca Iracheta y Arguiñarena, qui fit ses études à l'Université de Madrid. Les sages-femmes n'avaient pas toutes reçu la formation nécessaire pour pouvoir rédiger un ouvrage⁵ (certaines ne savaient ni lire ni écrire et d'autres ne parlaient que le dialecte régional); l'on comprend donc que peu de sages-femmes écrivirent et publièrent leur expérience dans des manuels ou des traités.

Nous tenons à souligner le rôle remarquable que Marie-Louise Lachapelle a joué dans la formation des sages-femmes. Elle était toute petite lorsqu'elle est arrivée à la Maternité de l'Hôtel-Dieu, avec sa mère Marie Dugès⁶. Elle débuta ainsi une longue et intense carrière qui allait la consacrer comme référence mondiale dans le domaine de l'obstétrique et de la gynécologie de tous les temps. Dès sa jeunesse, elle commença à assister les parturientes, et les médecins faisaient souvent appel

à elle et à sa mère pour leur demander conseil. À la mort précoce de Marie Dugès, Marie-Louise se chargea de la direction du service d'assistance obstétrique et, avec l'aide du ministre Chaptal et du médecin chirurgien de la Maternité, monsieur Baudelocque, elle fonda la première école nationale de sages-femmes en 1802. De par la qualité de l'enseignement donné et le bon travail de la directrice de l'école, les sages-femmes qui s'y sont formées ont joui d'une grande considération non seulement en France mais aussi dans toute l'Europe. En 1799, Marie-Anne Boivin arrive à l'école des sages-femmes de Paris: elle est jeune et jouit déjà d'une grande expérience professionnelle et d'une solide formation en chirurgie. En étroite collaboration avec Marie-Louise Lachapelle, Marie-Anne Boivin en vint à occuper le poste de surveillante en chef du service d'allaitement de l'hôpital. Madame Boivin en profite également pour assister aux cours de Marie-Louise Lachapelle; elle suit également ceux de Baudelocque et Dubois, les chirurgiens les plus célèbres de l'Hôtel Dieu, et ceux d'Andry et Chaussier, deux médecins de l'école.

Toute la formation reçue lui servit d'inspiration pour la rédaction de son premier livre: *Mémorial de l'art des accouchements*, qu'elle publia en 1812 en le dédiant à Madame Lachapelle. Son ouvrage, rapidement traduit en italien et en allemand, devint ainsi un manuel de référence dans de nombreux pays européens.

Les bonnes relations avec Marie-Louise Lachapelle prennent fin, peut-être parce que celle-ci se rend compte que Marie-Anne a beaucoup progressé: ses publications jouissent d'une renommée internationale alors que Marie-Louise Lachapelle n'a encore publié aucun ouvrage (son traité intitulé *Pratique des accouchements* ne paraîtra qu'en 1821, à titre posthume). Le poste de Marie-Anne Boivin est supprimé et celle-ci doit abandonner l'Hôtel-Dieu. Elle se déplace à Poissy et y réside jusqu'en 1819, date à laquelle elle revient à Paris.

Manuel destiné à la formation des sages-femmes, le *Mémorial* de Marie-Anne Boivin allie la théorie à la pratique et la technique obstétriques. Cet ouvrage, qui est beaucoup plus complet que les autres manuels publiés précédemment, présente et décrit un plus grand nombre de cas cliniques inspirés de l'enseignement reçu dans les cours de Baudelocque et Lachapelle. Ajoutons à cela une profusion d'illustrations qui en fait un ouvrage vraiment original. Le *Mémorial* est devenu le livre de chevet de tous les élèves (hommes et femmes) de l'École de Maternité. Et à chaque réédition (1819, 1824 et 1834), de nouvelles illustrations, de nouvelles descriptions anatomiques et de nouvelles observations ont été ajoutées.

Marie-Anne Boivin est l'auteur de divers articles où elle présente certaines approches théoriques de la Gynécologie. Elle traduisit aussi des ouvrages de médecine anglais et italiens et publia également quelques ouvrages sur les maladies

féminines. Citons, par exemple, *Mémoire sur la part hydatique ou mole vésiculaire* (1821), *Considérations et réflexions sur les cas d'absorption du placenta* (1829), *Mémoires sur les hémorragies utérines pendant la grossesse* (1819), *Mémoire sur les maladies tuberculeuses des femmes, des enfants et des premiers produits de la conception* (1825), plusieurs articles publiés dans le *Journal des Sciences médicales*; et les deux traductions d'ouvrages anglais: le *Traité des hémorragies internes de l'utérus* de Rigby et Duncan (1812) ainsi que *Recherches et expériences sur le développement naturel et artificiel des tubercules, des scrofules ou du cancer* de John Baron (1825).

Cependant, c'est son *Traité pratique des maladies de l'utérus* qui devint le chef-d'œuvre de la Gynécologie et le grand manuel de Gynécologie du XIX^e siècle. Elle le publia en 1833, en l'honneur de Marie-Louise Lachapelle et en collaboration avec le neveu de celle-ci, Antoine Dugès. Cette œuvre, fondée sur les enseignements de Madame Lachapelle, est composée de deux gros volumes et d'un atlas de 41 planches en couleur présentant un total de 116 images.

En ce qui concerne Benoîte Cadeau-Fessel mieux connue sous le nom de Madame Fessel au Pérou, pays où elle exerça comme sage-femme, il convient de souligner qu'elle a pu mettre en pratique les connaissances acquises en tant qu'élève de Marie-Louise Lachapelle à l'Université de Paris, d'où son excellente formation professionnelle. Son espoir de devenir sage-femme en chef de la Maternité de Paris fut brisé par la décision de Marie-Louise Lachapelle qui donna ce poste à Clémentine Hucherad. Madame Fessel retourna donc au Nouveau Monde en 1823, accompagné de son mari Jean-Baptiste Fessel qui exerçait aussi la médecine. Après un bref séjour à la Nouvelle-Orléans puis à Mexico, le couple s'installa définitivement à Lima. La Maternité de Lima fut la première maternité hispano-américaine à suivre le modèle de la Maternité de Paris : *L'histoire de la maternité de Lima est originale à plusieurs titres. Elle est la première maternité hispano-américaine qui associe un enseignement clinique à une école de sages-femmes selon le modèle français de la maternité de Port-Royal* (Quiroz-Pérez, 2014:227).

Madame Fessel rédigea différents ouvrages sur l'Obstétrique à caractère pédagogique et destinés à la formation des sages-femmes⁷. Citons entre autres *Conseils aux femmes enceintes*, qui a été traduit en espagnol. Madame Fessel fonde son ouvrage sur deux revendications essentielles : d'une part, elle attaque durement les pratiques superstitieuses si nuisibles chez les femmes et d'autre part, elle défend la compétence de la sage-femme et son droit légitime à recevoir une formation qui lui permette de s'occuper des accouchements, insistant sur le fait que les médecins manquaient vraiment d'expérience pour réaliser une telle tâche :

Madame Fessel considère par conséquent que l'accouchement doit rester dans la sphère féminine tout en accordant aux sages-femmes une place prépondérante. Toute son œuvre atteste de cette volonté d'ériger le métier de sage-femme au niveau d'un art, c'est-à-dire un métier exigeant une aptitude, une technique et des connaissances particulières. (Quiroz-Pérez, 2014 : 235).

Il y a un autre ouvrage vraiment curieux qui a attiré toute notre attention : il s'agit des *Mémoires authentiques d'une sage-femme*, que publia en 1835 une jeune sage-femme nommée Alexandrine Jullemier. L'auteur nous détaille toute une série de situations de sa vie quotidienne, en les présentant comme s'il s'agissait d'un roman écrit dans un style élégant, amusant et soigné. Alexandrine Jullemier raconte à quel point sa première rencontre avec madame Lachapelle fut décisive dans le choix de sa carrière : en effet, elle décida alors d'assister aux cours de formation de l'Hôtel-Dieu et devint sage-femme. Les *Mémoires authentiques d'une sage-femme* n'ont rien à voir avec le caractère spécialisé des traités et des manuels publiés par madame Lachapelle et madame Boivin. L'auteur ne présente aucun cas clinique d'Obstétrique ni n'étudie aucune maladie gynécologique ; dans un style romancé, elle nous offre le témoignage vivant de son expérience personnelle :

Or le prototype de mes projets ambitieux s'était gravé dans mon esprit en voyant, certain soir, madame La Chapelle, célèbre sage-femme, s'élançant d'une élégante voiture à la porte de mon parrain. J'ai toujours devant les yeux ces panneaux luisants, ces glaces diaphanes, ce laquais et ce cocher en livrée ; et les coursiers aux naseaux fumants qui formaient ce bel attelage piaffent encore dans mes souvenirs... Lorsque je demandai le nom de cette dame, avec laquelle j'eus depuis tant et de si agréables rapports, on répondit amplement à ma question en me disant : « C'est madame La Chapelle, la plus habile accoucheuse de Paris. C'est une femme d'un talent éminemment recommandable, que la médecine doctorale persifle très agréablement au chevet des malades, parce que cela sert à user quelques minutes d'une visite ; mais elle jouit d'une grande réputation, parce que, dans tout ce qui tient à son art, personne ne l'a jamais surpassée. Vous le voyez, ajouta-t-on, cette fameuse praticienne a le plus bel équipement qu'on puisse voir : rien de fructueux comme sa profession, quand on l'exerce d'une manière distinguée... de l'habileté pour moyen, des faiblesses humaines pour matière exploitable... toutes les réussites du monde sont dans le rapprochement de ces deux principes. » Ce discours fixa ma vocation avant même que, par mes communications avec madame La Chapelle, j'en eusse puisé le goût dans une sphère de considérations plus élevées. (Jullemier, 1835 :15).

Comme nous l'avons signalé auparavant, Francisca Iracheta fut l'auteur du premier livre publié en Espagne sur « la formation des sages-femmes, telles qu'elles

sont actuellement et telles qu'elles doivent être »: il fut publié avec l'autorisation et sous la supervision du mari, Mr. José López de Morelle qui était également médecin et chirurgien. Ladite publication était destinée à instruire les élèves de l'école privée où Francisca Iracheta donnait des cours. Teresa Ortiz a écrit un article intéressant sur cet ouvrage didactique dont on ne conserve que quelques pages aux Archives Générales de l'Administration, section Éducation et Science, dossier 6505 (Ortiz Gómez, 1998: 186). Teresa Ortiz reproduit les 28 premières pages du livre qui présente sur la page de titre une note du mari de Francisca, que nous citons ci-dessous :

En application de l'article 52 de la loi du 18 juin de cette année, je concède à mon épouse et disciple, madame Francisca Iracheta y Arguiñarena, sage-femme diplômée de la Faculté de Médecine de l'Université de Madrid, la compétence scientifique requise pour la publication de son livre original intitulé « Examen de matronas conforme hoy son y conforme deben ser» declarando de paso que me hallo en todo acorde con sus doctrinas⁸ » (Ortiz Gómez, 1998:185).

Dans la préface, l'auteur souligne clairement son désir de changer la situation dans laquelle se trouvent les sages-femmes et elle n'hésite pas à élever la voix en dénonçant les comportements qui portent atteinte à l'image de la femme:

J'ai souvent eu l'occasion de signer des productions fruit de mon pauvre talent mais, dans le cas de ce livre, et comme jamais auparavant, j'ai éprouvé une joie particulière, pour plus d'une raison. C'est parce que je poursuis un but transcendantal, le bien de mes semblables et tout particulièrement celui de mon sexe, injustement relégué au second plan par l'homme. L'éminente compétence professionnelle des femmes a provoqué de forts sentiments de jalousie chez un pauvre rival, ou un intrus aussi ignorant que routinier, ou même chez un quelconque fabulateur qui, loin d'essayer d'améliorer cette profession en l'élevant au rang qu'elle mérite et dont elle jouit à l'étranger, ne pense qu'à la supprimer, sans tenir compte du fait qu'elle a toujours existé: une coutume de toutes les nations, aussi ancienne que naturelle, aussi nécessaire qu'inoffensive⁹ (Ortiz Gómez, 1998 : 186-187).

Conclusion

Notre parcours textuel à travers les ouvrages du XIX^e siècle, qui se sont inspirés du corps féminin et, en définitive, de la santé de la femme, nous a révélé l'existence d'une grande variété de traités, de manuels, de cours et de leçons. Les médecins, les chirurgiens, les sages-femmes et les accoucheuses y ont présenté des descriptions complètes et des illustrations détaillées à travers lesquelles ils ont progressivement découvert un corps pratiquement inconnu et d'une certaine manière sous-estimé, celui de la femme.

Les ouvrages publiés en France sont arrivés en Espagne à travers leurs traductions. Comme nous l'avons constaté, celles-ci ont été réalisées peu de temps après la publication de l'original, ce qui indique clairement l'énorme intérêt qu'ont éveillé ces publications du pays voisin. Il y a même eu certains cas de traductions indirectes où un ouvrage anglais traduit en français a été ensuite traduit en espagnol. Par exemple, la quatrième édition anglaise de l'œuvre *Clinical Lectures de Gunning ou The Diseases of Women and Children* de S. Bedford, fut traduite en français par Paul Gentil: *Leçons cliniques de maladies féminines* et en 1864, Rogelio Casas de Batista en réalisa la traduction espagnole: *Lecciones clínicas de enfermedades de la mujer*).

Ces traductions ont jeté un pont qui a permis le transfert de connaissances tant théoriques que pratiques, ainsi que de grands progrès technologiques: citons entre autres, l'utilisation du forceps par Madame Boivin ou du mannequin en tissu de Madame Coudray.

Comme nous l'avons mentionné dès le début, c'est en France que fleurit la contribution de la femme à un approfondissement de l'étude du corps féminin ; ceci grâce aux publications des sages-femmes françaises. Elles ont été innovatrices non seulement en ce qui concerne les techniques obstétriques mais aussi par le fait qu'elles ont transmis leurs expériences par écrit dans des ouvrages d'une importance reconnue dans le domaine de deux nouvelles sciences, l'Obstétrique et la Gynécologie. Cependant il est frappant de constater qu'aucun des ouvrages publiés par Madame Boivin et Madame Lachapelle¹⁰ n'a été traduit en espagnol. Cependant, elles sont souvent citées par les auteurs espagnols qui s'y réfèrent dans presque toutes leurs publications.

Le XIX^e siècle est considéré comme étant « le siècle de la femme ». C'est une époque historique au cours de laquelle celle-ci acquiert un plus grand rôle et plus de poids. Le corps féminin commence à dévoiler son mystère. Les maux qui le frappaient, jusqu'alors inconnus, acquièrent la catégorie de pathologies qui sont soigneusement étudiées afin d'y trouver un remède et réduire ainsi le nombre croissant de décès chez les femmes.

Bibliographie

- Arnaud Lesot, S. 2008. Pratique médicale et pudeur féminine au XIX^e siècle. In : *Histoire des sciences médicales*, Vol. XXXVIII, p. 207-218.
- Boivin, M.-A. 1812. *Mémorial de l'art des accouchements*, Paris : Méquignon.
- Boivin, M.-A. 1819. *Mémoires sur les hémorragies internes de l'utérus*. Paris : Gabon.
- Boivin, M.-A. 1828. *Recherches sur une des causes les plus fréquentes et la moins connue de l'avortement, suivies d'un mémoire sur l'intro-pelvimètre, ou mensurateur interne du bassin*. Paris : Baillière.

- Boivin, M.-A. 1833. *Traité pratique des maladies de l'utérus et de ses annexes*. Paris : Baillière.
- Boivin, M.-A. 1836 [4^eéd.]. *Mémorial de l'art des accouchements*. Paris : Baillière.
- Borie, C. 1997. *Les Cours d'accouchement dans la généralité de Rouen (1764-1793)*. Université de Rouen.
- Carol, A. 2008. « Une sanglante audace. Les amputations du col de l'utérus au début du XIX^e siècle en France ». *Gesnerus*. Vol. 65, p. 176-195.
- Carol, A. 2011. « Sage-femme ou gynécologue ? M.-A. Boivin (1773-1841) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, Vol. 33, [En ligne]: <http://clio.revues.org/10097> [consulté le 24 octobre 2018].
- Carrier, H. 1888. *Origines de la maternité de Paris. Les Maitresses sages-femmes et l'office des accouchées de l'ancien Hôtel-Dieu (1378-1796)*. Paris: Georges Steinheil éditeur.
- Castelló y Ginesta, P. 1817. *Tratado de las enfermedades de mujeres* (Manuscrit).
- Dorlin, E. et al. 2007. « Genre, santé, nation à l'âge classique », *Féminin, masculin : anthropologie des catégories et des pratiques médicales*. Le Portique (*Les Cahiers du Portique*).
- González Canalejo, C. 2007. *Asistencia sanitaria, género y cuestión social en Almería (1857-1930)*. Universidad de Almería.
- Imparato-Prieur, S. 2016. « Les maladies féminines dans l'Espagne du XIX^e siècle : spécificités du discours normatif », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化*, Vol.11. [En ligne]: <http://transtexts.revues.org/653>, [consulté le 27 octobre 2018].
- Jullemier, A. 1835. *Mémoires authentiques d'une sage-femme*. Paris : Dumont Librairie Éditeur.
- Moreno Martínez, P. 2009. «Presentación, cuerpo, higiene, educación e historia». *Historia de la educación*, 28, p.23-36.
- Noguérol, A. 1845. *Tratado elemental de partos redactado con arreglo a los conocimientos modernos*: Madrid. Imprenta de Sanchiz.
- Ortiz Gómez, T. 1999. «De matrona a matrona: Francisca Iracheta y la divulgación de la ciencia obstétrica en España en 1870». *Arenal*, 6 (1) p.183-195.
- Percheron, B. 2008. Soigner les femmes au XIX^e siècle, études et actions des médecins rouennais. *Mémoires de la Protection sociale en Normandie*, n° 7, p. 37-52. [En ligne] : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01663510> [consulté le 14 mai 2018].
- Quiroz-Pérez, L. 2014. « Benoîte Cadeau-Fessel et la naissance de la profession de sage-femme. Pérou, XIX^e siècle ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 40, p. 225-247. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/clio/12169> [consulté le 2 janvier 2018].
- Sage-Prenchère, N. 2014. « L'appel à la sage-femme. La construction d'un agent de santé publique (France, XIX^e siècle) ». *Annales de démographie historique*, n° 127, p 181-208.

Notes

1. Elizabeth Garret Anderson fut la première femme qui a obtenu le doctorat en Médecine en France, en 1875, et Madeleine Brès la première femme à l'obtenir en 1875 (Carol, 2011: 254).
2. Les traités français ont considéré la grossesse et l'accouchement comme étant des états pathologiques. Tandis que les auteurs espagnols publiaient leurs ouvrages sous le titre d'*Arts d'accoucher*.
3. «La cutis de la mujer tiene menos pelo (generalmente hablando) que la del hombre. Su función de sanguificación y, acumulación de materia se hace con más energía, que en el hombre, de aquí el tener más gordura que estos; tienen menos fuerza manual, menos espíritu, sus costumbres, genio, y, son más suaves; propiedades que resultan de un organismo particular, cuyos desarreglos, formaron una Patología particular” (édition originale manuscrite).
4. C'est la loi « Ventôse an XI » de mars 1803, qui établit et réglementa la formation des médecins ainsi que des sages-femmes.

5. Selon l'arrêté du 2 février 1823, il existait deux classes de sages-femmes : 1) celles qui appartenaient à une première catégorie car elles avaient suivi une formation universitaire, surtout à la Faculté de Port-Royal à Paris ; 2) celles qui appartenaient à une deuxième catégorie, car elles s'étaient formées dans les écoles départementales. Ces dernières ne pouvaient exercer que dans leur département, alors que les premières pouvaient le faire dans toute la France.

6. Madame Dugès se chargea de la direction du service d'assistance obstétrique de l'Hôtel-Dieu à une période où augmentait le nombre de décès de parturientes victimes de fièvre puerpérale : "Les femmes qui étaient atteintes de la fièvre puerpérale (sept au moins sur douze accouchées), mouraient du quatrième au septième jour de leur accouchement, de la forme compliquée de cette maladie dont on observait environ trois cas sur vingt (Carrier, 1888 :190-191).

7. *Consejos a las mujeres encintas* (1825), *A las señoritas de la ciudad de Lima* (1826), *Curso elemental de partos* (1827), *Reflexión sobre la organización de la Maternidad o Escuela de partos en Lima* (1827), *Noticia de una fecundidad extraordinaria y relación histórica de una preñez extrauterina* (1830), *Práctica de partos u Observaciones hechas en cuarenta y cinco casos contra naturaleza y por vicio de conformación que se han presentado entre setecientas cuatro mujeres de parto asistidas en Lima en tres años y medio de práctica* (1830).

8. *En cumplimiento de lo ordenado en el artículo 52 de la ley de 18 de junio de este año, concedo a mi esposa y discípula la señora doña Francisca Iracheta y Arguiñarena, Matrona aprobada por la Universidad de Madrid y su facultad de Medicina, la competente ciencia para que pueda publicar su obra original titulada Examen de matronas conforme hoy son y conforme deben ser, declarando de paso que me hallo en todo acorde con sus doctrinas* (Ortiz Gómez, 1998: 185).

9. *En ninguna ocasión de las varias que he puesto mi nombre al pie de algunas de las producciones de mi pobre ingenio, he experimentado el gozo que en la presente siento, fundado en más de un motivo que debo manifestar. Causa de ello es su elevado fin, el bien de mis semejantes, y muy particularmente, el de mi sexo, injustamente postergado por el hombre (...) y de los celos que causen las señoras dedicadas a este ejercicio a algún émulo, a algún intruso tan ignorante como rutinario, o a algún novelero que en vez de procurar se mejore esta profesión elevándola a la altura de que es susceptible y se halla en el extranjero. Sueño con suprimirla, sin reparar que es una costumbre de todas las naciones tan antigua como natural, tan necesaria como inofensiva* (Ortiz Gómez, 1998: 186-187).

10. Nogueroles (1845) nomme dans son œuvre Madame Boivin : "Madama Boivin a cuya laboriosidad debe la ciencia importantes trabajos sobre esta materia, ha descrito en la matriz gran número de planos carnosos ignorados por sus antecesores (...)".

« Madame Boivin, au gros travail de qui la science doit d'importants ouvrages sur cette matière, a décrit un grand nombre de parties charnues de la matrice, qui étaient ignorées des ses prédécesseurs (...)» (Nogueroles, 1845:42).



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Le rôle de la traduction dans l'échange des connaissances psychiatriques au XIX^e siècle à travers Philippe Pinel (1745-1826)

Noelia Micó Romero¹

Histradcyt, Universitat de València, Espagne

noelia.mico@uv.es

<https://orcid.org/0000-0001-8260-7129>

Reçu le 15-07-2019 / Évalué le 27-07-2019 / Accepté le 17-09-2019

Résumé

L'objet de notre étude est de situer l'œuvre de Philippe Pinel (1745-1826) : *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, publié en 1801, dans l'histoire de la psychiatrie française et espagnole. Après un rapide rappel de ce qu'était le traitement de la folie depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle pour mieux juger de l'importance de Pinel, nous analysons les répercussions de ce traité, non seulement en France mais aussi en Espagne où il fut introduit grâce à la traduction de Luis Guarnerio y Allavena, *Tratado médico-filosófico de la enagenación del alma o manía*, publiée en 1804. La prise en compte de ces textes permet de configurer, dans une certaine mesure, l'image de la folie au XIX^e siècle en France vs. en Espagne, permettant de souligner l'importance de la traduction scientifique et quelques-unes de ses conséquences pratiques dans le pays récepteur.

Mots-clés : Philippe Pinel, psychiatrie, XIX^e siècle, histoire de la traduction

El papel de la traducción en el intercambio de conocimientos psiquiátricos en el siglo XIX a través de Philippe Pinel (1745-1826)

Resumen

Nuestro estudio tiene por objeto situar la obra de Philippe Pinel (1745-1826): *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, publicada en 1801, en la historia de la psiquiatría francesa vs. española. Después de una breve síntesis de lo que fue el tratamiento de la locura desde la Antigüedad hasta el siglo XIX, analizaremos las repercusiones de este tratado de Pinel, no sólo en Francia sino también en España donde fue conocido a través de la traducción de Luis Guarnerio y Allavena, *Tratado médico-filosófico de la enagenación del alma o manía*, publicada en 1804. El estudio de estos dos textos -original y traducción- permitirá delimitar la imagen de la locura en el siglo XIX en Francia y en España, así como subrayar la importancia de la traducción científica y sus consecuencias prácticas en el país receptor.

Palabras clave: Philippe Pinel, psiquiatría, siglo XIX, historia de la traducción

The role of translation in the exchange of psychiatric knowledge in the 19th century through Philippe Pinel (1745-1826)

Abstract

The purpose of our investigation is to emphasise the work of Philippe Pinel's *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, published in 1801. In the first place, we will focus on the treatment of madness from Antiquity until the 19th century. Secondly, we will analyze the repercussions of this treatise, not only in France but also in Spain where it was introduced thanks to the translation of Luis Garnerio y Allavena, *Tratado médico-filosófico de la enagenación del alma o manía*, published in 1804. The study of these texts will help us to create the image of madness in 19th century France and Spain, and this will help us to underline the significance of translation between two languages, between two cultures.

Keywords: Philippe Pinel, psychiatry, 19th century, history of translation

Un traitement moral, borné au raisonnement, à la persuasion et à la crainte offrirait bien peu de moyens d'action, et serait le plus souvent sans aucun résultat. (Leuret, 1840 : 70)

Introduction

Dans cet article, nous montrerons le rôle capital qu'a joué la traduction¹ dans le développement d'une discipline - la psychiatrie - au cours du temps. Cependant, nous ne pouvons parler de la *mélancolie* au XIX^e siècle sans auparavant avancer dans la compréhension du traitement de celle-ci à travers l'histoire. Nous présenterons donc un bref aperçu de ladite *mélancolie* et de son traitement jusqu'au XIX^e siècle. Comme nous le verrons, cette pathologie mentale fut expliquée en termes d'*humeurs corrompues* jusqu'au XVIII^e. Au XIX^e, il se produisit un changement de paradigme et le terme de *mélancolie* se trouva relégué, seulement utilisé par les poètes et les philosophes. Les aliénés reçoivent désormais des soins plus humains grâce au traitement moral, et non plus seulement organique, de la maladie. En Espagne, les transformations se feront plus lentement, certainement faute de moyens économiques. L'œuvre de Philippe Pinel a marqué, en France, un tournant dans le traitement de la folie, bannissant les chaînes pour les aliénés à l'intérieur des hôpitaux psychiatriques et utilisant des méthodes moins cruelles pour soigner les malades mentaux. La traduction en espagnol du *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, publiée en 1801, supposera un changement définitif dans la conception de la folie et de son traitement et aidera les médecins de la Péninsule à prendre conscience de toute la dimension du problème. A cette époque, il existait, chez les médecins espagnols, une véritable carence concernant

les études sur le traitement de la folie. C'est pourquoi, l'apport des traductions, du français notamment, joua un rôle important dans l'évolution de la conception et des soins qu'elle détermina. Comme le dit Enric J. Novella (2010 : 715)²:

L'implantation postérieure de disciplines comme la médecine mentale, la psychologie expérimentale ou les neurosciences -qui s'est complétée en Espagne seulement dans les dernières années du siècle- apparaît comme un procès complexe qui, non seulement a requis la réception et l'assimilation d'une série de concepts et de pratiques concrètes, mais encore, qui s'est basé, avant tout, sur une transformation remarquable de la compréhension que les médecins espagnols - comme leurs collègues européens- avaient de leur savoir, de leurs objectifs et de leurs domaines de compétences légitimes³.

1. Traitement des maladies mentales : bref aperçu historique

1.1. Dans l'Antiquité

La folie peut être considérée comme étant aussi ancienne que l'apparition de l'humanité. En effet, des archéologues ont découvert des crânes datant de 5000 av. J.-C. qui présentent des signes de trépanation, c'est-à-dire de petites perforations effectuées à l'aide d'outils en silex. Peut-être pensait-on que le sujet auquel appartenait l'un de ses crânes était possédé par des démons qu'il fallait faire sortir par ces orifices. Dans la Grèce Antique, la folie apparaît normalement comme une forme de fatalité ou de punition. Dans le Deutéronome (28:28) : « L'Éternel te frappera de délire, d'aveuglement, d'égarement d'esprit ». *L'Ancien Testament* met en scène de nombreux personnages punis par la folie, notamment Nabuchodonosor, roi de l'Empire néo-babylonien entre 605 et 562 av. J.-C. Un peu plus récemment, Hippocrate (460-377 av. J.-C.), médecin grec du siècle de Périclès, mais aussi philosophe, considéré traditionnellement comme le « père de la médecine » et à qui l'on doit le « serment d'Hippocrate » prêté par les médecins en Occident avant d'exercer, proposa une classification des troubles mentaux : la mélancolie, la manie et la phrénite. De plus, le Grec rejette les explications surnaturelles ou divines de la maladie mentale. Selon lui, les causes de la folie reposent sur des facteurs environnementaux, les mauvaises habitudes alimentaires ainsi que l'hygiène de vie, entre autres. Ainsi, il expliquait la maladie à travers la *théorie des humeurs* excluant de la sorte le divin et le surnaturel de la thérapie (Porter, 2003 :46).

La médecine hippocratique expliqua longtemps la santé et la maladie en termes d'« humeurs » (sécrétion ou fluides élémentaires) ; [...]. Ces sécrétions cruciales étaient le sang, la colère (ou bile jaune), le flegme et la mélancolie, qui avaient

pour objectif spécifique le maintien de la vie. Le sang était la source de toute vitalité ; la colère ou la bile, c'étaient les jus gastriques, indispensables pour la digestion ; le flegme faisait référence à une ample catégorie de fluides qui incluait toutes les sécrétions incolores, c'était un lubrifiant et un réfrigérant [...] ; la quatrième fluide, la bile noire ou la mélancolie posaient plus de problèmes : il s'agissait d'un liquide obscur qu'on ne trouvait presque jamais sous une forme pure et qui était responsable d'obscurcir les autres fluides, [...]»⁴.

En ce qui concerne les Romains, ils répandent la *théorie des humeurs*. Le physicien Celse (fin du premier siècle av. J.-C.) explique que la folie s'installe véritablement lorsque celle-ci est continue et lorsque l'esprit est dominé par l'imagination et s'éloigne de la réalité. Selon Celse, il s'agit de rassurer le mélancolique et de le ramener petit à petit sur la bonne voie. Il met au grand jour les pratiques communes utilisées pour « guérir » les troubles mentaux : une alimentation saine, des prises de sang, des médicaments, des thérapies, des incubations dans les temples, entre autres. Le rôle du thérapeute est d'installer un climat de confiance avec le mélancolique à base de dialogue (Nisard, 1846 : 77) :

On tâchera de le distraire par les contes et par les jeux qui lui plaisaient le plus en état de santé. Ses ouvrages, s'il en a fait, seront vantés avec complaisance, et lui seront remis sous les yeux. On combattra ses tristes imaginations par de douces remontrances, en lui faisant sentir que dans les choses qui le tourmentent, il devrait trouver plutôt un sujet d'encouragement que d'inquiétude.

Hélas, Celse emploie aussi des méthodes moins douces : les chaînes, les châtiements, l'exorcisme, les incantations, ainsi que des « tortures » comme la famine, l'intimidation, la peur, la lapidation, finalement, la violence, le tout dans le but de restaurer le rationnel.

Cependant, un grand nombre d'aliénés ne reçoit aucun traitement et reste aux côtés de leur famille ou sont abandonnés dans les rues, à la merci des agressions d'inconnus. Selon Starobinski (2012 :36) :

La « secousse profonde » que Celse entend imprimer aux mélancoliques a pour intention de les éveiller de ce rêve, de les rappeler à nous et à eux-mêmes, de les rendre à nouveau accessibles à nos paroles. L'acte brutal du thérapeute, interdisant toute complaisance morose, débusquera leur raison de la retraite où elle se terre, la sommera de répondre à l'appel. De fait, l'indication principale de ce traitement, c'est l'agitation hilare, la manie furieuse : on doit soigner le contraire par le contraire.

Néanmoins, Celse distingue les malades touchés par l'agitation hilare et la manie furieuse des malades atteints de tristesse à qui il réserve des attentions moins agressives comme le voyage, par exemple.

1.2. Au Moyen-âge

Les malades mentaux y étaient considérés comme possédés par le diable ou envoûtés par la sorcellerie. On mêlait le mal, la magie et la divinité. Arnaud de Villeneuve (1235-1313), médecin et théologien notable de son époque, associe les « esprits diaboliques » aux théories des quatre tempéraments de Galien. En guise de soin, il préconise la trépanation pour libérer les démons de la tête des malades mentaux. D'autres remèdes incluaient des purges, des saignées et des flagellations. A ceux qui ne portaient pas Dieu dans leur cœur, on leur prescrivait la prière comme traitement et à ceux, soi-disant possédés par le diable, l'exorcisme. Les troubles mentaux étaient alors considérés comme une punition pour avoir péché. D'autres explications furent également avancées comme l'alimentation, l'alcool, la surcharge de travail et la souffrance physique. Le frère franciscain Barthélemy l'Anglais (1203-1272) suggère que la musique pourrait améliorer les conditions de ces malades mentaux. Durant cette période, les familles étaient supposées « prendre soin » de ceux de leurs membres atteints de la maladie. Voici, selon Porter en quoi consistaient ces soins (2003 : 93-94) :

Dans l'Europe chrétienne, s'il y avait un fou dans la famille, celle-ci était responsable de ses actes, il en allait de même avec les enfants. Les lunatiques et les « idiots du village » recevaient les soins de la famille, soins qui consistaient souvent en négligence et cruauté ; parfois on les enfermait dans la cave ou on les mettait en cage dans une porcherie, parfois ils étaient surveillés par un domestique, dans d'autres cas, on les chassait de la maison pour qu'ils déambulent dans les rues et qu'ils y mendient leurs aliments. La folie était perçue comme une maladie honteuse pour la famille car elle était le signe d'une possession diabolique ou d'une lignée corrompue⁵.

1.3. Du XV^e au XVIII^e siècle

La mélancolie trouve son apogée à la Renaissance (Stanley, 1989 : 79-100). Marsile Ficin (1433-1499), philosophe, humaniste, médecin et clerc de Florence, exerce une grande influence sur son époque en introduisant la pensée platonique dans le monde chrétien de la Renaissance. Dans son *De triplici vita* (Les trois livres de la vie), publié en 1489 : *De Vita Sana* (De la Vie saine), *De Vita Longa* (De

la Vie longue), *De Vita Coelitus Comparanda* (Comment organiser sa vie de façon céleste), il élabore un système de remèdes divisé en méthodes « diététiques », « pharmaceutiques » et « médico-mathématiques » pour combattre la mélancolie. Ensuite, Theophrastus Bombastus von Hohenheim (1493-1541), connu sous le nom de Paracelse, reprend la conception des quatre tempéraments traditionnels (colérique, sanguin, mélancolique et flegmatique) qu'il associe respectivement aux quatre goûts (amer, salé, aigre et sucré). Il rejette la théorie des humeurs et esquisse une thérapie fondée sur « des médicaments qui provoquent le rire » pour chasser la mélancolie, que le médecin combinera avec des « drogues qui provoquent la tristesse » pour compenser (Starobinski, 2012 : 65). Plus tard, au XVI^e siècle, Félix Platter (1536-1614), médecin de profession, classe les maladies mentales, mais les traits qu'il décrit ressemblent fortement aux descriptions faites par ses prédécesseurs. L'originalité de sa pensée réside dans la classification des causes de la mélancolie. Selon lui, la cause de toute aliénation mentale peut être soit surnaturelle, provenant d'un esprit malin ou démoniaque, soit naturelle, provenant d'une passion qui affecte le siège de la raison. Dans le premier cas, les traitements sont divers : phlébotomie, purges, vomissements, bains, et même la castration dans les cas considérés comme intraitables. Selon Starobinski (2012 :68), parmi les médecins de la Renaissance et de façon généralisée, il y a trois grands types de médicaments : les évacuatifs (qui chassent l'humeur corrompue), les *altératifs* (qui adoucissent les dépôts de la bile noire) et finalement les *confortatifs* (qui rendent au malade la gaieté et la joie).

A partir de la moitié du XVII^e siècle, on constate la décadence de la théorie des humeurs au profit de la classification biologique des organismes et de la classification médicale des maladies selon Stanley (1989 : 103-111). Thomas Willis (1621-1675) innove avec son explication médico-chimique de la mélancolie et dans l'utilisation de métaux comme le fer et l'acier dans les traitements contre celle-ci.

Mais, durant le siècle des Lumières, les théories chimiques (Stanley, 1989 : 124-127), de même que la théorie des humeurs s'effondrent en faveur des nouvelles *théories mécanistes* de la mélancolie. Trois médecins Pitcairn, Hoffmann et Boerhaave essayèrent d'expliquer la mélancolie à partir de la mécanique. Ils développèrent des théories médicales basées sur les principes de l'hydrodynamique, de la dynamique des micro-particules et des forces d'attraction. Cependant, toutes ces nouvelles théories servirent de peu en ce qui concernait les pratiques thérapeutiques destinées aux malades mentaux qui continuaient de subir les violences de qui avaient la charge de les soigner.

1.4. Traitement des maladies mentales au XIX^e siècle en France : Pinel et ses disciples Esquirol et Leuret

Le XIX^e siècle est celui de la révolution industrielle, qui, comme on le sait, implique des changements considérables dans la société, qui seront plus ou moins rapides selon les pays. L'on passe, en effet, d'une société principalement agraire à une société commerciale et industrielle. À cette émergence de l'industrialisation vient s'ajouter un mouvement de croissance démographique, et dans ce contexte, l'on construit un plus grand nombre d'asiles.

Pour comprendre le traitement des maladies mentales au XIX^e siècle, la vie professionnelle et l'œuvre de Philippe Pinel sont incontournables. Ce médecin consacra sa vie à l'humanisation du traitement des malades mentaux et à la disparition des chaînes pour ces aliénés. Après avoir soutenu sa thèse à Toulouse en 1773, Pinel écrit en 1798 la *Nosographie philosophique*, œuvre dans laquelle il élabore une classification des maladies mentales, appelées à l'époque *vésanies*. Ensuite, en 1801, il rédige son *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, ou la manie*, dans lequel il distingue : la simple *mélancolie* (délires partiels), la *manie* (délires généralisés), la *démence* (affaiblissement intellectuel généralisé), ainsi que l'*idiotisme* (abolition totale des fonctions de l'entendement). Selon cet auteur, la mélancolie est un « faux jugement » que le malade se forme sur son propre corps qu'il croit en danger pour des causes insignifiantes. L'idée exclusive (qui revient de manière obsessionnelle) et le « faux jugement » sont l'essence de la maladie mais non des symptômes secondaires.

L'empirisme a souvent profité de ces conceptions, pour faire construire des établissements moins défavorables aux aliénés ; il en est résulté des cures nombreuses, mais qui n'ont cependant pas contribué aux progrès de la science d'un point de vue théorique; d'un autre côté, la routine aveugle s'est souvent bornée aux saignées, toujours plus nombreuses, aux bains et douches sans prêter attention au traitement moral ; dans les deux cas, le point de vue purement philosophique de l'aliénation de l'entendement n'était pas véritablement envisagé (Pinel, 1801 : 4-5). Pinel avait des réserves sur les moyens curatifs jusqu'alors utilisés comme les saignées, les bains, les douches, une alimentation adéquate. Il défendait plutôt le *traitement moral* de la mélancolie, qui consistait à agiter par la force le *système* du malade, d'interrompre la chaîne de ses idées lugubres. Bref, le malade mental devait guérir grâce aux *impressions* subies pour sortir du cercle vicieux de son idée récurrente. Pour détruire cette idée exclusive, le thérapeute use de manigances ou mensonges pieux pour se rapprocher du malade en feignant de croire comme lui à son idée fixe et peu à peu lui faire comprendre que cette idée parasitaire n'existe pas. Une autre pratique du traitement moral était la douche, la musique,

le voyage. En 1793, Pinel est nommé par décret médecin des aliénés de Bicêtre où il observe les pratiques de Jean-Baptiste Pussin qui développe le « traitement moral » des aliénés. Quelques années plus tard, en 1795, il est médecin-chef de la Salpêtrière où il applique les mêmes réformes qu'à Bicêtre. Il demande dès son arrivée que Pussin le suive, mais ce n'est qu'en 1802 que sa demande sera entendue. Il commence alors à réformer l'organisation de l'hôpital. Pinel préférerait une liberté relative à l'intérieur de l'établissement plutôt qu'une réclusion sévère. Les surveillants devaient créer des liens « d'amitié » avec les malades pour favoriser une ambiance de dialogue dans le but de ramener les aliénés à la raison.

Les médecins du XIX^e siècle voulurent exclure du vocabulaire médical le mot *mélancolie* pour le remplacer par *monomanie* / *lypémanie*, termes selon eux, plus appropriés au domaine scientifique. Le premier à utiliser les mots *monomanie* et *lypémanie* fut Jean-Etienne-Dominique Esquirol (1772-1840), disciple de Philippe Pinel. Esquirol distingue les concepts de *manie*, *monomanie* et *lypémanie* (Esquirol, 1838, Vol. II : 132-133) :

La manie est une affection cérébrale, chronique, ordinairement sans fièvre, caractérisée par la perturbation et l'exaltation de la sensibilité de l'intelligence et de la volonté. [...] La manie ne saurait être confondue avec la lypémanie (mélancolie avec délire), ni avec la monomanie. Dans celle-ci, le délire triste ou gai, concentré ou expansif, est partiel ou circonscrit dans un petit nombre d'idées et d'affections.

Pour élaborer ses théories et ses stratégies thérapeutiques, Esquirol réalise un vaste travail sur le terrain, c'est-à-dire dans les hôpitaux. Son point de vue prévaudra complètement à partir du milieu du XIX^e siècle. Quant à François Leuret (1797-1851), également élève d'Esquirol, il est, tout comme son maître, un adepte du traitement moral des malades mentaux et contraire aux théories de la phrénologie car il pensait que les causes de la maladie mentale étaient inconnues.

Ces trois médecins du XIX^e siècle ont été des figures importantes de la psychiatrie française à ses débuts, surtout grâce à la conception innovatrice dans une approche plus humaine et plus rationnelle dans le traitement des malades mentaux. Soulignons, par ailleurs, que le terme *Psychiatrie* a été utilisé pour la première fois par Johan Christian Reil (1759-1813) en 1808, médecin, anatomiste, physiologiste et *psychiatre* allemand. Il distingue trois types de traitements dans son œuvre *Rhapsodies sur l'emploi d'une méthode de cure psychique dans les dérangements de l'esprit* (1803) : les traitements chimiques (incluant la diététique et les médicaments), les traitements mécaniques et physiques (incluant la chirurgie) et les traitements psychiques.

2. La réception de l'enseignement de Philippe Pinel en Espagne à travers la traduction⁶

L'attention que l'on porte aux malades mentaux est en étroite relation avec l'évolution sociale et économique d'un pays. La grande révolution de Pinel en France sera justement la cohabitation et la proximité du médecin avec le malade ainsi que l'interaction avec celui-ci. C'est pourquoi les premiers asiles sont construits pour les faire y demeurer (Bicêtre et la Salpêtrière), en une décision qui aura des conséquences : elle favorisera la transformation du médecin généraliste en vrai spécialiste en la matière. La situation des malades mentaux en Espagne au XIX^e siècle est fort différente de celle que l'on vient d'indiquer pour la France. Alors que dans ce pays, à la fin du XVII^e, siècle, il y avait déjà des centres spécialisés pour les malades mentaux, en Espagne, il n'y existait, vers 1860, que 17 établissements publics et privés qui hébergeaient les fous, contre 111 en 1853 en France ou 168 en Angleterre en 1858. Sur ces 17 asiles, seulement trois d'entre eux leur étaient exclusivement destinés. Alors que de ce côté des Pyrénées rien n'avait encore été fait, dans la plupart des pays européens, le fou était déjà un malade comme les autres, ou presque. En Espagne, la réforme ne commencera que 50 ans plus tard. Le point de départ de cette dernière est, en 1849, la promulgation de la nouvelle loi de *Bienfaisance* (*Ley de la Beneficencia*). Mais cette loi ne concernait pas exclusivement les asiles pour malades mentaux, elle traitait de la bienfaisance en général. Les premiers psychiatres espagnols, comme José María Esquerdo (1842-1912) furent de bons légistes mais pas de bons médecins selon la conception de Pinel, car, pour ce dernier, les médecins devaient habiter dans l'asile même et cohabiter avec le fou pour pouvoir mieux le comprendre et le traiter. Emilio Pi y Molist (1824-1892) représente une exception de ce point de vue, car il a rendu possible la construction de l'asile de Santa Cruz de Barcelone (1855), afin de pouvoir y appliquer le *traitement moral* aux malades mentaux. Pour arriver à ce résultat, il visita de nombreux hôpitaux psychiatriques et appliqua à Barcelone ce qu'il avait vu hors des frontières du pays. De la sorte, la plupart des psychiatres de la moitié du XIX^e siècle s'accorderont pour bannir l'emploi de la force et de méthodes violentes pour traiter les malades. Désormais, le *fou* sera considéré comme un *malade* à part entière. En 1851, l'hôpital psychiatrique de Santa Isabel de Leganés à Madrid fut inauguré. Cependant, il ne s'avérera pas être à la hauteur des nouvelles attentes, tout comme le reste des hôpitaux psychiatriques espagnols où les malades étaient encore entassés et confinés dans des établissements obsolètes, où l'on ne pouvait ni les occuper ni de les distraire.

On peut se demander la cause de cette situation en Espagne et de ce retard si on les compare à ce qui se faisait déjà en France. Plusieurs facteurs ont pu

jouer : les conditions économiques et sociales ainsi que la révolution bourgeoise ne furent pas favorables à la réforme. La révolution industrielle en est à ses débuts, malgré l'explosion démographique étroitement liée à l'hygiène et aux conditions de travail. L'Espagne est en retard d'un demi-siècle de ce point de vue et il existe un déficit de médecins spécialisés, surtout dans le domaine de la psychiatrie.

L'Espagne, consciente de cette situation, puisera, avide de savoir, dans les connaissances du monde médical, et, pour ce qui nous occupe, de la psychiatrie, dans des œuvres françaises, comme celle de Philippe Pinel, objet de notre étude. Grâce à la traduction d'œuvres étrangères, françaises dans ce cas, la psychiatrie espagnole pourra combler ses manques, se moderniser et progresser. Les premiers signes de réforme (Mardomingo Sanz. 1994 : 3-5) se trouvent en Catalogne qui, par sa proximité à la France mais, surtout, son plus grand développement industriel et économique, sera plus perméable à ces réformes et c'est dans le domaine privé, à Lloret de Mar, qu'il aura d'abord lieu. Par exemple, Francisco Campderá (1793-1862) fonde en 1844 l'asile de la *Torre Lunática*. A Llobregat, Antonio Pujadas (1811-1881) fonde l'institution psychiatrique San Baudilio en 1854, et décrit son expérience dans *El manicomio de San Baudilio de Llobregat o lecciones frenopáticas* (1858) et dans *El manicomio de San Baudilio de Llobregat: sucinta historia de la ciencia mental* (1872). Il édita aussi le journal *El Bañista* (1848) et *La Razón de la Sinrazón* (1862), première revue psychiatrique du pays qui abordait les thèmes de la médecine et de l'hygiène. Cette revue était rédigée et imprimée par les internes de la maison de fous comme faisant partie de leur processus de guérison⁷. Ensuite viendra s'ajouter à la liste de ces établissements, l'hôpital psychiatrique de Nueva Belén en Catalogne (1857) fondé par Juan Giné y Partagás (1836-1911), important dans le domaine de la psychiatrie catalane parce qu'il représente la première école psychiatrique de haut niveau en Espagne, contribuant à la diffusion des différents courants scientifiques à travers le journalisme médical. Giné y Partagás est l'un des fondateurs de l'Institut Médical de Barcelone (1866), il participa à la rédaction de *El Compilador médico*, dirigeant la revue *La Independencia Médica* (1869), fondant enfin la *Revista frenopática barcelonesa (Revue de phrénopathie barcelonaise)* (1881). De sa vaste production écrite, nous soulignons, entre autres, le *Tratado de higiene rural* (1860) (Traité d'hygiène rurale), *Curso elemental de higiene privada y pública* (1871-72) (Cours élémentaire d'hygiène publique et privée), *Tratado de fisiopatología* (1876) (Traité de physiopathologie) y *Ensayo teórico-práctico sobre la homología y heterología frenopáticas* (1878) (Essai théorique et pratique sur l'homologie et l'hétérologie phrénopathiques). L'ampleur de cette oeuvre prouve le grand intérêt que portait Giné y Partagás à la psychiatrie. Un peu plus tard, Tomás Dolsá et Pablo Llorach fondèrent l'Institut Phrénopathique à Las Corts de Sarrià en 1863,

considéré comme pionnier en Espagne dans le traitement des malades mentaux. Plus tard, José María Esquerdo Zaragoza (1842-1912) créera en 1877, à Madrid, l'Hôpital psychiatrique et, à Alicante, un plus petit asile appelé *El paraíso* (Le Paradis). Sous l'influence de Pinel, Esquerdo publie un article intitulé *La carcel o el manicomio* dans lequel il suit les préceptes de Pinel dans son traitement moral des aliénés. *L'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, sous son appellation complète l'ordre hospitalier des Frères de Saint-Jean-de-Dieu (plus couramment Frères de la charité sous l'Ancien Régime), fondé à Grenade (Espagne) en 1539, par saint Jean de Dieu, se consacre depuis ses débuts, au soin des pauvres et des malades*⁸. Cet ordre fonda de nombreux asiles psychiatriques dont le plus important est celui de Ciempozuelos (Madrid) à partir de 1877.

En définitive, la psychiatrie en Espagne eut du mal à progresser au XIX^e siècle car les médecins, en général, ne laissèrent que peu de traces de leurs recherches dans des revues ou autres publications, comme nous venons de le voir, sauf l'exception déjà signalée de Giné y Partagás et de quelques autres (comme Aguayo y Trillo, 1846). Pour cette raison, les connaissances de ce domaine qui arrivent à la Péninsule y parviennent à travers des traductions d'auteurs, français très majoritairement, comme Pinel (1801), Leuret (1840), Esquirol (1838), Ribot (1896), Letourneau (1877), Lélut (1834), Descuret (1841), Cabanis (1804), Alibert (1799), etc. Ces transferts de connaissances prouveraient, s'il le fallait encore, le rôle primordial qu'a exercé la traduction dans le domaine des échanges culturels et intellectuels entre les deux pays et, en particulier, dans celui de la médecine et, notamment, de la psychiatrie.

3. La traduction du *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*

Le *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* a été publié en l'an IX du calendrier révolutionnaire (correspondant à l'an 1801 du calendrier grégorien), chez Richard, Caille et Ravier à Paris. L'impact de cette œuvre en France fut tel qu'il y eut deux éditions en huit ans, la seconde datant de 1809. En Espagne, la traduction du *Tratado médico-filosófico de la enagenación del alma o manía* ne se fit pas attendre : elle date de 1804. Signalons que Le *Tratado* a été réédité en 1988 (plus une édition actuelle, de 2018).

La première traduction du *Tratado* est due au docteur Luis Garnerio y Allavena et publiée à Madrid par l'Imprimerie royale. Cette traduction est dédiée à Josef Severo López, médecin de chambre de Sa Majesté et Professeur d'Université en médecine. La traduction respecte la division en chapitres et paragraphes de la version originale.

La réédition de la traduction de 1988 est introduite par un texte court *¿Por qué los clásicos?* Que nous devons à Manuel Desviat, psychiatre « communautaire », comme il se définit lui-même. Ce dernier eut un rôle prépondérant dans la réforme sanitaire en Espagne, consacrant sa vie à la médecine clinique, à l'organisation et à la gestion de services, à l'enseignement et à la recherche. Dans cette brève introduction : *¿Por qué los clásicos ?* il justifie le besoin de retrouver dans les auteurs classiques les origines de la psychiatrie pour pouvoir mieux appréhender l'actualité et continuer les investigations dans ce domaine.

Cette réédition de la traduction de 1988, dont le prologue est de Pedro Marset, *Doctor en Medicina y Cirugía* et spécialisé en psychiatrie. Professeur d'Université d'Histoire de la médecine à Murcie, ce dernier a publié de nombreux travaux sur l'histoire de la médecine en Espagne. La préface de l'œuvre, *Tratado médico-filosófico de la enagenación mental o manía. 1988. Madrid: Ediciones Nieva*, a pour titre *La nueva psiquiatría de Pinel como expresión de la nueva situación europea en los comienzos del siglo XIX* et insiste sur l'importance de l'œuvre de Pinel et de ses répercussions tant en France qu'en Espagne. Cette préface s'ouvre sur une histoire de la psychiatrie au XVIII^e siècle, nous présentant ensuite une biographie de Pinel ainsi que son œuvre et son héritage scientifique et social. Il est intéressant de souligner que cette réédition de 1988 a réutilisé la traduction de 1804, qui a été minutieusement respectée (y compris dans les graphies du XIX^e siècle). Il est indispensable de faire remarquer, avec Ribot (1900), que la science psychiatrique espagnole du XIX^e siècle s'est nourrie essentiellement de traductions d'œuvres françaises. Cependant, à partir de la prise de conscience par les médecins espagnols de la grande lacune dans le domaine de l'aliénisme en Espagne, les psychiatres ont commencé à publier leurs propres œuvres en espagnol (Aguayo y Trillo, 1846 ; Aguilar y Calpe, 1880 ; Arenal, 1900 ; Bonafonte, 1900 ; Calvo y Martín ; Monlau, 1840).

En guise de conclusion

Après une brève histoire de la *mélancolie*, nous avons souligné l'importance des auteurs médecins français dans le domaine de la maladie mentale, notamment la figure de Philippe Pinel. En effet, ce dernier a bouleversé la conception de cette maladie et de ses méthodes de guérison, grâce au *traitement moral* de celle-ci. Il a réussi à libérer les fous des chaînes et de la maltraitance dont ils souffraient. Il a instauré un dialogue et une bienveillance envers eux pour les aider à « revenir à la raison » : pour lui, la violence n'avait pas de place dans les hôpitaux psychiatriques. La traduction presque immédiate de son œuvre laisse entrevoir la carence d'œuvres spécialisées en Espagne. L'impact de cette traduction, qui fut rééditée cinq ans plus tard en Espagne, prouverait cette carence et l'attente des médecins espagnols.

Pour situer ce texte maintenant intégré dans la culture médicale espagnole, nous avons cité quelques auteurs français qui ont traduit dans cette langue des œuvres françaises afin de combler l'absence de connaissances sur ce sujet en Espagne. Avec un demi-siècle de retard, de nouvelles conditions économiques et sociales favorisant certainement ce progrès, les auteurs espagnols publient eux-mêmes des œuvres originales où ils traitent de la folie, y recueillant leurs propres expériences. L'importance de la traduction dans le transfert de connaissances du domaine de la psychiatrie entre la France et l'Espagne est ainsi mise en relief dans le domaine de la psychiatrie et, notamment, dans le cas paradigmatique de Pinel que nous venons de présenter.

Bibliographie

Aguayo y Trillo, J. M^a. 1846. «Reflexiones sobre la necesidad de establecer un hospital nacional de locos en España». *Boletín de Medicina, Cirugía y Farmacia*, 7/25.

Aguilar y Calpe, J. 1880, «La civilización no es culpable de la locura». *Boletín del Instituto Médico Valenciano*, 16, p. 335-356.

Alibert, J.-L. 1803. *Discurso sobre la conexión de la medicina con las ciencias físicas y morales o sobre los deberes, cualidades y conocimientos del médico*. Salamanca: Oficina de Francisco Toxar, (original de 1799).

Alibert, J.-L. 1831. *Fisiología de las pasiones o nueva doctrina de los sentimientos morales*. Madrid: Imprenta de D. M. de Burgos, (original de 1825).

Arenal, C. 1900. Ley de dementes. In: *Artículos sobre beneficencia y prisiones*, Volumen III, Madrid: Librería de Victoriano Suárez, p. 21-26.

Bonafonte, M. 1846. *Degeneración y locura*. Zaragoza: Tipografía de Manuel Ventura, 1900 Calvo y Martín, José, «Sobre el nuevo establecimiento de dementes mandado formar por S. M.» *Gaceta Médica*, 2, p. 503.

Cabanis, P.-J.-G. 1820. *Compendio histórico de las revoluciones y reforma de la medicina*. Madrid: Imprenta de Repullés, (original de 1804).

Celsus, A. C. 1915. De arte médica, III. In: *Corpus medicorum Latinorum*, vol.I. Leipzig et Berlin : F. Marx.

Descuret, J.-B. F. 1842. *La medicina de las pasiones, o las pasiones consideradas con respecto a las enfermedades, las leyes y la religión*. Barcelona: Imprenta de Don Antonio Bergnes y C^a, (original de 1841).

Espinosa Iborra, J. 1966. *La asistencia psiquiátrica en la España del siglo XIX*. Madrid: Gráficas Maravillas.

Esquirol, J. E. D. 1838. *Des maladies mentales*. Vol. II. Paris : chez J.-B. Baillière.

Leuret, F. 1840. *Du traitement moral de la folie*. Paris : J.-B. Baillière.

Lélut, L.-F. 1834. «Investigaciones acerca de las analogías entre la locura y la razón». *Boletín de Medicina, Cirugía y Farmacia*, 1.

Lépinette, B. 2003. *Historia de la traducción*. València: Publicaciones de la Universitat de València.

Letourneau, Ch. 1877. *Fisiología de las pasiones*. Barcelona: Jané Hermanos, (original de 1868).

Mardomingo Sanz, M. J. 1994. *Psiquiatría del niño y del adolescente*. Madrid: Ediciones Díaz de Santos, S.A.

Monlau, P. F. 1840. Al Escmo. Ayuntamiento Constitucional de la Ciudad de Barcelona. In:

- Brierre de Boismont, Alexandre, *Memoria para el establecimiento de un hospital de locos*. Barcelona: Imprenta de Don Antonio Bergnes.
- Nisard, M. 1846. *Cese, Vitruve, Censorin, Fontin*. Paris : J. J. Dubochet, Le Chevalier et Comp. (éditeurs).
- Novella, E. 2010. «Medicina, antropología y orden moral en la España del siglo XIX». *Hispania. Revista Española de Historia*, LXX (236): p.709-736.
- Novella, E. 2018. *El discurso psicopatológico de la modernidad. Ensayos de la historia de la psiquiatría*. Madrid : Catarata.
- Pinel, Ph. 1801. *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou La manie*. Paris : Chez Richard, Caille et Ravier. [En ligne] : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k432033.textelimage> [consulté le 15 juillet 2019].
- Porter, R. 2003. *Breve historia de la locura*. Madrid: Turner Publicaciones.
- Reil, J. Ch. 1803. *Rhapsodien über die Anwendung der psychischen Curmethode auf Geisteszerrüttungen*. Halle : Curt.
- Ribot, Th. 1900. *Psicología de los sentimientos*. Madrid: Librería de Fernando Fe (original de 1896).
- Stanley, W. Jackson. 1989. *Historia de la melancolía y la depresión*. Madrid: Ediciones Turner.
- Starobinski, J. 2012. *L'encre de la mélancolie*. Paris: Seuil.
- Tissot, C.-J. 1798. *Del influxo de las pasiones del alma en las enfermedades*. Madrid: Imprenta de Benito Cano, (original de 1798).
- Pérez Fernández, F. Peñaranda Ortega, M. 2017. «El debate en torno a los manicomios entre los siglos XIX y XX: el caso de Nellie Bly». *Revista de la Asociación Española de Neuropsiquiatría*, vol.37 n°131, p. 95-112.

Notes

1. En collaboration avec M^a Ámparo Olivares Pardo (Universitat de València, Espagne).
2. Nous ne pouvons contourner l'ouvrage de Brigitte Lépinette sur l'histoire de la traduction. Lépinette, B. 2003. *Historia de la traducción*. Valencia : Publicaciones de la Universitat de València.
3. Nous voulons remercier Enric Novella pour son aide dans la conception de cet article.
4. Citation originale: *La implantación posterior de disciplinas como la medicina mental, la psicología experimental o las neurociencias - que sólo se completó en España en los años finales de la centuria - aparece como un complejo proceso que no sólo requirió la recepción y asimilación de una serie de conceptos y prácticas concretas, sino que se apoyó, ante todo. En una notable transformación de la comprensión que los médicos españoles - tanto como sus colegas europeos- tenían de su saber, de sus fines y de sus ámbitos legítimos de actuación.*
5. Citation originale: *La medicina hipocrática explicaba la salud y la enfermedad en términos de "humores" (secreciones o fluidos elementales); [...] Dichas secreciones cruciales eran la sangre, la cólera (o bilis amarilla), la flema y la melancolía, y cumplían cometidos específicos en el sostenimiento de la vida. La sangre era la fuente de toda vitalidad; la cólera o bilis era el jugo gástrico, indispensable para la digestión; la flema se refería a una amplia categoría de fluidos que incluía todas las secreciones incoloras, era un lubricante y refrigerante [...]; el cuarto fluido, la bilis negra o melancolía, era más problemático: se trataba de un líquido oscuro que casi nunca se encontraba en forma pura y que era responsable de oscurecer los otros fluidos, [...].*
6. Citation originale: *También en la Europa cristiana, si había un loco en la familia ésta era responsable de sus actos, lo mismo que ocurría con los actos de los niños. Los lunáticos y los "idiotas del pueblo" quedaban comúnmente bajo el cuidado doméstico que, muy a menudo, consistía en negligencia o crueldad; a veces se los confinaba al sótano o se los enjaulaba en la porqueriza, a veces quedaban bajo la custodia de algún sirviente y, otras veces, se los echaba de la casa para que anduvieran por los caminos y limosnearan su alimento. La locura*

era algo profundamente vergonzoso para una familia pues insinuaba posesión diabólica o un linaje corrupto.

7. Pour cette partie, nous nous basons sur l'ouvrage de Julian Espinosa Iborra (1966 : 37-143).

8. https://es.wikipedia.org/wiki/Antoni_Pujadas_Mayans [Consulté le 5 juin 2019].

9. Source Wikipedia.



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Une traductrice spécialisée au XIX^e siècle : María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoiz et la maladie du « choléra-morbus »

Sandra Pérez Ramos

Université de Bretagne Sud-Lorient, France

sandra.perez-ramos@univ-ubs.fr

<https://orcid.org/0000-0003-3561-3344>

Reçu le 15-06-2019 / Évalué le 05-07-2019 / Accepté le 17-09-2019

Résumé

Au XIX^e siècle, période historique d'avancées scientifiques ayant fait suite aux Lumières, les Sciences et les Lettres étaient des métiers réservés au genre masculin ; la traduction spécialisée n'y fit pas exception. De façon quelque peu fortuite, María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoiz (1781-1874), fille du chimiste et pharmacien Pedro Gutiérrez Bueno, commence sa carrière de traductrice avec la publication d'un recueil d'articles sur la maladie appelée « choléra-morbus » sous son pseudonyme masculin. Elle traduit du français vers l'espagnol et la plupart de ses traductions traitent des problèmes médicaux. À travers l'analyse des textes originaux et de ses traductions, on observe l'utilisation des techniques traductologiques habituelles au XIX^e siècle. De même, elle assume son statut de « médiateur linguistique » afin de transférer les connaissances médicales de France en Espagne.

Mots-clés : femme, traduction, XIX^e siècle, choléra-morbus

Una traductora especializada en el siglo XIX: María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoiz y la enfermedad del «cólera-morbo»

Resumen

En el siglo XIX, periodo de avances científicos e Ilustración, la ciencia y las letras eran oficios reservados al sector masculino, incluida la traducción especializada. De forma puntual, María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoiz (1781-1874), hija del químico y farmacéutico Pedro Gutiérrez Bueno, comienza a realizarse como traductora publicando una recopilación de noticias sobre la enfermedad del cólera-morbo. Bajo pseudónimo masculino, traduce textos del francés al español y la gran parte de estos tratan sobre problemas médicos. A través del análisis de los textos originales y de sus traducciones, observamos la utilización de las técnicas de traducción habituales durante el siglo XIX. Así mismo, asume su estatus de «mediadora lingüística» con el fin de transmitir los conocimientos médicos entre Francia y España.

Palabras clave: mujer, traducción, siglo XIX, cólera-morbo

A specialized translator in the 19th century: María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoiz and the “cholera morbus” disease

Abstract

In the 19th century, a time of scientific advances and Enlightenment, science and arts were reserved to men, and that includes the specialized translation. Nevertheless, exceptionally, María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoiz (1781-1874), whose father (Pedro Gutiérrez Bueno) was a chemist and pharmacist, began to work as a translator publishing a new collection about cholera morbus disease. Under a male pseudonym, she translates texts from French into Spanish, which dealt mostly with medical problems. Through the analysis of the original texts and their translations, we observe the use of translation techniques in force during the 19th century. Likewise, she took on her status as a “linguistic mediator” in order to transmit medical knowledge from France to Spain.

Keywords: women, translation, 19th century, cholera morbus

1. Introduction

Quel que soit le domaine d'étude, l'histoire permet de mieux appréhender notre présent ; la traduction scientifique également. Les avancées techniques et médicales du XIX^e ont constitué un terreau favorable au développement de la communication scientifique. L'Espagne scientifique du XIX^e siècle a ainsi pu profiter de nombreuses productions écrites françaises :

[...] es el caso de España —que, lejos de vivir en la autarquía desde este punto de vista, en algunas épocas de su historia se ha nutrido, incluso diríamos, con «voracidad»— de publicaciones traducidas de lenguas extranjeras para conocer descubrimientos e invenciones extranjeros nuevos y difundirlos entre sus contemporáneos¹ (Lépinette, Pinilla, 2016 : XII).

La traduction est la discipline qui produit l'échange des transmissions entre deux pays. Néanmoins, la traduction scientifique n'a pas été assez examinée au long de l'Histoire (Rupke, 2000, Olivier-Bonfils, 2016 : 114). Notre étude des traductions écrites au XIX^e siècle nous donne de nouvelles clés pour comprendre la richesse de la curiosité culturelle et intellectuelle d'une époque durant laquelle s'est construit le savoir d'un pays déterminé (Lépinette, 2016 : 1). La plupart des sources écrites sont françaises et la politique illustrée de l'époque promouvait la naissance de nouveaux établissements pour l'enseignement de la chimie (Muñoz Bello, 2016 : 271). Généralement, les traductions scientifiques étaient réalisées par des hommes qui, en même temps, maîtrisaient la langue source : « Le traducteur de textes de spécialité est en général un expert du domaine qui a des compétences en langues

et exerce la traduction de manière occasionnelle » (Pickford, 2012 : 167 ; Olivier-Bonfils, 2016 : 114). La plupart de traductions ont été signées par les traducteurs en question et ils mentionnent leurs statuts professionnels ; en revanche, certaines n'ont pas été signées peut-être par des traducteurs sans formation : puisqu'il y aurait pu avoir une tendance à l'omission de statut professionnel quand le traducteur n'était pas reconnu dans le domaine ou quand il n'avait pas de diplômes à afficher sur les couvertures de publications (Jiménez Domingo, Lépinette, 2016 : 110-111).

Notre objet d'étude représente une situation particulière si nous la comparons aux notions précédentes ; dans un premier temps, il s'agit d'une femme traductrice, María Antonia Gutiérrez Bueno y Ahoiz (1781-1874), qui signe sa publication sous pseudonyme masculin, Eugenio Brunet y Ortazan ; dans un second temps, Ortazan y Brunet ou Guitérrez Bueno y Ahoiz n'affiche aucune information concernant ses titres académiques sur la couverture de sa publication mais ce que nous pouvons affirmer, c'est la richesse culturelle de l'environnement familial où elle a grandi, étant fille du chimiste et pharmacien Pedro Gutiérrez Bueno (1745-1826). En 1832, Gutiérrez Bueno y Ahoiz publie un recueil d'articles sur la maladie du choléra. Nous en avons étudié le périphrase en suivant le modèle sociologique-culturel proposé par Lépinette (1997 : 101) qui « prend en compte le contexte social et culturel [...] d'un phénomène (en l'occurrence la traduction) au moment de sa production et à celui de sa réception ». Nous avons cherché les textes originaux en français qui correspondent aux traductions faites en espagnol aux archives. L'objectif de cette étude est donc l'analyse comparative entre les textes sources et les textes cibles qui prend en compte la typologie des stratégies mise en avant par Chesterman (1997).

2. Contexte historique

Le XIX^e siècle fut dans un même temps une période d'ombre et de lumière : les idées illustrées héritées des Lumières sont confrontées à une difficile réalité médicale. Le choléra-morbus marqua l'époque, et en particulier, durant l'année de parution des traductions que nous traitons dans cette étude :

En se limitant à la France, tout département concerné, toute localité menacée susciterent études, recherches et brochures, gigantesque bibliographie dans la veine des travaux du XIX^e siècle [...]. Tout au long du XIX^e siècle, pour rendre compte de la marche de l'épidémie on a tout invoqué ou presque [...] En choisissant à la fois les deux plus meurtrières et plus typées parmi les épidémies de choléra-morbus, celles de 1832 et de 1854, ce sont les grandes directions de la propagation à l'échelle de la France, la vitesse de la progression, l'intensité de la mortalité, la localisation des principaux foyers et celle des régions indemnes [...] (Bourdelaïs, Demonet, Raulot, 1978 : 125).

L'impact de cette maladie sur la société du XIX^e siècle est tel qu'il nous laisse un très grand nombre de nouvelles, de correspondances et d'articles médicaux qui ont eu pour objectif la transmission de connaissances entre les spécialistes et les hôpitaux. La traduction était donc un outil au service de la communication entre spécialistes de différents pays.

Selon Lépinette (2017 : 61), entre 1831 et 1834, on comptabilise la traduction de dix ouvrages du français en espagnol. Le recueil des nouvelles traduit par Gutiérrez Bueno y Ahoiz avait pour objectif la mise à disposition pour les médecins et les professionnels de la santé qui auraient pu en avoir besoin à l'époque afin de combattre la maladie du siècle.

Gutiérrez Bueno y Ahoiz était la troisième et dernière fille du mariage de Pedro Gutiérrez Bueno et de Mariana Ahoiz y Navarro ; elle a sans doute appris à traduire au sein de sa famille car son père, Pedro Gutiérrez, avait déjà effectué la traduction de plusieurs ouvrages comme la *Méthode de nomenclature chimique* (Bertomeu Sánchez, 2015 : 211). Une fois de plus, cette situation confirme que la traduction était au service d'un public intéressé par cette activité d'échange d'information: *La existencia de un público lector interesado en estas traducciones animó a muchas personas a aventurarse en este complicado trabajo, aunque no siempre estuvieran dotadas de los conocimientos lingüísticos y científicos necesarios*² (Muñoz Bello, 2016: 273).

3. Analyse du texte traduit

Notre analyse porte sur une compilation de textes concernant la maladie du choléra-morbus publiée en avril 1832. Gutiérrez Bueno y Ahoiz avait regroupé différents extraits de correspondance et des nouvelles dans une publication intitulée : *Recopilación de lo más interesante que se ha publicado en abril de 1832 en la Gaceta de Francia concerniente al Cólera-Morbo* parue en juillet 1832 à Madrid.

Dans cette publication, nous avons trouvé quinze passages parmi lesquels nous en avons sélectionné quatre qui permettent de constituer un échantillon d'analyse : le premier est un article paru dans la Gazette médicale de France (*Cólera-Morbo. De la colerina y medios para curarla. Extracto de la Gaceta*), le second est un extrait d'une lettre de Monsieur Montbel au Docteur Guyo (*Extracto de una carta de Mr. Montbel, al doctor Guyo, uno de los individuos de la comisión médica enviada a Polonia para observar el cólera morbo*), le troisième est une lettre publiée par Monsieur Delpech (*Carta publicada por M. Delpech en el periódico de los Debates del 6 de abril de 1832*) et enfin, le quatrième et dernier est un extrait d'une lettre du Maréchal Maison (*Extracto de una carta del Mariscal Maison al doctor Franzais*).

L'analyse comparative du texte source (3751 mots) et du texte traduit (3911 mots) a pour objectif de comprendre les caractéristiques des différentes techniques de traduction employées par Gutiérrez Bueno y Ahoiz. Dans ces quatre extraits, nous avons déterminé vingt-six cas différents parmi lesquels se trouvent certaines modifications de paragraphes, des additions, des omissions, plusieurs problèmes de terminologie, parmi lesquels une généralisation avec perte de spécificité. Nous exposons ci-dessous les différents cas classifiés par type (les mots et phrases modifiés par la traductrice sont mis en italiques).

a. Addition

Nous observons qu'il y a une certaine tendance à ajouter des phrases subordonnées ou des termes équivalents synonymiques pour faciliter la compréhension de la phrase originale :

- (1) Depuis que le cholera-morbus a éclaté parmi nous on a pû se convaincre de cette vérité : que la maladie est le produit d'une influence épidémique, c'est-à-dire qu'elle n'a pas été apportée de l'étranger, et qu'elle n'est pas née spontanément sans avoir été préparée par de modifications successives de l'économie. (*Gazette Médicale de Paris*, 12 avril 1832 : 165).
- (2) Desde que el cólera se ha manifestado en París todos deben estar ya convenidos de esta verdad; á saber, que el cólera es una enfermedad producida por una influencia epidémica, es decir, que ni ha venido *como se supone de países estrangeros*, ni ha nacido espontáneamente cuando no ha sido preparada antes por las sucesivas modificaciones de la economía *animal*. (Ortazan y Brunet, 1832a: 1).

Dans cet extrait, Gutiérrez Bueno y Ahoiz a rajouté une phrase subordonnée qui précise le sens « *como se supone de países estrangeros* » ; de la même façon, elle précise le genre de l'économie animale : *Le concept d'économie animale, dont l'emploi au début du XIX^e siècle permet de comprendre l'introduction du principe de la division du travail en physiologie, comme le montre l'opuscule de Roget, indique l'existence d'un modèle social de l'organisation d'êtres vivants, distinct du modèle mécanique qui lui est contemporain depuis le XVII^e siècle* (Balan, 1975 : 1).

- (3) Alors il n'y avait que certaines constitutions, celles qui aujourd'hui composent la classe de cholériques, qui en ont été atteintes. (*Gazette Médicale de Paris*, 12 avril 1832 :165).

(4) Luego no han sido sino ciertas constituciones; que precisamente son las que hoy forman la clase de los coléricos, las que han sido acometidas de estas *indisposiciones*. (Ortazan y Brunet, 1832a: 2).

Dans un souci de clarté, la traductrice a employé « estas indisposiciones » à la place de l'anaphorique « en ».

(5) Une pluie d'orage, tombée le 13, et qui avait subitement refroidi l'atmosphère, paraît avoir déterminé cette soudaine explosion. (Montbel, 1832 : 241).

(6) Una *copiosa* lluvia, *acompañada* de truenos, que cayó el 13, y enfrió súbitamente la atmósfera, parece que fue la que determinó esta explosion repentina. (Ortazan y Brunet, 1832b :10).

Dans cet extrait, nous pouvons observer l'inclusion de l'adjectif « copiosa » et du participe passé « acompañada » qui dévoile la tendance de la traductrice à additionner des termes explicatifs pour renforcer l'idée exprimée.

(7) Vous désirez savoir, mon cher docteur, comment on traite le choléra à Vienne. (Maison, 1832 : 155).

(8) Desea usted saber, mi querido doctor, cuáles son los medios *que se han puesto en práctica* en esta ciudad (Viena) para curar el cólera. (Ortazan y Brunet, 1832c : 32).

Dans ce cas, l'inclusion d'une proposition subordonnée relative « que se han puesto en práctica » qui est un syntagme équivalent sémantiquement à « traite ».

b. Modification du paragraphe

Dans les corpus étudiés, il y a plusieurs cas de modifications de paragraphes parmi lesquels se trouvent des phrases françaises indépendantes qui ont été coordonnées dans une seule à travers surtout des points-virgules, des deux points et des virgules. Dans les cas restants, il s'agit de phrases unifiées dans le texte français qui ont été séparées dans la version traduite.

(9) Pour moi, je venais tous les jours de ma campagne au spectacle à Vienne ; j'ai rencontré des cholériques dans les rues ; je m'en suis approché, les ai touchés, *sans en avoir été affecté*. Il est certain seulement que, lors de l'invasion de l'épidémie, personne de nous se trouvait plus dans son état ordinaire de santé. Tout le monde, sans être précisément malade, se sentait un malaise inexplicable et singulier. (Maison, 1832 :155).

- (10) Por mi parte todos los días iba y venia á mi casa de campo y por la noche al teatro. Siempre encontraba coléricos en las calles; me acercaba á ellos, los tocaba, y á pesar de esto *vmd. ve que* á mí no se me ha pegado el cólera ; pero lo que hay de cierto es, que durante la epidemia ninguno se encontraba en su estado natural de salud ; pues todos, sin estar precisamente malos, sentían cierta incomodidad inesplicable y singular. (Ortazan y Brunet, 1832c : 33-34).

Dans les paragraphes précédents, nous pouvons constater un cas de regroupement : le premier texte en français est constitué par trois phrases alors que sa version traduite en espagnol n'en compte que deux. Ces longs paragraphes déforment la structure du texte source dans laquelle l'auteur a adopté un style plus synthétique et a privilégié des phrases courtes en particulier lorsqu'il exprime des concepts scientifiques.

c. Questions terminologiques

- (11) À ces premiers symptômes d'embaras gastrique, il s'en joint d'autres qui appartiennent aux fonctions de l'innervation. L'intelligence est moins excitée, moins vive, en même temps que la force musculaire est affaiblie, les facultés intellectuelles perdent de leur énergie (*Gazette Médicale de Paris*, 12 avril 1832 : 165).

- (12) A estos primeros síntomas de desarreglos gástricos se juntan otros que pertenecen á las funciones de *enervacion*; la inteligencia es cada vez menos viva, la fuerza muscular está debilitada, y las facultades intelectuales pierden su energía. (Ortazan y Brunet, 1832a: 3).

Dans cet extrait, nous observons la présence du terme « innervation » traduit par « enervación » ; même si les deux termes ont la même racine latine, ils ne seraient pas des équivalents sémantiques. Le terme français « innervation » définit une activité fonctionnelle des éléments nerveux tandis que le terme espagnol « enervación » du verbe « enervar » exprime la perte des forces morales ou physiques. Il s'agirait d'une différence de précision terminologique mais le sens est le même.

Dans le *Dictionnaire de l'Académie Française*, le terme français n'apparaît qu'entre 1932 et 1935 dans la huitième édition. En 1832, ce terme peut être apparenté à un néologisme. Dans la langue espagnole, l'équivalent « inervación » ne commence à être reconnu qu'à partir de 1853 par le *Diccionario Nacional o Gran Diccionario Clásico de la Lengua Española*³ ; cela démontre qu'en 1832, ce sont des termes nouveaux qui ne sont ni normalisés par l'usage ni par les Académies.

(13) Les uns ont perdu l'appétit, ils éprouvent du malaise après avoir mangé, des borborigmes pendant la digestion et surtout pendant la nuit. (*Gazette Médicale de Paris*, 12 avril 1832 : 165).

(14) Unos han perdido el apetito, y experimentan despues de haber comido una incomodidad mas o menos grande, sienten *borborismos ó rugidos de vientre* mientras se hace la digestión, sobre todo por la noche. (Ortizan y Brunet, 1832a : 3).

Le terme « borborigme » est un mot qui est déjà utilisé et qui est accepté par l'Académie française dans la 4^e édition de 1762 ; en revanche, « borborigmo » en espagnol n'apparaît pour la première fois dans le Dictionnaire qu'en 1884 (selon les résultats trouvés sur *Mapa de Diccionarios Académicos*⁴). Gutiérrez Bueno y Ahoiz propose un terme équivalent « borborismo » mais, n'étant pas très sûre de son choix, elle opte en même temps pour offrir une paraphrase de borborigme, « rugidos de vientre ». Dans le reste de l'article, elle utilisera tantôt l'une ou l'autre forme.

(15) Ces remèdes prescrits par l'homéopathie lui ont parfaitement réussi. Sur trente-sept malades, il en a guéri trente-quatre. (Montbel, 1832 : 246).

(16) Estos medios prescritos por la *homeopathia* le han surtido maravillosos efectos. De treinta y siete coléricos han curado treinta y cuatro. (Ortizán y Brunet, 1832b : 16).

En ce qui concerne la graphie des termes, nous constatons la présence de trois d'entre eux qui ont été écrits avec « th » et « ph », comme en français, au lieu de « t » ou « f », il s'agit de : *cephalalgia*, *tiphoidea* et *homeopathia*. Gutiérrez Bueno y Ahoiz aurait pu décider de les écrire comme en français puisqu'en espagnol ils n'ont pas été régularisés par un dictionnaire avant 1853⁵, et en 1864 par le dictionnaire de la Real Academia Española.

(17) J'avais dormi à mon ordinaire pendant la nuit du 14, et je m'étais éveillé bien portant. L'une de ses femmes, qui l'avait soignée la nuit, m'apporta comme à l'ordinaire mon déjeuner, consistant en une tasse de café à l'eau et un morceau de pain. À peine eus-je pris ce frugal repas, que je fus subitement atteint d'un dévoiement très fort, [...]. (Montbel, 1832 : 241-242).

(18) Yo había dormido pacíficamente aquella noche, y me había levantado sin novedad alguna: tomé una taza de café que me trajo una muger que cuidaba á mi *huésped*, y un momento después fui acometido súbitamente de un mal, cuyos rápidos síntomas presentaban el carácter de un *envenenamiento*. (Ortizan y Brunet, 1832b :10).

Dans ces paragraphes, nous observons la présence de deux termes : « huésped » et « envenenamiento ». De façon à ne pas perdre le lecteur qui risquait de ne pas comprendre de qui M. Montbel parlait, Gutiérrez Bueno y Ahoiz a traduit le féminin de « huésped » pour garder le sens de « femme » et d'« hôte ». En revanche, le terme féminin « huésped » n'a pas été reconnu par le dictionnaire de la Real Academia avant 1992. La traduction de « envenenamiento » en espagnol par « dévoiement » pourrait être une sorte d'euphémisme.

(19) Dans le premier cas il y a peu ou point d'irritation proprement dite. La bouche est pâteuse mais peu chaude. Le malade éprouve à l'estomac un sentiment de plénitude et de pesanteur qui peut aller jusqu'à la douleur ; mais cette douleur n'est ni brûlante, ni accompagnée de soif vive, d'ardeur et de sécheresse de la gorge, de pincement et de resserrement spasmodique à l'estomac, comme quand il s'y joint une réaction morale continue. (Gazette Médicale de Paris, 12 avril 1832 : 166).

(20) En el primer caso hay muy poca ó nada de verdadera irritacion, la boca está pastosa, pero poco caliente, el enfermo siente en el estómago una sensación de plenitud y pesadez, que casi puede llamarse dolor; *pero este dolor no es ardoroso, aunque sí acompañado de una sed viva*; se tiene ardor y sequedad en la garganta, picazon y opresion espasmódica en el estómago, lo mismo que cuando se junta una continúa reaccion moral. (Ortazan y Brunet, 1832a: 6).

Dans le cas ci-dessous, nous relevons une erreur de traduction, un contre-sens puisque les conjonctions de coordination « ni, ni » en français ont un sens négatif et cumulatif tandis que la proposition subordonnée concessive en espagnol « aunque sí [...] » énonce le sens inverse.

d. Généralisation de terme avec perte de spécificité

(21) L'efficacité des remèdes a partout varié comme les caractères de la maladie, et dans les mêmes lieux l'emploi des mêmes moyens sur différents individus a produit également la guérison ou la mort. (Montbel, 1832 : 246).

(22) La eficacia de los remedios ha variado por todas partes, lo mismo que han variado los caracteres de la enfermedad ; pues se ha visto que en los mismos parages y con los mismos medios aplicados á diferentes personas han producido igualmente *la salud* y la muerte. (Ortazan y Brunet, 1832b : 14).

Le terme « guérison » a été traduit par « salud » en lieu et place de « curación » qui, en espagnol, transmet mieux l'idée du retour à l'état de santé d'une personne. La conjonction « ou » a d'ailleurs été traduite par « y » en espagnol. Le sens premier est perdu car dans certains cas, le patient meurt et dans d'autres, il guérit, les deux sont présents mais la logique est différente.

e. Omission

(23) Cette méthode obtient de grands succès : un grand nombre de malades lui doivent la vie ; les uns sont déjà sortis de *l'Hôtel-Dieu* ; les autres y sont encore en pleine convalescence. (Delpech, 1832 : 2).

(24) Con este método se han curado un gran número de enfermos que han salido ya del hospital general, por lo que ha sido adoptado por muchos facultativos, [...]. (Ortazan y Brunet, 1832d : 31).

Dans cet extrait, des informations sont manquantes, en particulier, celles relatives à l'hôpital Hôtel-Dieu. Gutiérrez Bueno y Ahoiz a pu considérer que ce sont des points de détails sans grand intérêt pour les lecteurs espagnols et elle a choisi de ne pas les reporter. Dans tous les cas, son choix ne perturbe pas la compréhension globale de la version traduite.

4. Discussion

L'analyse de l'échantillon montre de nombreuses modifications produites dans le processus de traduction du texte cible. Ces modifications faites par Gutiérrez Bueno y Ahoiz ont été annoncées par l'auteure dans sa préface :

Como no tenemos la pretensión de pasar por excelentes traductores, advertimos al lector que no dejará de hallar algunas faltas que se nos hayan deslizado sin advertirlo, y para las cuales reclamamos su indulgencia; pero también debemos decir en honor de la verdad, que hemos consultado con un médico de luces las palabras técnicas francesas para traducirlas con la posible exactitud ⁶ (Gutiérrez Bueno y Ahoiz, 1832: 2).

En ce qui concerne la formation de la traductrice, nous n'avons pas encore pu trouver de documents justificatifs qui démontrent si elle avait effectué des études.

Nous posons l'hypothèse qu'elle a été formée dans un environnement familial puisque la scolarité en Espagne ne devient pas obligatoire avant 1857 (loi Moyano). Cette loi, une fois approuvée, oblige les filles et les garçons de 6 à 9 ans à assister à l'école régulièrement (Fernández, 2008 : 438). Néanmoins, Gutiérrez Bueno y Ahoiz

a grandi au sein d'une famille aisée qui aurait pu lui inculquer une certaine curiosité et le goût pour les langues. Grâce à la déclaration de biens de son père (Pedro Gutiérrez), nous constatons la présence d'une vaste collection de livres, ouvrages, dictionnaires, traités, grammaires et de trésors (Carrasco Jarabo, 1965d : 156-157). Cela montre que Gutiérrez Bueno y Ahoiz aurait pu se former seule puisqu'il s'agissait surtout d'une personne sensible aux problèmes sociaux. Ses connaissances en français ont été acquises lors de son séjour à Paris où elle vivait avec son mari, Antonio d'Arnaud, selon l'acte de biens entre Pedro Gutiérrez Bueno et ses filles du premier mariage le 7 août 1805, trois ans après la mort de sa mère, Mariana Navarro y Ahoiz (Carrasco Jarabo, 1965c : 117).

Actuellement, ce que nous pouvons affirmer est qu'elle n'était pas très experte dans le domaine scientifique mais, et en dépit des erreurs de traductions relevées, elle avait une solide connaissance du français et de l'espagnol. Grâce aux informations présentes dans sa préface, nous savons qu'elle a consulté la terminologie avec des médecins spécialistes. Elle s'est donc documentée et elle a pris conscience de la responsabilité de la tâche en assumant avec professionnalité le métier de traductrice tout en manifestant une véritable volonté d'apprendre et de partager le savoir de l'époque.

Gutiérrez Bueno y Ahoiz est l'une des figures méconnues de l'Histoire de la Traduction. En tant que femme et traductrice, elle s'est réalisée au sein d'une activité complexe et qui restait encore très masculine. Elle a assumé son statut de « médiatrice linguistique » et a aidé à promouvoir la communication scientifique entre la France et l'Espagne. Ayant occasionnellement publié d'autres traductions dans le *Seminario de Agricultura y Artes dirigido a los párrocos*, Gutiérrez Bueno y Ahoiz occupe une place parmi les rares traductrices spécialisées du XIX^e siècle.

Bibliographie

« Cholera-Morbus. De la Cholérine et de son traitement ». 1832. *Gazette Médicale de Paris*, série 1, n°3, p. 165-166.

Balan, B. 1975. « Premières recherches sur l'origine et la formation du concept d'économie animale ». *Revue d'histoire des sciences*. Tome 28, n° 4, p. 289-326.

Bertomeu Sánchez, J.R. 2015. Fugaces novedades y largas persistencias: La terminología química y la profesión farmacéutica durante la primera mitad del siglo XIX. In: *Traducción y difusión de la ciencia y la técnica en España (s. XVI-XIX)*. Universitat de València : IULMA Monografías, p. 207-228.

Bordelais, P. et al. 1978. « La marche du choléra en France : 1832-1854 ». *Annales, Economies, sociétés, civilisations*. 33^e année, n° 1, p. 125-142.

Carrasco Jarabo, P. 1965c. « Vida y Obras de Pedro Gutiérrez Bueno ». *Boletín de la Sociedad Española de Historia de la Farmacia*. N° 63, p.101-118.

Carrasco Jarabo, P. 1965d. «Vida y Obras de Pedro Gutiérrez Bueno». *Boletín de la Sociedad Española de Historia de la Farmacia*. N° 64, p. 153-177.

- Chesterman, A. 1997. *Memes of translation*. Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins.
- Delpuch, P. 1832. « Lettre publiée par M. Delpuch à Montpellier ». *Journal des Débats politiques et littéraires*, nº17, p. 2.
- Fernández, A. 2008. La educación de las niñas: ideas, proyectos y realidades. In: *Historia de las mujeres en España y América Latina Volumen III Del siglo XIX a los umbrales del siglo XX*. Madrid: Ediciones Cátedra, p. 427-453.
- Jiménez Domingo, E. Lépinette, B. 2016. Los traductores del ámbito de la medicina (1800-1850). In: *Reconstruyendo el pasado de la traducción. A propósito de obras francesas especializadas, científicas y técnicas en sus versiones españolas*. Granada: Editorial Comares, p. 109-156.
- Lépinette, B. 1997. *La historia de la traducción. Metodología. Apuntes bibliográficos*. Lynx, vol. 14.
- Lépinette, B. 2016. La historiografía traducida del francés (1800-1822). In: *Reconstruyendo el pasado de la traducción. A propósito de obras francesas especializadas, científicas y técnicas en sus versiones españolas*. Granada: Editorial Comares, p. 1-49.
- Lépinette, B. 2017. Editores/impresores españoles de Tratados de Medicina traducidos del francés (1800-1850). In: *Reconstruyendo el pasado de la traducción (II). A propósito de las imprentas/editoriales y de las obras científicas y técnicas traducidas del francés al español (siglo XIX)*. Granada: Editorial Comares, p. 39-63.
- Lépinette, B. Pinilla Martínez, J. (Eds). 2016. *Reconstruyendo el pasado de la traducción. A propósito de obras francesas especializadas, científicas y técnicas en sus versiones españolas*. Granada : Editorial Comares.
- Maison, M. 1832. « Correspondance médicale. Extrait d'une lettre de M. Le Maréchal Maison à M. Le Docteur François ». *Gazette Médicale de Paris*, série 1, nº 03, p. 155.
- Montbel, B. 1832. « Lettre de M. Le Baron de Montbel sur le choléra de Vienne ». *La Revue des Deux Mondes*, nº 5, p. 240-248.
- Muñoz Bello, R. 2016. Traducción y enseñanza de la química a finales del siglo XVIII en España. In: *Reconstruyendo el pasado de la traducción. A propósito de obras francesas especializadas, científicas y técnicas en sus versiones españolas*. Granada : Editorial Comares, p. 265-276.
- Olivier-Bonfils, D. 2016. « Un traducteur médical au XIX^e siècle : Gustave Borginon et l'antispésie ». *Meta*. Nº 61, p. 113-130. [En ligne]: DOI : 10.7202/1038688ar. [consulté le 10 juin 2019]
- Ortazan y Brunet, E. 1832a. «Cólera-morbo. De la colerina y medios para curarla. Extracto de la Gaceta médica de París ». In: *Recopilación de lo más interesante que se ha publicado en abril de 1832 concerniente al cólera-morbo*. Madrid: Imprenta de D. Pedro Ximenez de Haro, p. 1-8.
- Ortazan y Brunet, E. 1832b. Extracto de una carta de Mr. Montbel, al doctor Guyo, uno de los individuos de la comisión médica enviada a Polonia para observar el cólera-morbo. In: *Recopilación de lo más interesante que se ha publicado en abril de 1832 concerniente al cólera-morbo*. Madrid: Imprenta de D. Pedro Ximenez de Haro, p. 9-17.
- Ortazan y Brunet, E. 1832c. Correspondencia médica. Extracto de una carta del Mariscal Maison al doctor Franzais. In: *Recopilación de lo más interesante que se ha publicado en abril de 1832 concerniente al cólera-morbo*. Madrid: Imprenta de D. Pedro Ximenez de Haro, p.32-34.
- Ortazan y Brunet, E. 1832d. Carta publicada por Mr. Delpuch (de Montpellier) en el diario de los Debates del 6 de abril de 1832. In: *Recopilación de lo más interesante que se ha publicado en abril de 1832 concerniente al cólera-morbo*. Madrid: Imprenta de D. Pedro Ximenez de Haro p.30-32.
- Pinkford, S. 2012. Traducteurs. In : *Histoire des traductions en langue française, XIXe siècle*. Lagrasse : Verdier, p. 149-187.
- Rupke, N. 2000. Translation Studies in the History of Science: The Exemple of "Vestiges". In: *The British Journal for the History of Science*. Nº 33 (2), p. 209-222.

Notes

1. Version traduite de la citation : [...] *c'est le cas de l'Espagne —qui, loin de vivre en autarcie de ce point de vue, s'est nourrie durant certaines époques de son histoire, nous pourrions même dire avec « voracité » — de publications traduites de langues étrangères de manière à prendre connaissance des découvertes et des nouvelles inventions étrangères afin de les diffuser à ses contemporains.* (Lépinette et Pinilla, 2016 : XII).

2. Version traduite de la citation : *L'existence d'un public de lecteur intéressé par ces publications encourage de nombreuses personnes à s'aventurer dans ce travail complexe, bien qu'elles n'aient pas toujours eu les connaissances linguistiques et scientifiques nécessaires.* (Muñoz Bello, 2016: 273).

3. Diccionario Nacional o Gran Diccionario Clásico de la Lengua Española. 1853. Domínguez, Ramón Joaquín. 5^a Edición. Madrid-Paris. Establecimiento de Mellado. In : *Nuevo tesoro lexicográfico* [en ligne] <http://ntlle.rae.es/ntlle/SrvltGUIMenuNtlle?cmd=Lema&sec=1.0.0.0.0>. [Consulté le 19 mai 2019].

4. Instituto de Investigación Rafael Lapesa de la Real Academia Española. 2013. In: *Mapa de diccionarios* [en ligne] <http://web.frl.es/ntllet/SrvltGUILoginNtlletPub> [Consulté le 22 mars 2019].

5. Diccionario Nacional o Gran Diccionario Clásico de la Lengua Española. 1846-47. Madrid-Paris, Establecimiento de Mellado, 5^a Edición, 2 vols. Selon les résultats de la Recherche sur Nuevo Tesoro Lexicográfico [en ligne] <http://ntlle.rae.es/ntlle/SrvltGUIMenuNtlle?cmd=Lema&sec=1.0.0.0.0>. [Consulté le 12 mars 2019].

6. Version traduite de la citation : *Comme nous n'avons pas la prétention de passer pour d'excellents traducteurs, nous avertissons le lecteur qu'il n'est pas à l'abri de trouver quelques fautes que nous aurions laissées par inadvertance, et pour lesquelles nous réclamons son indulgence ; mais de manière à ne pas travestir la vérité, nous devons aussi avouer, que nous avons vérifié avec un médecin spécialiste les phrases techniques françaises de façon à les traduire avec toute l'exactitude possible.* (Gutiérrez Bueno y Ahoiz, 1832 : 2).



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Les poisons du XIX^e et leur traduction à l'espagnol : Mateu Orfila et son *Traité des poisons* (1814-1815)

Natalia M^a Campos Martín

IULMA, Histradcyt

Universitat de València, Espagne

natalia.campos@uv.es

<https://orcid.org/0000-0002-0267-977X>

Reçu le 11-12-2018 / Évalué le 15-02-2019 / Accepté le 16-04-2019

Résumé

Dans ce travail, on étudie une des œuvres pionnières de référence en toxicologie du XIX^e siècle : *Traité des poisons*, publiée par Mathieu Orfila entre 1814 et 1815 à Paris, traduite en espagnol par le Dr. Mariano de Larra y Langelot en 1819, et éditée à Madrid. Larra se vante, dans l'introduction, que sa traduction a été révisée par Orfila lui-même, détail qui n'apparaît pas dans les traductions en allemand, anglais ou italien. Nous présenterons les événements historiques qui ont accompagné cette première traduction, ainsi que les raisons qui ont conduit Mariano de Larra, père du célèbre écrivain romantique Mariano José de Larra, à traduire ce travail après avoir été exilé en France pendant cinq ans. Nous nous intéresserons également à la terminologie, tenant compte du fait que la publication de cet ouvrage coïncide avec les années de grandes transformations liées aux changements dans la terminologie en chimie, ce dont que le traducteur est parfaitement conscient jusqu'au point de suggérer de nouvelles expressions dans l'introduction de l'ouvrage. Ainsi, notre intérêt, bien que divers dans les différentes parties de l'étude, parcourt un même axe : la traduction d'un livre scientifique qui a déjà plus de 200 ans, qui servira d'argument pour faire le portrait d'un auteur rigoureux, d'un traducteur particulier et de circonstances historiques dans lesquelles se trouvèrent plongés ces deux hommes, et comme il était attendu, compte tenu de notre formation de philologue, analyser la terminologie mise en œuvre.

Mots-clés : *Traité des poisons*, Mathieu Orfila, Mariano de Larra, Traduction scientifique et médicale, 1819

Los venenos del siglo XIX y su traducción al español: Mateu Orfila y su *Traité des poisons* (1814-1815)

Resumen

En este trabajo se estudia una de las obras de referencia pioneras en toxicología del siglo XIX, el *Traité des poisons*, publicada por Mateu Orfila i Rotger entre 1814 y 1815, menorquín afincado en Francia, y traducida al castellano en Madrid por el doctor Mariano de Larra y Langelot en 1819. Larra se jacta de que su traducción

fue revisada por el propio Orfila y no así en las traducciones al alemán, inglés o italiano. En este trabajo se profundizará en los hechos históricos que acompañaron esta primera traducción al castellano, así como las razones que llevaron a Mariano de Larra, padre del célebre escritor romántico Mariano José de Larra, a traducir esta obra tras haber estado exiliado en Francia cinco años. Se realizará también un estudio terminológico, ya que la aparición de la obra se produjo en unos años de fuertes cambios en la terminología química, de las que el traductor era consciente, hasta el punto de sugerir algunas nuevas expresiones en su introducción. Como se puede observar, nuestro interés se diversifica a través de un mismo eje: la traducción de un libro científico que ya tiene más de 200 años, el cual servirá para hablar de su riguroso autor, de su peculiar traductor y sus circunstancias históricas, y como no podía ser de otra forma, dada nuestra formación filológica, analizar la terminología empleada.

Palabras clave: *Traité des poisons*, Mateu Orfila, Mariano de Larra, Traducción científica, 1819

Nineteenth-century Poisons and their translation into Spanish language: Mateu Orfila and his *Traité des Poisons* (1814-1815)

Abstract

This paper deals with one of the pioneering reference works in 19th-century toxicology: the *Traité des poisons* published by Matthew Orfila in 1814-1815. Orfila was a Menorca-born physician living in France, and his book was translated into Spanish in Madrid by Mariano de Larra y Langelot in 1819. Apparently, both Orfila and Larra met while studying medicine in Valencia and, later, in their practice as doctors in Paris. In the Introduction, Larra boasts that his translation was reviewed by Orfila himself but not so the translations into German, English or Italian. In this paper I focus on the historical facts surrounding this first translation into Spanish, as well as the reasons that led Mariano de Larra, father of the famous romantic writer Mariano José de Larra, to translate this work after having been exiled in France for 5 years. Then I shall also conduct a terminological analysis, as the publication of this book took place in the years of important changes in chemical terminology, of which the translator was fully aware, to the point of suggesting some new expressions in his introduction. As it seems evident, my interest is diversified throughout the same axis: the translation of a scientific book, already more than 200 years old, which will serve as an excuse to make insights into the author's rigorous approach, the translator's peculiar personality and also into the historical circumstances that accompanied those two men; and last but not least I tackle the analysis, given my philological training, of the terminology used in it.

Keywords : *Traité des poisons*, Matthew Orfila, Mariano de Larra, Scientific Translation, 1819

Introduction

Le début du dix-neuvième siècle a été marqué par de grands changements sociaux au cours desquels les hommes décidaient de leur avenir le fusil à la main.

L'année 1814 marque le déclin du Premier Empire et le début de la Restauration. La France, épuisée par une série de guerres et de nombreux bouleversements causés par la Révolution, essaie de se reconstruire dans le cadre d'une nouvelle politique. La signature du traité de Fontainebleau en 1814 représente deux conceptions diamétralement opposées de l'exercice du pouvoir en France et en Espagne. D'une part, la Restauration, qui fit de Louis XVIII un monarque constitutionnel, devient un exemple de conciliation entre les libéraux et les monarchistes. C'est ainsi qu'en France, une grande partie des droits politiques établis pendant la révolution furent consolidés par la Charte. En revanche, en Espagne, une fois que Napoléon eut renoncé à la Couronne espagnole, Ferdinand VII abrogea, aussitôt qu'il le put, la Constitution espagnole, dissolvant les tribunaux et emprisonnant les libéraux qui avaient combattu dans la Guerre d'Indépendance.

Cependant, parmi toutes ces révolutions, durant lesquelles la vie n'avait pas beaucoup de valeur et dans la plupart des cas, se terminait dans la violence, un homme décida de parler d'un autre type de mort, celui produit par l'action des poisons. 1814 est aussi l'année de la publication du *Traité des poisons* de Mateu Orfila, un des ouvrages les plus importants de la toxicologie. De son côté, l'Espagne vit aussi une série d'événements catastrophiques (guerres avec la France napoléonienne, coups d'État, émeutes, révolutions) qui aboutissent à l'avènement de l'un des rois les plus néfastes de l'histoire d'Espagne, Fernando VII. C'est dans ce contexte politique (1819) que Mariano de Larra y Langelot, médecin militaire de l'armée de Napoléon, traduira et publiera en l'année 1819 le travail du docteur Orfila.

1. Orfila et son *Traité des poisons*

Comme il est bien connu, les premiers hominides utilisaient déjà des poisons dans leurs armes pour rendre la mort de leurs proies plus efficace. Les anciens Grecs connaissaient aussi le pouvoir de la potasse, du salpêtre, du mercure, de l'arsenic et de la célèbre ciguë, qui mit fin à la vie de Socrate. Et dans la Rome antique, Néron, selon certains historiens, utilisa des composés du cyanure pour empoisonner ses proches. De nombreux ouvrages classiques traitent de cette question depuis longtemps, le plus célèbre étant peut-être le poème de Nicardo, *Thérika*, du II^e siècle avant notre ère¹.

Malgré le grand nombre d'œuvres élaborées tout au long du Moyen Âge et des siècles suivants, les manuels de toxicologie actuels placent généralement la création de cette science au début du XIX^e siècle, grâce à l'apparition du texte étudié dans ce travail: le *Traité des poisons*. Son auteur est un médecin né à Mahon en 1787, Mateu Josep Bonaventura Orfila i Rotger, qui avait commencé à étudier la médecine à la Université de Valencia, étant particulièrement intéressé par la chimie. Grâce à sa curiosité pour les nouvelles découvertes, au début de 1807,

la « Junta de Comerç » de Barcelona lui accorde une bourse pour poursuivre ses études à Paris pendant quatre ans. Tout en étudiant la médecine, Orfila commença à donner des cours en chimie et en médecine, ce qui lui permettrait de continuer à vivre à Paris, même si sa bourse lui avait été enlevée en 1809. Les leçons privées d'Orfila ont toujours été illustrées par des expériences qui ont servi à confirmer ou à réfuter certains aspects de la théorie. Pour effectuer ces expériences, Orfila eut besoin de nombreuses heures de préparation. Un travail méticuleux et ingrat qui exigea un grand effort personnel et économique. Pour cette raison, en 1813, Orfila prit contact avec Nicolas Crochard, libraire et rédacteur en chef de la revue *Annales de Chimie*. Lors de cette première rencontre, Orfila et Crochard tinrent le dialogue suivant : « Voulez-vous acheter un ouvrage de Toxicologie en deux volumes ? - Qui êtes-vous ? -Orfila. -Je vous connais parce que j'ai entendu parler de vous à plusieurs de vos élèves ; oui, je consens à traiter avec vous, ne serait-ce que pour la rareté du fait² ».

Le premier volume fut prêt à la fin de 1813. Pour la préparation de cette première publication du *Traité*, Orfila se plongea dans les ouvrages scientifiques qui étaient disponibles à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris et il profita aussi des expériences qu'il avait lui-même faites sur des animaux. Au cours de ces dernières, il pouvait observer l'effet produit par diverses substances. Le *Traité des poisons* reçut un excellent accueil, non seulement de la part de la communauté scientifique, mais aussi des universitaires de l'Institut de France.

Année de publication	Titre	Lieu de publication	Éditeur
1814-1815	Traité des poisons tirés des règnes minéraux, végétal et animal, ou, Toxicologie générale considérée sous les rapports de la physiologie, de la pathologie et de la médecine légale...	Paris	Crochard
1818	Traité des poisons tirés des règnes minéral, végétal et animal, ou Toxicologie générale, considérée sous les rapports de la physiologie, de la pathologie et de la médecine légale... Seconde édition, revue, corrigée et augmentée.	Paris	Crochard
1826	Traité des poisons tirés des règnes minéral, végétal et animal, ou Toxicologie générale, considérée sous les rapports de la physiologie, de la pathologie et de la médecine légale ... Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.	Paris	Crochard, Gabon et Cie,

Année de publication	Titre	Lieu de publication	Éditeur
1843	Traité de toxicologie ... Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée.	Paris	Fortin, Masson et Cie
1852	Traité de toxicologie... Cinquième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.	Paris	Labé

Bertomeu-Sánchez, spécialiste reconnu de l'œuvre d'Orfila, déclare à ce propos (2015 :55) :

[...] las interacciones entre química y medicina, las dificultades metodológicas de la experimentación animal y las relaciones complejas entre la ciencia y la ley. Muchas de estas cuestiones pueden abordarse a través de las diferentes ediciones del Tratado des poisons que se convirtió en una obra viva, en constante crecimiento y renovación, durante los casi cuarenta años que transcurrieron entre la primera edición de 1814 y la muerte de Orfila en 1853. Todavía en la actualidad sigue siendo utilizado por científicos, historiadores y novelistas cuando buscan una obra de referencia sobre los venenos, sus antídotos y los signos del envenenamiento.

La vie et de l'œuvre d'Orfila ont été étudiées en profondeur par Bertomeu-Sánchez et Chauvaud³, raison pour laquelle nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps. Nous soulignerons seulement le fait que l'œuvre n'a pas seulement eu des répercussions en France - ce qui nous intéresse ici -, mais elle a également été traduite en allemand, anglais, italien et espagnol. Ces traductions eurent aussi des éditions successives.

Allemand

Quatre traductions en allemand sont repérables entre 1818 et 1853.

Année	Lieu	Éditeur	Titre	Traducteur
1818 1819	Berlin	Carl Friedrich Amelang	Allgemeine Toxicologie oder Giftkunde, worin die Gifte des Mineral-Pflanzen-und Thierreichs, aus dem physiologischen und medizinisch-gerichtlichen Gesichtspunkte untersucht werden.	Sigismund Friedrich Herbstädt , de formation en médecine et en pharmacie. Il a également été le traducteur du célèbre <i>Traité élémentaire de chimie</i> d'Antoine-Laurent Lavoisier.

Année	Lieu	Éditeur	Titre	Traducteur
1829 1831	Berlin, Posen und Bromberg	E.S. Mittler	Toxikologie; oder, Die Lehre von den Giften und Gegengiften für angehende und ausübende Aerzte und Apotheker, Polizei- und Kriminal-Beamte. Nach der dritten Auflage des Traité des poisons...	Joseph Anton Seemann , en 1829, publia son propre travail de toxicologie écrit en latin, dans le prologue de cette production il parle d'Orfila et le livre traite d'expériences faites avec des chiens pour étudier les effets de l'arsenic. Pour la traduction du «Traité», il a été aidé par Adolf O. Friedrich Karls.

Année	Lieu	Éditeur	Titre	Traducteur
1830	Leipzig	Lehnhold	Allgemeine Toxicologie, oder die Abhandlung von den Giften des Mineral-, Pflanzen- und Thierreichs, in physiologischer, pathologischer u. gerichtlich-medicinischer Hinsicht.	Otto Bernhard Kuhn , professeur honoraire de Chimie honoraire de Chimie à l'Université de Leipzig.
1852 1853	Braunschweig	F. Vieweg	Lehrbuch der Toxicologie. Nach der 5 umgearbeiteten, verbesserten und vierfach vermehrten Auflage aus dem Französischen mit selbständigen Zusätzen bearb.	Gustav Krupp . Médecin et traducteur de nombreux ouvrages français traitant de différents aspects médicaux, parmi lesquelles le <i>Traité de médecine légale</i> d'Orfila (Leipzig, 1850).

Anglais

Les traductions en anglais furent également au nombre de quatre entre 1815 et 1821.

Année	Lieu	Éditeur	Titre	Traducteur
1815	Londres		A General System of Toxicology, or a treatise on Poisons ... considered as to their relations with physiology, pathology, and medical jurisprudence.	Inconnu

Année	Lieu	Éditeur	Titre	Traducteur
1817	Philadelphie	M. Carey & Son	A general system of toxicology; or, a treatise on poisons found in the mineral, vegetable, and animal kingdoms, considered in their relations with physiology, pathology, and medical jurisprudence.	Joseph G. Nancrede Apparemment, il était médecin spécialisé dans les vaccins et les césariennes. Il a écrit en français et publié à Paris en 1825, <i>De la Politique de l'Angleterre : de ses rapports avec les autres puissances</i>
1818 1821	Londres	E. Cox	A general system of toxicology; or, A treatise on poisons, drawn from the mineral, vegetable, and animal kingdoms, considered as to their relations with physiology, pathology, and medical jurisprudence...	John Augustine Waller
1821	Londres	E. Cox	Appendix to the general system of toxicology; or, a treatise on mineral, vegetable, and animal poisons. Containing all the additional matter relating to that science, published by the author in his late work, entitled «Lecture on medical jurisprudence», and thus rendering complete the former «Treatise on poisons». To which are added twenty-two coloured engravings of poisonous plants, fungi, insects...	John Augustine Waller

Italien

Les éditions furent aussi nombreuses dans cette langue.

Année	Lieu	Éditeur	Titre	Traducteur
1817 1818	Roma	Carlo Mordacchini	<i>Trattato dei veleni cavati dal regno minerale, vegetabile ed animale, ossia, Tossicologia generale, considerata sotto i rapporti della fisiologia, della patologia e della medicina legale; del signor P. Orfila, approvato dall'Istituto di Francia.</i>	Vincenzo Ottaviani , professeur de chimie et de botanique à l'école de médecine de Camerino. La plupart de ses publications étaient liées à la fièvre typhoïde, au choléra et à la fièvre puerpérale. Ses œuvres visent les poisons issus du règne végétal.

Année	Lieu	Éditeur	Titre	Traducteur
1819	Nápoles	Luca Marotta	<i>Tossicologia prattica, ovvero soccorsi da apprestarsi alle persone avvelenate o cadute in asfissia...</i>	À la traduction du Dr. Carlo Porta, on a ajouté quelques notes de Pietro De Philippis , docteur en chirurgie.
1828	Livorno	Vignozzi	Tossicologia pratica... coll'aggiunta della medicina legale riguardante il veneficio..	Docteur Luigi Michelotti
1833	Livorno	Vignozzi	Tossicologia pratica coll'aggiunta della medicina legale riguardante il venefizio.	Docteur Luigi Michelotti
1833	Nápoles	Nuovo gabinetto letterario	<i>Tossicologia practica. Coll'aggiunta della medicina legale riguardante il venefizio.</i>	Docteur Luigi Michelotti
1835	Livorno	Vignozzi	<i>Tossicologia pratica de Prof. D... coll'aggiunta della medicina legale riguardante il venefizio</i>	Docteur Luigi Michelotti
1836 1838	Nápoles	Testa	<i>Trattato dei veleni ovvero Tossicologia generale.</i>	Docteur Miglietta , professeur d'histoire de la médecine à l'Université de Naples ; quand il a traduit le <i>Traité</i> de Orfila, il était déjà professeur de physiologie. Auteur aussi de revues médicales, d'essais médicaux et de traducteurs d'ouvrages, notamment français.

Espagnol

Cependant, en Espagne, on n'y eut que deux éditions, la première traduction réalisée par Mariano de Larra et Langelot.

Année	Lieu	Éditeur	Titre	Traducteur
1819	Madrid	M. Collado	Tratado de los venenos sacados de los reynos mineral, vegetal y animal o toxicologia general.	Mariano de Larra y Langelot

Année	Lieu	Éditeur	Titre	Traducteur
1845-1846	Madrid	Sanchiz, Alvarez y Biosca	Tratado Completo de Toxicología. Cuarta edición revisada, corregida y aumentada.	Pedro Calvo Asensio , Docteur en pharmacie. Il a étudié philosophie et sciences humaines à l'Université de Valladolid et réussit son doctorat en pharmacie à Madrid. En 1855, il fonde la revue <i>La linterna Médica</i> , où il exerce un journalisme satirique qui devient le fléau des principaux organes d'expression des doctrines homéopathiques en Espagne, provoquant des controverses et des affrontements menant à la fermeture de la publication. Il est reconnu comme l'un des grands promoteurs de la science pharmaceutique.

Mariano de Larra, notre traducteur, n'a traduit que le premier volume de la première édition d'Orfila. De nombreuses inconnues entourent cette publication. Pourquoi le Dr Larra n'a-t-il pas traduit le deuxième volume ? Pourquoi n'a-t-il pas attendu qu'Orfila ait déjà publié la deuxième édition du *Traité* pour faire sa traduction ? Est-ce vraiment la traduction de la première édition ? Nous pouvons seulement affirmer que la traduction de Larra est effectivement celle de la première édition d'Orfila. Concernant les autres questions, nous ne pouvons formuler que des hypothèses. Dans une lettre du 28 septembre 1838, adressée à son frère Eugenio, Larra écrit :

No se encuentra por parte ninguna, ni en las librerías de las ferias, ninguno de los 1500 ejemplares que se vendieron en la librería de Sojo de mi traducción de la Toxicología de Orfila, y me hace falta, porque yo me he quedado sin el original, sin el manuscrito y sin ningún ejemplar de la traducción, tal es el caso que hago yo de todas mis cosas. Si por casualidad entre los médicos que tú conoces, y que probablemente la tendrán, hubiera alguno que tuviera la bondad de prestármela, se la volvería, luego que la copiase y si me determinaba a dar 2ª edición, le regalaría de ella otro ejemplar⁴.

Nous avons indiqué que l'imprimeur était José Collado, mais à la suite de la découverte de cette lettre, nous avons pu vérifier que l'éditeur était le libraire Sojo et que tous les exemplaires avaient été vendus dans sa librairie. D'après Morán Ortí (2011, p. 62), M. Sojo a rejoint le secteur de l'édition en 1814 et, peut-être après avoir informé Larra de la publication de sa traduction chez lui, Sojo a été emprisonné pour avoir édité Filangieri (1753-1788) et vendre des livres interdits (18). En raison

de ce problème, le Dr. Larra devrait reporter la rédaction de sa traduction bien que nous n'excluons pas que les voyages avec M. Francisco de Paula dans toute l'Europe et d'autres affaires l'empêchèrent de terminer sa traduction avant l'apparition de la deuxième édition d'Orfila. En tant que première traduction en espagnol et père de Mariano José de Larra, notre étude portera sur cette traduction mais nous examinerons préalablement son texte original plus en détail.

2. L'ouvrage original : *Traité des poisons*

Orfila commence son travail par une dédicace à Nicolas Vauquelin exprimant son respect pour sa gentillesse, amplement démontrée, et pour ses recherches. Vauquelin (1763-1829) était un disciple et ami d'Antoine Fourcroy, avec qui il publia de nombreuses œuvres dans les *Annales de chimie*. En 1804, il obtient la chaire de technologie chimique au Muséum d'histoire naturelle. En 1811, il devint professeur adjoint de chimie à la faculté de médecine de Paris et, cette même année, il obtint son doctorat en médecine, curieusement la même année qu'Orfila, dont il était le professeur. Après la mort de Fourcroy, la chaire de chimie reste vacante pendant près de deux ans. Toute l'opinion publique s'accorde à dire que Vauquelin est la seule personne capable d'occuper ce poste. Cependant, en 1822, le décret du 21 novembre expulsa Vauquelin de la chaire de chimie pour ses tendances libérales - c'est le temps de la restauration de Louis XVIII. Et, comme par hasard, la personne qui obtient la chaire est Orfila. Cette décision est, bien sûr, due à la valeur d'Orfila mais aussi parce qu'il est proche des courtisans de Louis XVIII⁵. Même si elle est antérieure au triste épisode, la dédicace est donc une sorte de compensation faite à Vauquelin par Orfila.

Orfila ouvre son *Traité* sur une préface dans laquelle il décrit les étapes qu'il a suivies pour l'élaboration de ce dernier. Avant cette description concise, il explique, de façon générique, que la toxicologie est liée à toutes les branches de la science et que, selon lui, le chimiste au sein de la toxicologie a pour fonction de perfectionner les procédures de vérification de l'empoisonnement afin de clarifier le jugement dans un processus pénal. Il critique les traités de toxicologie de Joseph Jacob Plenck (1735-1807)⁶ et Joseph Frank (1771-1842)⁷ qu'il considère obsolètes. Le traité, composé de deux volumes, est divisé en deux parties. Chaque chapitre de la première section est divisé en six sections dans lesquelles Orfila expose l'histoire des substances toxiques extraites des trois règnes naturels. Les six sections ont les titres suivants :

1.- *L'exposition de leurs propriétés chimiques et de leurs caractères extérieurs*. Dans cette section, il étudie les caractéristiques botaniques et zoologiques des différents poisons végétaux et animaux.

2.- *Leur action physiologique.* Ici, il rend compte des expériences faites avec des animaux vivants et comment ils sont tués après avoir été empoisonnés.

3.- *Leurs symptômes généraux.* Cette partie énumère une série de travaux de référence qui aideront l'expert à établir un diagnostic et le traitement à suivre.

4.- *Les lésions du tissu qu'elles provoquent.* Dans cette section, il tente de démontrer, après l'ouverture des cadavres, qu'il n'est possible que par le simple examen de ce type de blessures de reconnaître la substance toxique qui les a provoquées.

5.- *Application des faits dans les quatre autres paragraphes aux divers cas de la médecine légale.* Cette partie décrit la procédure que l'expert doit suivre si la victime empoisonnée est encore en vie et peut être provoquée par des vomissements ou si elle est déjà morte.

6.- *Le traitement de l'empoisonnement.* Finalement, Orfila considère les antidotes, établissant une synonymie entre les termes contrepoison (contre-poison du XIX^e siècle) et antidote. Cette synonymie attirera plus tard les critiques de Pere Mata⁸ (1846 : 151-152) :

El contraveneno es un medio terapéutico que obra sobre el veneno; el antidoto es un medio terapéutico que obra sobre el envenenado. El contraveneno actúa químicamente; el antidoto de un modo fisiológico [...]. El contraveneno lo mismo obra en el cuerpo del envenenado que fuera de él, in vitro, por ejemplo; el antidoto solo obra en el cuerpo de la víctima.

Et s'il est vrai qu'Orfila utilise les deux termes comme des synonymes, celui qu'il préfère est 'contrepoison'. Ainsi, il énumère les qualités qu'un réactif chimique doit avoir pour agir comme contrepoison :

1. *Il doit pouvoir être pris à grande dose sans aucun danger.*
2. *Il doit agir sur le poison, soit liquide, soit solide, à une température égale ou inférieure à celle de l'homme.*
3. *Son action doit être prompte.*
4. *Il doit être susceptible de combiner avec le poison, au milieu des sucres gastriques, muqueux, bilieux et autres que l'estomac peut contenir.*
5. *Enfin, il faut le dépouiller de toutes ses propriétés délétères.*

Larra utilisera également ces deux termes comme synonymes dans sa traduction, même si nous pensons qu'il ne s'agit pas d'un choix exact puisque, en français, nous trouvons les termes comme synonymes dans différents dictionnaires : « Antidote : Contrepoison spécial à un toxique donné [...] ; Contrepoison : Remède contre le

poison, antidote » (*Le Petit Larousse Illustré*, 1975). En revanche, le *Diccionario filológico comparado de la lengua castellana* de Calandrelli manifeste :

El antídoto comprende todos los remedios que se emplean para disminuir los efectos de las enfermedades, destruyendo sus principios o causas, como cuando decimos que la quina es un antídoto para la fiebre. Se llaman contravenenos aquellos remedios acomodados para impedir los progresos, o destruir el efecto de un veneno que se haya tomado, por lo que vemos que el antídoto tiene mucha más extensión en su significado que el contraveneno; pues aquel se extiende a todas las enfermedades y dolencias de cualquiera naturaleza que sean, y este se limita a solo las cosas venenosas; también antídoto tiene un sentido figurado o moral, pues llamamos antídotos a los discursos u obras morales que se publican como un preservativo a las doctrinas⁹.

Nous pouvons déduire que dans le français d'usage non spécialisé (*Petit Larousse*), ces termes constituent aujourd'hui des synonymes, mais qu'en espagnol, dans des textes également non spécialisés (et en espagnol (Calandrelli, *supra*), il semblerait qu'il y ait un usage plus précis de chacun des deux termes *contraveneno* et *antídoto*. Le dictionnaire espagnol se montrerait plus précis dès la fin du XIX^e siècle.

Ajoutons que dans la deuxième section du *Traité* -qui ne nous intéresse pas directement parce qu'elle n'a pas été traduite par Mariano de Larra-, nous voyons pourtant des éléments significatifs qu'il est intéressant de souligner : avant la Préface figure un rapport signé et approuvé par les médecins Pinel, Percy et Vauquelin. Le rapport, préparé à l'Institut de France, (Sciences physiques et Mathématiques) signale l'importance et la nécessité de profiter d'une étude de ces caractéristiques et fait l'éloge d'Orfila louant la perfection de ce premier volume. Le *Traité des poisons*, transformé plus tard en *Traité de Toxicologie* est sans aucun doute un ouvrage d'importance internationale en matière de poisons, qui a été reconnu dès sa parution, recevant de nombreux appuis d'éminences scientifiques de l'époque, à juste titre, car il faut souligner sa découverte de l'accumulation de toxines dans différents tissus d'organes internes.

3. Un traducteur très particulier : Mariano de Larra y Langelot (1773-1846)

Sous le titre de la traduction, nous lisons cette déclaration :

[..] Traducido al castellano por el Dr. D. Mariano de Larra, profesor de medicina, miembro de la sociedad médica de Burdeos, académico de la de medicina práctica de París, ex-médico de cámara del Serenísimo Señor Infante D, Francisco de Paula, &c¹⁰.

Apparemment, Larra rencontra Orfila à Paris et peut-être tous les deux nouèrent-ils des liens d'amitié, qui eurent pour résultat la possibilité de traduction de l'ouvrage. Nous avons constaté que Mariano de Larra et Langelot avait obtenu son baccalauréat en philosophie à l'Université de Valence 1790-1792¹¹ et qu'il avait ensuite commencé ses études de médecine dans cette même université¹², et plus tard à Madrid et à Saragosse. Cependant, nous n'avons pas pu vérifier son passage par les universités de ces deux dernières villes. Selon un rapport publié dans le journal *Gazeta de Madrid*: «El doctor Larra, que ha recibido su grado de doctor en la escuela de medicina más célebre de la Europa, ó por lo menos en la que compite con las más célebres, pues le recibió en Paris [...]»¹³ ».

C'est vers 1796 que Larra finit ses études de médecine à Paris, une faculté fermée en 1789 par les révolutionnaires qui ne voulaient pas des élites, raison pour laquelle furent créées les Écoles de santé, devenues par la suite des Écoles de médecine au début du XIX^e siècle. Il est donc possible que Larra ait suivi les classes de l'École de santé à Paris à la fin des années 1790. De plus, lors de notre recherche à ce sujet, nous avons constaté que Larra apparaît comme un abonné au *Dictionnaire des sciences médicales* publié entre 1812 et 1820. Dans ce dictionnaire, il figure comme « docteur-médecin », ce qui pourrait peut-être confirmer ce qui a été dit.

Quoi qu'il en soit, en 1803, Larra pratiquait déjà comme médecin dans les *Reales Hospitales* et de la *Pasión* de Madrid, tel qu'il est indiqué dans la première traduction publiée à l'Imprimerie Royale¹⁴. Il s'agit d'un texte anglais d'Edmund Godwyn (1756-1829) qui avait été traduit en français par Jean-Noel Hallé (1754-1822), professeur de la nouvelle Ecole de Santé de Paris à la fin du XVIII^e siècle et plus tard, médecin ordinaire de Napoléon. Dans sa traduction, Larra défendait l'importance de la traduction en ajoutant que de toutes les traductions effectuées en d'autres langues « la France occupe une place distinguée parmi les nations instruites et alphabétisés [...] ». Il est curieux de signaler que Larra souligne que les mots *exâmen et oxygêno*, écrits en espagnol avec des accents circonflexes, doivent être lus avec des accents aigus (*exâmen et de l'oxígeno*), selon les règles de la bonne orthographe. Nous ne devons pas oublier que c'était en cette année 1803 que les réformes orthographiques furent introduites et que l'accent circonflexe est devenu inutile.

Larra se maria une deuxième fois en 1806 avec Maria Dolores Sánchez de Castro et, fruit de ce mariage, naquit en 1809 Mariano José de Larra, célèbre écrivain romantique espagnol. Mais il semble que le Dr Larra se soit encore rendu de nouveau à Paris un an avant, en 1807, pour approfondir ses connaissances en médecine et en chimie. C'est durant cette année académique qu'il a probablement rencontré Orfila dans ses cours privés. Lorsque Larra rentre en Espagne en 1809, il est déjà un médecin célèbre et très connu pour ses élixirs et ses remèdes botaniques¹⁵.

En 1811, il postule pour un poste de médecin dans l'armée française mais, après l'arrivée de Wellington à Madrid (1812), les français et les *afrancesados* (« francisés », le groupe qui a collaboré avec le nouveau gouvernement de Joseph I en Espagne) doivent s'exiler. C'est le cas aussi du docteur Larra qui doit fuir en France avec sa famille à la fin de la guerre d'indépendance espagnole. Larra débarquera d'abord à Bordeaux où il travaillera à l'hôpital militaire, mais quelques mois plus tard, la famille déménage à Paris où il pratiquera la médecine dans son cabinet et rencontrera Orfila qui vient de terminer son *Traité des poisons*.

En 1818, Don Francisco de Paula (le plus libéral des membres de la monarchie) nomme le Dr Larra son médecin privé et Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, après avoir demandé ses services quand il tomba malade à Paris. Il guéri ensuite par les soins de Larra. À partir de ce moment, il invita le Dr Larra à l'accompagner dans ses voyages à travers l'Europe et va lui permettre ensuite de retourner en Espagne.

Une fois en Espagne, il travailla à Corella (Navarre), à Magallon (Zaragoza), à Aranda de Duero, à Torrejon de Ardoz et à Cáceres.

Dans les Archives provinciales de Cáceres il existe un document daté du 18 Octobre 1819, dans lequel il signe un contrat en tant que médecin de Cáceres « *al servicio de una serie de familias acomodadas de la ciudad* ». 1819 est l'année de la publication de la traduction du texte d'Orfila. Selon le contrat, le médecin avait l'obligation de soigner 75 familles aisées dans cette ville, lesquelles devaient payer ses services et lui fournir une maison. Larra s'engage à soigner ces citoyens de Cáceres à toute heure du jour et de la nuit, autant qu'il sera nécessaire, sans pouvoir quitter la ville plus de 24 heures, mais le Dr Larra ne respecta pas les termes de son contrat et partit avant son terme. Certains biographes notent qu'en 1822, la famille de Larra habite à Corella (Navarre) et en 1825 à Aranda de Duero.

Mariano de Larra y Langelot représente l'ouverture de l'Espagne à une Europe post-révolutionnaire dans tous ses sens, sachant qu'il s'agissait des avantages et du développement du pays voisin. Ces données dressent le portrait du traducteur espagnol et permettent de représenter le contexte social et les difficultés tant matérielles que professionnelles qui ne lui permirent pas, peut-on penser, l'élaboration de la traduction du deuxième volume du *Traité* d'Orfila.

4. La traduction de Larra: *Tratado de los venenos* (1819)¹⁶

Comme nous l'avons dit, lorsque Larra traduisit le *Traité* d'Orfila, il vivait déjà en Espagne depuis un an. Peut-être la traduction était-elle déjà prête avant son retour, car dans son prologue, il est indiqué qu'elle avait été corrigée par Orfila lui-même.

Cependant, l'emprisonnement du libraire-éditeur Sojo a pu retarder la publication du livre. Larra déclare qu'il était professeur dans le titre de son ouvrage et, bien que nous n'ayons pas pu vérifier ce fait, nous pouvons penser qu'il a peut-être donné des cours de médecine privée à Paris, comme beaucoup d'autres jeunes médecins de son temps. Après une dédicace à Don Eusebio de Lera, professeur de médecine à l'Université de Saragosse, spécialiste de pathologie médicale et recteur de cette même université en 1851, nous trouvons un vaste « prologue du traducteur » dans lequel il précise les raisons qui l'ont poussé à traduire ce travail :

1. El deseo de que se generalicen en España unos conocimientos, que al paso que ilustran a los magistrados, facilitan a los médicos el modo de asegurarse de la verdad, en caso de sospechas de envenenamiento [...] (VII) 2. El saber que la Alemania, la Italia y la Inglaterra (aquí dice que tiene la traducción inglesa delante y que su traductor se esconde) se han apresurado a traducir esta preciosa obra [...], y parecerme que haría un gran obsequio a mi patria, imitando a las demás naciones civilizadas (VIII) [...] 3. El que, siendo español el autor, me ha parecido se debía de derecho a la España el fruto de las tareas de uno de sus naturales [...] (VIII) 4. El que hallándome yo en París, y teniendo la fortuna de conocer particularmente al autor, me he prometido hacer una traducción revisada por él mismo, y en que por consiguiente no se diga nada que no esté muy de acuerdo con el espíritu de la obra; de modo que esta traducción puede mirarse idénticamente como la misma obra original. En efecto el señor Don Mateo Orfila ha tenido la bondad de revisarla y corregirla toda, palabra por palabra; ventaja que no disfrutaban ninguna de las demás traducciones (VIII-IX)¹⁷.

Ici, Larra nous donne une information précieuse qui servira plus tard à expliquer un problème inhabituel que nous avons remarqué lors de la comparaison de la traduction avec l'original. Larra explique longuement les raisons pour lesquelles l'Espagne a besoin d'une œuvre de toxicologie aussi complète que celle d'Orfila (IX) et la nécessité, pour les universités, d'éclairer les étudiants en médecine légale sur ce traité (IX-X). Il explique ensuite certaines notions de chimie qu'il estime fondamentales pour comprendre le travail d'Orfila. C'est dans cette section qu'il introduit la terminologie des termes tels que « cloor », « yood » et ses dérivés. Le choix de ces graphies dans la traduction nous interroge car nous n'avons trouvé que peu d'exemples de ces formes en espagnol. Le choix du redoublement de la voyelle est dû à la transcription de l'oméga qui était dans les mots grecs χλωρός (vert pâle) etιώδης (violet). En tout état de cause, la nomenclature proposée par Larra pour ces deux termes n'a pas eu de succès. Selon le *Nuevo Tesoro Lexicográfico de la Lengua Española* de la RAE, les termes « cloro » et « iodo » ont été pleinement acceptés en 1852 et en 1855 dans les dictionnaires académiques. En fait, nous

trouvons déjà le mot « cloro » dans une entrée d'un dictionnaire publié en 1846 et dans beaucoup d'autres ouvrages de chimie et de médecine publiés dans les années précédentes¹⁸.

Dans le prologue, l'original et la traduction semblent deux textes complètement différents (p. IX-XXVIII) : Orfila décrit le contenu inclus dans son livre pour chaque poison et Larra fait une liste des poisons. Ensuite, Larra (p. XXX-XXXI) répertorie les chapitres de manière très différente de celle d'Orfila. Les pages XI-XIII du texte original disparaissent dans la traduction. À la page XXXI, Larra reprend le prologue d'Orfila pour décrire la deuxième partie du *Traité* mais c'est une description très différente. La différence entre l'original et la traduction peut être expliquée d'après la clé suivante : Orfila ne décrit pas correctement son livre lors de l'élaboration du prologue en 1813 parce qu'il ne savait pas encore très bien comment serait le deuxième volume. Il devait agir vite, après les négociations rapides avec l'éditeur Crochard. Par conséquent, Larra fut obligé de faire certaines corrections, ce qui confirme qu'Orfila a supervisé la traduction en espagnol, comme le traducteur l'avait déjà indiqué. Nous avons revu le deuxième volume du *Traité* et sa description ressemble plus à celle que Larra propose dans sa traduction que celle faite par Orfila dans son prologue. En bref, Orfila a changé la conception de son travail au cours des deux années qu'il lui a fallu pour terminer son *Traité*. Il est probable qu'il ne savait pas très bien comment il continuerait le second volume et qu'il a préféré ne pas en donner trop de détails dans son prologue. Pour cette raison, Larra a jugé nécessaire de réaliser les changements dont nous venons de parler. En effet, comme il le dit dans son propre prologue, son intention était de traduire la totalité de l'œuvre.

Conclusions

L'étude confirme que Larra respecte la totalité du travail d'Orfila, étant donné que les changements observés, mineurs, ne concernent que le prologue. Par ailleurs, on a observé que certains changements ont pu être motivés par la hâte d'Orfila pour offrir à ses lecteurs la publication complète du travail qu'il était en train de terminer lors de la parution de son premier volume.

Nous avons effectué une analyse des définitions qui, avec celle du contexte, ont permis d'identifier les caractéristiques de différenciation pour la classification des termes en fonction de leur caractère synonymique total ou partiel. La plupart des schémas syntaxiques les plus fréquents sont communs aux deux langues et la plupart d'entre eux sont construits au moyen d'adjectifs et de compléments du nom. Leur traduction demandait de prendre en considération la différence de fréquence des

équivalents en français et en espagnol, ainsi que les différents concepts qu'un même terme peut représenter.

Le *Traité de poisons* d'Orfila, dont nous fêtons justement le bicentenaire, comme nous l'avons indiqué précédemment, s'est très rapidement vendu en librairie et sans doute pas seulement à des spécialistes -ils n'étaient pas en si grand nombre-. Le texte original avait également connu un grand succès éditorial, bien que les cas de décès ou de meurtre par empoisonnement n'aient représenté qu'un très faible pourcentage des autres crimes. Malgré cela et grâce à l'imagination morbide des sociétés de l'époque -qui n'a peut-être pas beaucoup varié- le texte a eu un grand impact dans toute l'Europe. Les meurtres, dans lesquels le poison était le protagoniste, ont été les plus controversés et ceux qui ont suscité le plus d'intérêt dans la bourgeoisie du XIX^e siècle. L'affaire Lafarge par exemple, a attiré l'attention de toute l'Europe vers 1840, comme Flaubert l'a décrit dans une des premières scènes de *L'Éducation sentimentale*, lorsque Frédéric Moreau, futur étudiant en droit, entre dans le salon de sa mère où il lui « demanda immédiatement son opinion sur Mme Lafarge », l'affaire qui faisait « fureur de l'époque » et qui ne « manqua pas d'amener une discussion violente » parmi les personnages de Flaubert¹⁹.

Le procès judiciaire de Marie Lafarge, dont Orfila a été un des plus fameux experts, fut rapidement incorporé dans tous les Traités de toxicologie, bien entendu aussi dans la cinquième édition du *Traité* étudié dans ce travail, paru en 1843 à Paris et traduit en espagnol quelques années après. Flaubert lui-même a employé les ouvrages de toxicologie d'Orfila pour rédiger quelques passages de ses ouvrages, notamment l'empoisonnement d'Emma Bovary avec de l'arsenic. D'autres écrivains renommés, par exemple Alexandre Dumas, ont écrit nombre de textes autour de l'affaire Lafarge et d'autres cas d'empoisonnement qui ont attiré l'attention des lecteurs²⁰.

Ces échanges créatifs entre science et littérature, avec les poisons comme médiateurs entre l'encre et le crime, sont aussi le cadre de la traduction de Mariano de Larra, par coïncidence, le père de l'un des écrivains les plus connus de son temps. Ces échanges peuvent aussi expliquer le succès éditorial de l'ouvrage et ses traductions dans toute l'Europe, ainsi que l'apparition de la seconde traduction de Pedro Calvo Asensio, sujet d'une future étude.

Bibliographie

Ballano, A. 1823. *Suplemento al diccionario de medicina y cirugía del profesor D. Antonio Ballano*. Imprenta de Brugada.

Bertomeu Sánchez, J. R. 2004. Bibliothèque numérique Medic@ Livres et brochures de Mateu Orfila i Rotger (1787-1853). Valencia: Instituto de Historia de la Ciencia y Documentación López Piñero.

Bertomeu Sánchez, J. R. 2015. «Venenos, polémicas y fuga de cerebros: el bicentenario del Traite de poisons de Mateu Orfila (1787-1853).» *Anales de química*. Real Sociedad Española de Química.

Bertomeu Sánchez, J. R. 2015. *Venenos, ciencia y justicia. Mateu Orfila y su epistolario (1816-1853)*. Alicante: Publicaciones de la Universidad de Alicante.

Calandrelli, M. 1880. *Diccionario filológico comparado de la lengua castellana*. Buenos Aires: Imp. De Obras Clásicas.

Emsley, J. 2005. *The Elements of Murder: A History of Poison*. Nueva York: Oxford University Press.

Escalera, E., González Llana, M. 1865. *La España del siglo XIX: sus hombres y acontecimientos más notables*, Volumen 1.

Gracia Belmar, A., Bertomeu Sánchez, J. R. 1999. *Nombrar la materia. Una introducción histórica a la terminología química*. Barcelona: Ediciones del Serbal.

Larra y Langelot (de), M. 1819. *Tratado de los venenos sacados de los reynos mineral, vegetal y animal ó Toxicología general consideradas las relaciones que tiene con la fisiología, la patología y la medicina legal*. Tomo primero. Madrid: Imprenta Collado.

Mata y Fontanet, P. 1846. *Compendio de toxicología general y especial*. Madrid: Imprenta de Don Joaquín Meras y Suarez.

Martínez Neira, M. 2013. *La creación del cuerpo de catedráticos de universidad (1812-1857)*. Estudio histórico-jurídico. Madrid: Universidad Carlos III.

Memoria zoológica con cuadro generale dell teoría dell'infiammagione, e del controstimolo 1811 Nápoles: Michele Miglaccio.

Ojeda, P., Vallejo, I. 2001. *Pedro Calvo Asensio*. Obra selecta. Colección de Autores Vallisoletanos II. Valladolid : Editorial del Ayuntamiento de Valladolid.

Orfila, M. 1814-1815. *Traité des poisons tirés des règnes minéral, végétal et animal ou Toxicologie générale considérée sous les rapports de la Physiologie, de la Pathologie et de la Médecine légale*. Tome premier. Paris : Crochard.

Queruel, A. 1994. *Vauquelin et son temps (1763-1829)*. Collection chemins de la mémoire. Paris: Éditions Harmattan.

Morán Ortí, M. 2011. *Escritores e impresores en el umbral del Nuevo Régimen*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

Petit Larousse Illustré. 1975. Paris : Librairie Larousse.

Repetto, M. y G. 2009. *Toxicología fundamental*. 4ª Edición. Sevilla: Ediciones Díaz de Santos.

Sources bibliographiques numériques consultées

<http://www.worldcat.org> [consulté le 2 juin 2018]

<http://www.treccani.it/enciclopedia/> Dizionario-Biografico [consulté le 2 juin 2018]

<http://hemerotecadigital.bne.es/issue.vm?id=0001768381&page=7&search=Orfila&lang=es> [consulté le 1 juin 2018].

<http://www.filosofia.org/ave/001/a176.htm>

<https://boe.es/datos/pdfs/BOE//1837/1058/A00004-00004.pdf> [consulté le 7 juin 2018]

<https://chdetrujillo.com/tag/madre-del-escriptor-mariano-jose-de-larra-y-sus-capitulaciones-matrimoniales-1806/> [consulté le 15 juillet 2018]

<http://www.hoy.es/caceres/201603/13/escandalo-larra-padre-medico-20160313004421-v.html> [consulté le 10 juillet 2018]

<http://www.ramz.es/WebRAMZ/seccion2.subitem1.do?enlaceMenu=seccion2.subitem1> [consulté le 13 juillet 2018]

www.diariodenavarra.es/20090914/culturaysociedad/la-infancia-larra-corella.html [consulté le 15 juillet 2018]

<https://navegandoenelrecuerdo.blogspot.com/2015/03/larra-figaro-o-la-historia-de-un.html> [consulté le 8 juillet 2018].

Notes

1. Collard, Fr. : *Pouvoir et poison : histoire d'un crime politique de l'Antiquité à nos jours* (Paris : Seuil, 2007) ; Collard, Fr. : *Les écrits sur les poisons* (Turnhout : Brepols, 2016) ; Grell, Ole Peter, Andrew Cunningham, et Jon Arrizabalaga. *It All Depends on the Dose: Poisons and Medicines in European History* (New York: Routledge, 2018).

2. Bertomeu Sánchez, J. R. et. Vidal Hernández J. M. (eds.) *Mateu Orfila. Autobiografía i correspondència (1808-1815)*. Maó: IEM, 2011, p. 45.

3. Bertomeu Sánchez, J. R. Bibliothèque numérique Medic@ Livres et brochures de Mateu Orfila i Rotger (1787-1853). Bertomeu Sánchez, J. R. 2015. Venenos, polémicas y fuga de cerebros: el bicentenario del *Traite des poisons* de Mateu Orfila (1787-1853). *Anales de química*. Bertomeu Sánchez, J. R. 2015. *Venenos, ciencia y justicia. Mateu Orfila y su epistolario (1816-1853)*. Publicaciones de la Universidad de Alicante.

Chauvaud, Fr. 2016/2. « Cet homme si multiple et si divers : Orfila et la chimie du crime au XIX^e siècle ». In : *Sociétés & Représentations*, 22, p.171-187.

4. Lettre de ... à ..., Madrid, ... Archivo del Museo Romántico, Madrid. Numérisée à http://ceres.mcu.es/pages/Viewer?accion=41&Museo=&AMuseo=MNR&Ninv=FD3545&txt_id_imagen=1&txt_rotar=0&txt_contraste=0&txt_zoom=10&cabecera=N&viewName=visorZoom [consultée le 10 juillet 2018].

5. Queruel, A. *Vauquelin et son temps (1763-1829)*. Paris : L'Harmattan, 1994.

6. Plenck, Joseph Jacob. (1785) *Toxicologia seu doctrina de venenis et antidotis*. R. Graeffner : Viena.

7. Frank, Joseph. (1803) *Handbuch Der Toxicologie, Oder, Der Lehre Von Giften Und Gegengiften*. Schaumburg: Viena.

8. Mata y Fontanet, Pere. (1846) *Compendio de toxicología general y especial*. Imprenta de Don Joaquín Meras y Suarez : Madrid.

9. L'antidote comprend tous les remèdes utilisés pour diminuer les effets des maladies, en détruisant leurs principes ou leurs causes, comme lorsque l'on dit que le quinquina est un antidote à la fièvre. Les contrepoisons sont appelés les remèdes conçus pour empêcher le progrès ou pour détruire l'effet d'un poison qui a été pris. Nous voyons donc que l'antidote a beaucoup plus de sens que l'antidote ; car cela s'étend à toutes les maladies et à tous les maux de quelque nature que ce soit, et cela se limite aux choses toxiques ; l'antidote a aussi un sens figuré ou moral, car nous appelons les antidotes les discours ou les œuvres morales qui sont publiés comme préservatifs des doctrines. (tr. Natalia Campos).

10. [...] Traduit en espagnol par le Dr. D. Mariano de Larra, professeur de médecine, membre de la société médicale de Bordeaux, académicien de la pratique de la médecine à Paris, ancien médecin de chambre du Très serein Seigneur Infante D, Francisco de Paula, & c. (tr. Natalia Campos).

Voir image : https://live.staticflickr.com/7193/6869180085_769e871507_b.jpg. Mariano de Larra y Langelot (1773-1846) [consultée le 10 juillet 2018].

11. Archive historique de la Universitat de València, *Llibre de Matricula*, n°9; 36r, 37v, 38r.

12. Archive historique de la Universitat de València, HMed Manuscrits 0043(8), Listado de estudiantes de medicina de la Universitat de València, 1786-1831.

13. *Gazeta de Madrid*, 22 de octubre de 1837, p. 4.

14. Voir l'image :

https://books.google.es/books/content?id=KA5h-HA000C&hl=es&pg=PP9&img=1&zoom=3&sig=ACfU3U388_oAaGLKDwmLym58ly22ulge3w&ci=32%2C36%2C905%2C1426&edge=0. Traduction à l'espagnol du livre d'Edmund Godwyn (1756-1829) faite par Mariano de Larra [consultée le 10 juillet 2018].

15. <https://boe.es/datos/pdfs/BOE//1837/1058/A00004-00004.pdf>

16. Voir image : <http://ciconia.gobex.es/biblioteca/es/consulta/registro.cmd?id=5365>
Traduction à l'espagnol du Traité des Poisons de Mathieu Orfila [consultée le 10 juillet 2018].

17. 1. *Le désir de faire connaître en Espagne ces recherches que, en en illustrant les juges, elles facilitent aux médecins la façon d'assurer la vérité en cas d'intoxication soupçonnée [...] (VII)* 2. *Sachant que l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre (il indique ici qu'il a devant ses yeux la traduction anglaise, mais sans le nom du traducteur) ont été prêtes à traduire ce précieux travail [...] je pense offrir ce grand cadeau à ma patrie en imitant les autres nations civilisées (VIII) [...] 3. Étant donné que l'auteur est espagnol, j'ai cru qu'il était juste de faire connaître à l'Espagne le fruit du travail d'un de ses fils [...] (VIII)* 4. *Alors, voici que me trouvant à Paris, et ayant notamment la chance de connaître l'auteur, j'ai promis de faire une traduction révisée par lui-même afin que cette traduction puisse être considérée comme le travail original lui-même. En fait, M. Don Mateo Orfila a bien voulu revoir et corriger tout, mot à mot ; avantage dont ne jouit aucune autre traduction (VIII-IX)* (tr. Natalia Campos).

18. Nuevo Diccionario de la lengua castellana, que comprende la última edición íntegra, muy rectificada y mejorada, del publicado por la Real Academia Española, y unas veinte y seis mil voces, acepciones, frases y locuciones añadidas por D. Vicente Salvá. París. 1846. Librería de D. Vicente Salvá, p. 253.

19. Flaubert, G. *L'Éducation sentimentale*, Paris : Pocket, 1989. V. aussi Bertomeu Sánchez, J. R. 2015. *La verdad sobre el caso Lafarge*. Barcelona: El Serbal.

20. Voir Kalifa, D. 1995. *L'encre et Le Sang. Récits de Crimes et Société À La Belle Époque*. Paris : Fayard. Aussi Bodiou, L. et Chauvaud, M. (dir.). 2015. In : *Les Vénéneuses. Figures d'empoisonneuses de l'Antiquité à nos Jours*. Rennes : PUR.



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Traduire la médecine au XIX^e siècle : la traduction de Francisco Javier Laso de la Vega de l'ouvrage *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances* de Claude-François Lallemand

Francisco Luque Janodet

Université de Seville, Espagne

fljanodet@us.es

<https://orcid.org/0000-0001-5694-3233>

Reçu le 15-06-2019 / Évalué le 26-06-2019 / Accepté le 30-09-2019

Résumé

Le présent article aborde la réception de l'anatomie pathologique de Claude-François Lallemand en Espagne, grâce à la traduction de l'ouvrage *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances* menée par Laso de la Vega. Pour ce faire, nous étudierons le contexte historique dans lequel la traduction a été réalisée et, ultérieurement, nous entreprendrons l'analyse des plans lexical et syntaxique du texte source et du texte cible, afin de déterminer les caractéristiques de la traduction de Laso. Les conclusions finales réuniront des réflexions à propos de l'objet d'étude et les difficultés que Laso de la Vega a rencontrées pendant le processus traductologique.

Mots-clés : histoire de la traduction, traduction scientifique et technique, médecine, anatomie pathologique

Traducir la medicina en el siglo XIX : la traducción de Francisco Javier Laso de la Vega de la obra *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et des dépendances* de Claude-François Lallemand

Resumen

En el presente artículo abordaremos la recepción de la anatomía patológica en España de Lallemand gracias a la traducción de la obra *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances* realizada por Laso de la Vega. En el presente artículo, se estudiará el contexto histórico en el que se realizó la traducción y, posteriormente, se analizarán los planos léxico y sintáctico del texto fuente y del texto meta con el fin de determinar la calidad de la traducción de Laso de la Vega. Las conclusiones finales recogerán las reflexiones en torno al objeto de estudio y a las dificultades a las cuales Laso de la Vega tuvo que hacer frente durante el proceso traductológico.

Palabras clave: historia de la traducción, traducción científica y técnica, medicina, anatomía patológica

Translating medicine in the 19th century: Francisco Javier Laso de la Vega's translation of Claude-François Lallemand's *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances*

Abstract

This article will focus on the reception of Claude François Lallemand's anatomical pathology in Spain thanks to the translation of *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances* undertaken by Laso de la Vega. To this end, we will study the historical context in which the translation was performed. Furthermore, we will carry out a lexical and syntactical analysis of the source text and the target text to determine the quality of Laso's translation. The final conclusions will gather relevant reflections on the subject of study and the difficulties that Laso experienced during the translational process.

Keywords: history of translation, scientific and technical translation, medicine, anatomical pathology

Introduction

La traduction médicale est l'un des domaines les plus analysés dans les Études de Traduction, non seulement par la grande quantité de textes médicaux et l'emploi d'une terminologie spécifique mais aussi par l'intense activité traductologique qu'a généré ce champ hautement spécialisé tout au long de l'histoire, comme nous pouvons le constater à travers l'augmentation progressive d'articles et de projets de recherche centrés sur la réception des sciences médicales à travers les siècles en Espagne. Il convient de ne pas oublier que la traduction scientifique et technique n'a pas été considérée en tant que traduction jusqu'à la fin du XIX^e siècle (Franco Aixelá, 2013 : 39). A cet égard, Franco (2013 : 39) qualifie les textes scientifiques et techniques et leur traduction de « Cendrillon » de la recherche traditionnelle en linguistique et en traduction, comme en témoigne le fait qu'ils n'étaient guère un objet d'intérêt dans le passé. Pour Franco (2013 : 40), cette condition se manifeste dans les publications d'académiciens aussi notables que Schleiermacher (1813) qui ont refusé la condition de « vraie traduction » à la traduction technico-scientifique car ils considéraient son langage comme peu créatif. Néanmoins, cette branche de la traduction s'est constituée et est devenue un élément fondamental de la transmission des connaissances scientifiques acquises dans d'autres pays, surtout dans le cas des pays les moins développés du continent comme l'Espagne. À cause du retard de la science espagnole par rapport à d'autres puissances européennes telles que la France et, en raison de sa proximité géographique et de diverses relations qui ont eu lieu au cours des siècles, ce pays a notamment influencé les domaines tels que la médecine, l'œnologie, le droit ou l'éducation du pays ibérique.

Dans le présent article, nous aborderons, dans une perspective descriptive et comparative, la traduction en espagnol de l'ouvrage *Recherches anatomo-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances* de François Lallemand, qui serait traduit au fil des années à Cadix par Francisco Javier Laso de la Vega et intitulé *Investigaciones anatomo-patológicas sobre el encéfalo y sus dependencias*, Il s'agit d'un traité publié sous forme épistolaire en trois tomes entre 1820 et 1825, ce qui n'est pas du tout aléatoire. Lallemand se propose d'analyser les causes, le développement et les conséquences des pathologies et des affections de l'encéphale, mais compte tenu de la charge de travail qu'un ouvrage de ce type exigeait dans un champ peu étudié, l'auteur décida de publier de manière fractionnée ses résultats, le plus probablement pour avoir une diffusion plus rapide de ceux-ci :

Mon intention était de ne publier ce travail que quand il serait entièrement terminé [...]. Un pareil ouvrage exige beaucoup de temps et de méditations, et mes occupations ne me permettent plus d'y travailler d'une manière continue : j'ai pensé que je devais diviser ce travail pour le rendre plus facile [...]. Une fois décidé sur ce mode de publication, j'ai pensé que la forme de lettres serait plus commode et plus convenable que celle de mémoires ou de chapitres. C'est celle qui prête davantage aux développemens et aux discussions (Lallemand, 1830 : XXII-XXIII).

De plus, comme le souligne Acuña Partal (2015 : 18), l'activité traductologique localisée à Cadix était étroitement liée à la fondation du Real Colegio de Medicina y Cirugía de la Armada en 1748. En outre, comme l'a noté cet auteur, nous trouvons d'autres facteurs qui ont suscité la grande activité des traducteurs dans cette ville comme le désir de modernisation des élites intellectuelles et le grand prestige national et international du Colegio Real de la ville, lequel participa en même temps à la création d'institutions parallèles aux écoles de médecine, en utilisant des livres et des textes étrangers (Albarracín, 1988). Enfin, López Piñero (1976 *apud* Acuña 2015) indique que ce mouvement de réception et de diffusion des idées scientifiques est conditionné par le cadre socio-économique de la ville, autrement dit, par l'existence d'une bourgeoisie commerciale florissante qui entretenait des contacts avec l'Europe. Les recherches d'Acuña (2015 : 29) rendent compte du grand nombre d'ouvrages traduits tout au long du XIX^e siècle à Cadix en raison du nombre important de médecins nés ou liés à la ville où ils ont développé leur activité professionnelle et traductologique. À ce contexte historique nous devons ajouter, comme le remarque Jiménez Domingo (2015 : 316) que « les invasions napoléoniennes eurent comme conséquence la présence d'illustres médecins français en Espagne, ce qui facilita —malgré les circonstances difficiles— la diffusion et l'échange des connaissances ».

Le traducteur médical au XIX^e siècle

La diffusion de la science au XIX^e siècle a été perçue comme une nécessité pour faire connaître les progrès obtenus et pouvoir les utiliser au niveau local, ce que confirme Jiménez Domingo (2015 : 315) :

(...) si l'activité traductologique en Espagne fut déjà importante au XVIII^e siècle, elle le fut encore davantage au XIX^e. Les œuvres scientifiques et techniques publiées en France, en Angleterre et en Allemagne suscitaient l'intérêt des Espagnols et la médecine ne constituait pas une exception. Au contraire, la France et l'Angleterre se situaient dans ce domaine sur le devant de la scène et les traductions furent de plus en plus nombreuses.

À cet égard, il faut remarquer que certaines sciences nées dans d'autres pays, comme l'œnologie ou, dans ce cas, l'anatomie pathologique sont introduites en Espagne grâce à la traduction. Jiménez et Lépinette (2016 : 111), dans une étude sur la réception d'ouvrages médicaux étrangers en Espagne dans la première moitié du XIX^e siècle, notent que plusieurs des traductions inventoriées omettent des informations sur l'identité du traducteur, ce qui leur a permis de formuler plusieurs hypothèses selon lesquelles 1) l'identité du traducteur n'ajoute aucune valeur à la traduction, car il ne s'agit pas d'une personne connue; 2) le traducteur lui-même n'a pas jugé opportun de signer la traduction; 3) il s'agit d'une thématique médicale éloignée de la science; 4) l'œuvre est une réélaboration d'un texte dont il ne reste que quelques fragments originaux et donc réellement traduits.

En outre, les études de Bertomeu Sánchez et Muñoz Bello (2012), axées sur la réception de la terminologie chimique en Espagne, peuvent être extrapolées au domaine de la médecine et de l'anatomie pathologique. Ces auteurs remarquent que les traducteurs devaient faire face à plusieurs problèmes terminologiques dans le transfert du contenu d'une langue à l'autre. Dans ce contexte, certains ont adapté les termes d'origine grecque à l'orthographe de la langue cible, d'autres ont dû décider s'ils préféraient une unité lexicale similaire au français, de sorte que la terminologie soit identique dans tous les pays, ou faire des adaptations pour qu'il y ait une homogénéité avec la langue cible. Ils soulignent également la proposition de nouvelles unités lexicales pour remplacer certains termes proposés par des chimistes français, c'est-à-dire, une fonction essentielle pour normaliser la terminologie de la nouvelle langue spécialisée en espagnol.

Il convient aussi de se demander quel profil avaient les traducteurs qui devaient aborder ce type de problèmes terminologiques, ainsi que les éventuelles difficultés posées par la traduction d'un texte technico-scientifique en général. En ce sens, Pickford (2012 : 167) souligne qu'il s'agissait d'un expert du domaine possédant des

compétences linguistiques dans la langue source et qui effectuait des traductions à titre occasionnel, souvent, selon Bret (2012 : 954) dans le but de diffuser le progrès scientifique. De cette manière, nous trouvons des experts dans le domaine en question, connaisseurs de la langue étrangère mais sans formation en traduction. Pour cette raison, nous sommes d'accord avec Bartomeu et Muñoz (2012), qui déclarent que des traducteurs, souvent méconnus, ont joué un rôle majeur dans la circulation, l'adaptation et le rejet de nouveaux termes dans les différentes langues européennes, car ils agissaient en tant que médiateurs linguistiques et dynamiseurs de la science, permettant de nombreuses avancées et l'arrivée de nouvelles connaissances dans le pays d'accueil.

Les Recherches anatomo-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances de François Lallemand et sa réception en Espagne

La médecine, en tant que science en constante évolution, cherchait à comprendre, connaître et traiter les différentes maladies dont souffraient les patients. En ce sens, comme l'affirme Lallemand (1830 : I) :

[...] je dois l'avantage d'avoir pu observer, dans un petit nombre d'années, plus d'affections cérébrales qu'aucun des auteurs qui ont écrit sur cette matière. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elles étaient beaucoup plus communes qu'on ne le pense, et surtout beaucoup moins connues que celles d'aucun autre organe.

Après avoir mis en avant les recherches de Senac, de Crevisart sur les maladies cardiaques, d'Avenbrugger sur la percussion de la poitrine, les recherches de Bayle sur la phtisie pulmonaire et les observations de Laënc sur l'emploi de l'auscultation médiate, Lallemand affirme que « [...] il semble qu'on ait oublié l'organe par lequel l'homme se distingue le plus éminemment des autres animaux vertébrés ; celui auquel il doit l'empire immense qu'il exerce sur tout ce qui l'environne, par la force et l'étendue de ses facultés intellectuelles » (1830 : II). Voici le but de Lallemand : fournir à la médecine en général un nouveau mode d'étude permettant d'approfondir l'anatomie pathologique, qui peut être définie comme « la discipline médicale qui permet la reconnaissance des anomalies des cellules et des tissus d'un organisme, appelées lésions [...], pour effectuer le diagnostic des maladies, porter un pronostic et, plus généralement, en comprendre les causes et les mécanismes » (Duyckaerts, Fouret, Hauw, 2003 : 7).

La vie de Claude-François Lallemand est bien documentée par la pertinence de ses contributions aux sciences médicales. Il naquit à Metz le 26 janvier 1790 et décéda en 1854 à Marseille. Il fit ses études en médecine à Metz puis à Paris avant d'obtenir l'une des chaires de clinique chirurgicale de la Faculté de Médecine de Montpellier

en 1819 (Dulieu, 1975 : 124). Selon Dulieu (1975 : 132), son premier ouvrage débuta dans la salle d'autopsie de l'Hôtel-Dieu de Paris à partir des notes qu'il avait prises, qui constitueront les *Lettres sur l'encéphale*. Ultérieurement il publia sa thèse de doctorat intitulée *Observations pathologiques propres à éclairer plusieurs points de physiologie*. Entre 1820 et 1825, il écrivit ses *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances* avec l'objectif d'augmenter et d'améliorer la littérature scientifique autour du cerveau, comme le propre auteur affirme :

Cependant, cette prédominance matérielle du cerveau de l'homme sur le reste de son système nerveux, à laquelle il doit sa supériorité intellectuelle, donne aussi à cet organe une influence plus grande sur tous les autres, et l'expose davantage à en être influencé. Cet accroissement dans l'activité de ses fonctions le dispose, d'une manière plus prochaine, aux maladies. Comment se fait-il donc que, parmi celles qui l'assiègent, l'apoplexie soit la seule dont l'histoire soit aujourd'hui très avancée ? [...] Ce n'est pas qu'on se soit moins occupé du cerveau que de tout autre organe ; au contraire, il a le premier attiré l'attention des philosophes, il a plus spécialement que tout autre exercé la patience et l'adresse des anatomistes ; il a été plus que tout autre le sujet des recherches et des expériences des physiologistes, des méditations des praticiens et même des moralistes : mais telles sont les difficultés qu'il présente sous tous ces rapports, qu'on peut dire sans exagération qu'il fait encore aujourd'hui le désespoir des uns et des autres (Lallemand, 1830 : IV).

Dessiner le profil de Francisco Javier Laso de la Vega Orcajada est une tâche facile grâce à la grande quantité de données fiables dont nous disposons. Selon la Real Academia de la Historia, il est né en 1785 à Cartagena (Murcia) et décédé en 1836 à Cadix. Il fit ses études de médecine et de chirurgie entre 1806 et 1817, puis il obtint le diplôme de docteur en chirurgie en 1825. Il exerça comme médecin clinique, fut professeur d'université et membre fondateur de la Real Academia de Medicina y Cirugía de Cádiz. De plus, il fut membre correspondant des académies médicales de Madrid, Murcia et de la Société académique de médecine de Marseille. Pour cette raison, Renaudet (2014) le considère un agent actif dans les circuits des transferts de savoirs entre la France et l'Espagne. Ultérieurement, il entra au Real Colegio de Cirugía de Cádiz¹ en 1813, institution qui visa à la diffusion des savoirs, ce qui provoqua la création d'un journal *Periódico de la Sociedad Médico-Quirúrgica de Cádiz*, fondé par Laso de la Vega et qui aspirait « à combler une lacune sur le marché de la presse médicale, si tant est que ce terme de marché ait un sens compte tenu de l'étroitesse de l'offre » (Renaudet, 2014). En outre, comme le souligne Bullón Martínez (1974), il fut un interniste très réputé à l'époque qui introduisit la méthode anatomo-clinique en Espagne à partir de trois moyens : la

rédaction d'un ouvrage monographique sur la fièvre jaune dans lequel il constatait son expérience anatomo-pathologique à partir de 26 cas d'autopsies ; la traduction et divulgation des ouvrages d'anatomopathologie comme le livre de Lallemand et l'introduction en Espagne du stéthoscope de Laennec. Dans ce contexte et compte tenu qu'entre 1825 et 1828 s'interrompt la publication du journal, la société médicale se lance dans l'édition de l'œuvre de Claude-François Lallemand, parue sous forme de quatre lettres et présentée comme supplément au tome quatre du journal. La première et la deuxième lettre ont paru en 1824 et 1825, la troisième lettre en 1825 et la quatrième en 1826 (Redaunet, 2014).

Dans cette étude, nous analysons la première lettre publiée en français et sa traduction en espagnol². La version espagnole de l'ouvrage de Lallemand commence par une brève biographie de l'auteur dans la première page, indiquant qu'il était « profesor de clínica quirúrgica en la facultad de medicina (*sic*) de Montpellier, cirujano en jefe de ese Hospital civil y militar etc. etc. ». La traduction du livre est présentée à la Sociedad Médico-Quirúrgica de Cádiz par le docteur Francisco Javier Laso et offre quelques notes biographiques du traducteur : « su socio de número, bibliotecario del Real Colegio de medicina y cirugía, etc. ».

La traduction de Laso se présente comme un travail minutieux et fidèle au texte source bien que, parfois, il soit possible de trouver quelques différences :

[...] et j'ai cherché à en tirer le plus grand parti possible, en méditant, suivant le précepte du divin vieillard, le grand livre de la nature.

[...] Y procuré sacar de ellas todo el partido posible, meditando en el gran libro de la naturaleza, según el precepto del divino Hipócrates.

Dans ce cas particulier, nous pouvons observer que Laso soutient une traduction dynamique en substituant « divin vieillard » par le prénom d'Hippocrate de Cos, considéré comme le père de la médecine et fondateur de l'école hippocratique. Dans d'autres extraits, Laso de la Vega préféra faire une traduction plus littérale :

Enfin, ce sont les observations pathologiques qui ont fait apprécier à leur juste valeur les différens systèmes qui ont été émis successivement sur les fonctions des soi-disant glandes pinéale et pituitaire, du cervelet, du corps calleux, des ventricules latéraux ; etc. ; sur le prétendu siège de l'âme, qu'on a successivement placé dans ces différentes parties (1830 : XXI).

En fin, las observaciones patológicas son las que han hecho tener en su justo valor los diversos sistemas que sucesivamente se han emitido sobre las funciones de las llamadas glándulas pineal y pituitaria, del cerebelo, el pretendido asiento del alma que se ha colocado alternativamente en es tas diversas partes (1824: 14).

Nous trouvons dans l'exemple précédent une référence claire à *Les passions de l'âme* (1649) de René Descartes, dont l'article 31 affirme « qu'il y a une petite glande dans le cerveau en laquelle l'âme exerce ses fonctions plus particulièrement que dans les autres parties » (1649 : 352), autrement dit, la glande pinéale. La nature de l'âme a été bien un objet d'intérêt depuis la Grèce antique, cependant c'est Descartes l'un des premiers auteurs à affirmer que l'âme humaine se trouvait dans cette glande probablement par son « caractère netamente anatómico, pues considera que todos los órganos sensoriales y cefálicos son dobles, salvo esa pequeña y solitaria glandulita situada geoméricamente en el centro del cerebro (*primus inter pares*) y suspendida sobre los canales que contienen los espíritus animales » (López-Muñoz, Rubio, Molina et Álamo, 2011 : 166).

De plus, Laso de la Vega a dû faire face à plusieurs problèmes de traduction comme les unités de mesure. En effet, les unités de longueur et de quantité constituaient une problématique jusqu'à la création du Système international d'unités, comme en témoigne l'extrait suivant :

A mesure que le sang coulait, la face perdait sa couleur Violette ; elle finit par pâlir tout-à-fait. Les mouvemens du cœur étaient toujours irréguliers, tumultueux ; mais ils devenaient plus forts et plus distincts ; le pouls restait le même. En un instant, cinq palettes furent remplies ainsi la déplétion fut grande et rapide (1830 : 49).

Al paso que salía la sangre, perdía la cara su color violado hasta que se puso del todo pálida. Los movimientos del corazón permanecían fuertes e irregulares; pero se hicieron más fuertes y más distintos, conservándose siempre el pulso del mismo modo. En un momento se le sacaron veinte onzas de sangre; así la depleción fué grande y rápida (1824: 65).

Dans ce cas, nous constatons la présence de « onza » et « palette » et de son équivalence : « veinte onzas » correspondant à « cinq palettes ». Selon le *Trésor de la langue française*, la « palette » était « un récipient de métal d'une capacité de quatre onces dans lequel on recueillait le sang lors d'une saignée ». En France, l'onze avait une valeur comprise entre 24 et 33 grammes, mais en Espagne une « onza » équivalait à 28,75 grammes. Cependant, il existe parfois de possibles équivalents, comme nous pouvons voir dans les extraits suivants avec les termes « cuillerée » et « pouce ».

A peu près deux cuillerées de sang caillé au centre de l'hémisphère droit du cerveau ; parois du foyer enduites, à leur surface interne, d'une matière puriforme, rouges et enflammées, jusqu'à la profondeur de deux ou trois pouces en tout sens (1830 : 33).

Se hallaron en el centro del hemisferio derecho del cérebro casi dos cucharadas de sangre coagulada: las paredes del foco estaban revestidas en una superficie de una materia puriforme, corroídas é inflamadas hasta la profundidad de dos ó tres pulgadas en todas direcciones (1824: 50).

Néanmoins, après avoir consulté le dictionnaire de la Real Academia Española et celui du *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, nous pouvons constater qu'effectivement, ce ne sont pas des équivalents précis. La « pulgada » espagnole comprend 23,22 mm tandis que la « pouce » française équivaut à 27,07 mm.

D'autre part, il existe aussi une importante charge terminologique du domaine de l'anatomie pathologique qu'il fallait traduire et, parfois, adapter en espagnol comme nous pouvons l'observer dans les exemples suivants :

Voici, en conséquence, la distribution des matières qui me paraît la plus naturelle :

Affections du cerveau exemptes autant que possible de complications.

Congestion brusque ; effort hémorragique sans épanchement (coup de sang) avec épanchement de sang (apoplexie).

Inflammation du cerveau :

Première période. Ramollissement avec injection vasculaire, infiltration ou épanchement de sang.

Deuxième période. Ramollissement avec infiltration de pus ou suppuration commençante.

Troisième période : Abscès.

Affections chroniques : abscesses enkystés, tubercules scrofuleux, tumeurs fibreuses, osseuse, squirrheuses, cancéreuses, hydatides, corps étrangers (1830 : 18).

En consecuencia, la distribución que me parece mas natural, es la siguiente:

Afecciones del cérebro, exêntas en lo posible de complicacion.

Congestion súbita; esfuerzo hemorrágico sin derrame (congestion), con derrame de sangre (apoplegía).

Inflamacion del cérebro. Primer período: reblandecimiento con inyeccion vascular, infiltracion ó derrame de sangre.

Segundo período: reblandecimiento con infiltracion de pús ó supuracion incipiente.

Tercer período: absceso.

Afecciones crónicas: abscesos enquistados, tubérculos escrofulosos, tumores fibrosos, huesos escirrosos, cancerosos, hidátides, cuerpos extraños (1824: 12).

Dans l'exemple précédent, nous pouvons noter, en premier lieu, une adaptation à la graphie de l'espagnol de certains termes comme *enkystés*, ou l'on a préféré le groupe -qu- sur la lettre -k-, bien que le mot *enkistado* apparaissait dans le dictionnaire de la Real Academia Española de 1787. De toute façon, la consultation du *Diccionario usual* de 1791 de la RAE démontre que Laso de la Vega ne respectait pas l'orthographe normative, car certains termes comme *cébrero*, *rigidéz* ou *pús* ne devaient pas porter d'accent en espagnol. Ces erreurs orthographiques existaient aussi dans des citations en latin. En effet, Laso plaçait des accents aigus sur les mots latins, quand il n'existe ni en latin ni dans la version française de l'ouvrage de Lallemand :

Hoffman ha proferido una gran verdad cuando ha dicho: ars médica tota in observationibus. (1820 : 9).

Sinistra pars cerebri multo laxior apparebat (1820 : 25).

En outre, malgré la qualité de la traduction, nous avons trouvé une série d'erreurs remarquables. Voyons quelques exemples :

Une femme, âgée de 80 ans, éprouvait depuis long-temps du trouble dans les idées, était devenue morose et irascible (1830 : 11).

Una muger de edad de 80 años, hacía tiempo que experimentaba turbacion en las ideas, y se la advertia morosa é irascible (1824: 30).

Bien qu'ils semblent similaires, *morose* et *morosa* ne sont pas des équivalents appropriés. Le *Trésor de la langue française* indique que cet adjectif doit être utilisé pour dénommer une personne « qui est d'un caractère ou d'une humeur triste et qui se trouve porté au mécontentement ». En espagnol, le terme *moroso* a varié au cours des années, mais le *Diccionario usual* de la Real Academia (1791) le définit à l'époque comme quelque chose ou quelqu'un « tardo, detenido, dilatado » qui ne s'ajuste pas totalement aux nuances de la langue source. En outre, nous trouvons des confusions avec la terminologie concernant les parties du corps :

Le onzième [jour], même état. (Même prescription, de plus sinapismes aux mollets) (1830 : 21).

El 11.º [día] el mismo estado (igual prescripcion; además sinapismos en los brazos) (1820: 38).

En effet, le « mollet » se définit selon le dictionnaire du *Centre national de ressources textuelles et lexicales* comme la « partie saillante formée par les muscles de la partie postérieure de la jambe entre le jarret et la cheville ». De cette manière, nous devrions donc parler de la « pantorrilla » et non des « brazos » dans le texte en espagnol.

Finalement, il est intéressant de souligner l'emploi des métaphores dans l'ouvrage de Lallemand que le traducteur a dû traduire :

Je dis d'une partie, parce que, quand le cerveau en totalité est ramolli, fût-il réduit en une espèce de bouillie diffluente [...] (1830 : 2).

Digo de una parte, porque cuando el cerebro está reblandecido en totalidad, ó reducido á una especie de papilla difluente [...] (1820: 21).

En fait, nous pourrions penser que le mot « bouillie » est complètement inadéquat dans un traité de médecine. Néanmoins, les études en linguistique cognitive et terminologie ont redéfini le rôle de la métaphore et de la métonymie dans les langues de spécialité. De cette manière, si nous suivons les postulats d'Assal (1994), nous nous trouvons dans une affaire de conceptualisation. Il s'agit alors d'une métaphorisation construite sur l'analogie, la ressemblance symbolique. En règle générale, ce type de constructions métaphoriques ont été traduites d'une manière littérale :

Le sixième jour, les symptômes d'adynamie augmentent ; il s'y joint une odeur de souris bien prononcée (1830 : 56)

El día 6º, aumento de los síntomas adinámicos; se advirtió un olor de raton bien perceptible (1824: 71).

En effet, l'odeur de souris est décrite par Lallemand (1830 : 59) comme « un symptôme très fréquent dans les affections cérébrales. Je ne me souvins pas d'avoir vu guérir un seul des malades chez lesquels je l'ai observée ».

Conclusions

Le présent article a abordé l'étude de la traduction et de la réception de l'anatomie pathologique en Espagne. L'objet fondamental a été la description et l'analyse de l'œuvre *Recherches anatomo-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances* et sa traduction parue entre 1824 et 1826 à partir d'une analyse du plan lexical.

L'étude que nous avons entreprise démontre qu'au niveau lexical, le traducteur a réalisé un transfert de la terminologie de l'anatomie pathologique du français en espagnol. Il est certain qu'il a dû réaliser un considérable travail de documentation préalable si nous tenons compte qu'il s'agit d'un domaine de la médecine peu exploré, comme le soulignait le propre Lallemand dans la préface de son ouvrage. L'analyse du document a relevé une série de divergences entre les deux versions, particulièrement en ce qui concerne les unités de mesure et certaines omissions dans le texte cible. Par ailleurs, nous avons également trouvé des erreurs de

graphies dans la langue cible et des erreurs de traduction, dont certaines peuvent être graves : la traduction de *mollet* par *brazo* par exemple. Néanmoins, nous devons reconnaître que le texte de Laso de la Vega est le fruit d'un travail complexe qui a permis d'avoir une traduction dynamique et naturelle en espagnol.

Ce type de recherches permet d'avoir une vision plus large de l'histoire de la traduction médicale. Cette tâche, développée par des professionnels en la matière qui n'avaient pas de formation en traduction, a permis la transmission des savoirs et des connaissances médico-légales à la science espagnole, dépendante des sciences étrangères, particulièrement de la France, en vertu de son statut comme puissance européenne en matière de culture et progrès scientifique. Les scientifiques espagnols, connaisseurs des carences de la science nationale, se sont vus obligés d'emprunter ces progrès non seulement pour pouvoir les appliquer mais également pour les enseigner dans les écoles de médecine. A partir de notre étude et celles de Renaudet (2014), nous avons constaté que Laso de la Vega correspondait au profil du traducteur du XIX^e siècle : spécialiste dans la matière et francophone qui traduisait des articles académiques et des ouvrages étrangers pour les diffuser en Espagne et, concrètement, à Cadix et qui préférait adapter, lorsque cela était possible, les graphies des termes français à l'espagnol.

Finalement, cette recherche permet de suivre les études sur l'anatomie pathologique en Espagne. Nous considérons également pertinent de réaliser une étude sur la création et l'adaptation des termes dans ce domaine spécialisé de la médecine du français vers l'espagnol réalisées par les traducteurs de l'époque. À partir de ce travail, nous proposons par conséquent une ligne de recherche sur l'anatomie pathologique, sa terminologie, sa traduction et sa réception en Espagne, compte tenu de son importance au sein de la médecine et de sa valeur linguistique.

Bibliographie

- Acuña Partal, C. 2015. La aportación de Cádiz a la historia de la traducción médica en la España del siglo XIX. In: *Translating and Interpreting Healthcare Discourses/ Traducir e interpretar en el ámbito sanitario*. Berlin: Frank & Timme GmbH, p. 17-30.
- Albarracín Teulón, A. 1988. Las ciencias biomédicas en España de 1800 a 1936. In: *Ciencia y Sociedad en España: De la Ilustración a la Guerra Civil*. Madrid: El Arquero, p. 143-155.
- Assal, A. 1994. «La notion de notion en terminologie». *Meta, journal des traducteurs*, 39(3), p. 413-533.
- Bertomeu Sánchez, J. R., Muñoz Bello R. 2012. «La terminología química durante el siglo XIX: Retos, polémicas y transformaciones». *Educación química*, 23(3), p. 405-410.
- Bret, P. 2012. Sciences et Techniques. In : *Histoire des traductions en langue française, XIX^e siècle*. Lagrasse : Verdier, p. 927-1007
- Browne, J. 2003. *Charles Darwin: The Power of Place*. Londres: Pimlico.

Bullón Martínez, A. 1976. «Sobre los orígenes de la Anatomía Patológica en España». *Anales de la Real Academia Nacional de Medicina*, tomo XCIII, cuaderno 4, p. 469-493.

Centre national de ressources textuelles et lexicales. Lexicographie [Consulté le 25 janvier 2019].

Descartes, R. 1649. *Les passions de l'âme*. Paris : Henry Le Gras.

Duyckaerts, C., Fouret, P., Hauw, J. J. 2003. *Anatomie pathologique*. Paris : Université Pierre et Marie Curie [Consulté le 09 février 2019].

Dulieu, L. 1975. « Claude-François Lallemand (1790-1854) ». *Revue D'histoire Des Sciences*, 28(2), p. 125-138.

Franco Aixelá, J. 2013. «La traducción científico-técnica: aportaciones desde los estudios de traducción». *Letras* 53, p. 37-60.

Jiménez Domingo, M. E., Lépinette, B. 2016. Los traductores del ámbito de la medicina. In: *Reconstruyendo el pasado de la traducción. A propósito de obras francesas especializadas, científicas y técnicas en sus versiones españolas*. Granada : Editorial Comares.

Lallemand, F. 1818. *Observations pathologiques propres à éclairer plusieurs points de physiologie*. Paris : Didot Jeune.

Lallemand, F. 1830. *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances*. Paris : Béchot Jeune, Libraire. [En ligne] : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76522j/f5.image.textelimage> [Consulté le 25 janvier 2019].

Pickford, S. 2012. *Traducteurs. Histoire des traductions en langue française*. XIX^e siècle. Lagrasse : Verdier.

López-Muñoz F., Rubio, G., Molina, J. D., Alamo, C. 2011. «La glándula pineal como instrumento físico de las facultades del alma: una conexión histórica persistente». *Neurología* 27, p. 161-168.

López Piñero, J.M. 1976. «Medicina moderna y sociedad española. Siglos XVI-XIX» Valencia: *Cuadernos Valencianos de Historia de la Medicina y de la Ciencia XIX*, Serie A, Monografías.

López Piñero, J. M. Francisco Javier Laso de la Vega y Orcajada. *Real Academia de la Historia* [Consulté le 17 janvier 2019].

Real Academia Española. 2001. *Diccionario de la lengua española* [Consulté le 12 janvier 2019].

Real Academia Española. 1791. *Diccionario usual* [Consulté le 03 janvier 2019].

Renaudet, I. 2014. «Le Périodico de la Sociedad Médico-Quirúrgica de Cádiz (1820-1824), un pionnier du journalisme médical». *El Argonauta español*, 11.

TLFi : *Trésor de la langue Française informatisé*. ATILF - CNRS & Université de Lorraine [Consulté le 05 janvier 2019].

Remerciements

L'auteur remercie la gestion de la Fundación Biblioteca Manuel Ruiz Luque de Montilla (Cordoue, Espagne) pour sa précieuse collaboration sans laquelle cet article n'aurait pas vu le jour.

Notes

1. Nous ne devons pas oublier que, comme le souligne Bullón Martínez (1974 : 484), l'Anfiteatro Anatómico Matritense, l'Escuela Valenciana de Anatomía et la Regia Sociedad de Medicina de Sevilla furent les premières institutions qui ont maintenu les faibles et pauvres connaissances anatomiques et médicales en Espagne. Ces institutions ont été supplémentées grâce à la création des Reales Colegios de Cirugía de la Armada de Cádiz, Barcelona et le Colegio de Cirugía de San Carlos à Madrid, fondés par Pedro Virgili, auxquels on n'enseignait pas seulement la chirurgie, mais aussi on pratiquait des autopsies.

2. L'exemplaire objet de notre étude est une traduction de Laso de la Vega, publiée en 1824, imprimée à l'Imprenta de la Casa de la Misericordia et déposée à la Fundación Biblioteca Manuel Ruiz Luque de Montilla (Cordoue, Espagne).



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

De la centralisation par Timon (Cormenin) : analyse de la traduction en espagnol comme instrument de divulgation politique

José María Castellano Martínez
Universidad de Córdoba, Espagne
l52camaj@uco.es

<https://orcid.org/0000-0002-8179-1590>

Reçu le 23-11-2018 / Évalué le 05-04-2019 / Accepté le 25-06-2019

Résumé

Le XIX^e siècle européen est chargé d'évènements historiques qui reflètent l'effervescence des nouvelles conceptions politiques résultant, entre autres, de la Révolution française ou de l'épopée napoléonienne. En 1840 et comme conséquence des timides mesures législatives de décentralisation de la Monarchie de Juillet, Louis-Marie de Lahaye de Cormenin (Timon) publie *De la centralisation* : recueil de réflexions dont le discours passionné fait une révision de l'histoire de France en structurant les principes d'une centralisation efficace. La traduction en espagnol, réalisée en 1843 par les mystérieux D. R. S. et F. C., respecte le sens propre au texte original et montre des variations relatives aux concepts ainsi qu'à la forme (concernant les structures, les unités lexicales ou proprement terminologiques).

Mots-clés : histoire de la traduction, traductologie, France, centralisation

De la centralisation por Timon (Cormenin): análisis de la traducción al español como instrumento de divulgación política

Resumen

El siglo XIX europeo se completa de hechos históricos que reflejan la efervescencia de las nuevas concepciones políticas, resultado, entre otros, de la Revolución Francesa o de la epopeya napoleónica. En 1840 y como consecuencia de las tímidas medidas legislativas descentralizadoras de la Monarquía de Julio, Louis-Marie de Lahaye de Cormenin (Timon) publica *De la centralisation*: compendio de reflexiones cuyo apasionado discurso revisa la historia de Francia estructurando los principios de una centralización eficaz. La traducción al español, llevada a cabo en 1843 por los misteriosos D. R. S. y F. C., respeta el sentido propio del texto original y muestra variaciones de conceptos, así como de forma (concernientes a estructuras, unidades léxicas o terminológicas)

Palabras clave: historia de la traducción, traductología, Francia, centralización

***De la centralisation* by Timon (Comenin): analysis of the Spanish translation as an instrument for the spreading of political ideas**

Abstract

19th century Europe is full of historical events which reflect the effervescence of the new political ideas, as a result, among others, of the French Revolution or the Napoleonic episode. In 1840, because of the timid legislative measures of decentralisation initiated by the July Monarchy, Louis-Marie de Lahaye de Cormenin (Timon) publishes *De la centralisation*: a compendium of reflections whose passionate discourse revises the History of France, organising the principles of an efficient centralisation. The Spanish translation, made in 1843 by the unknown D. R. S. and F. C., respects the sense of the original text and offers variations related to the form as well as to the concept, concerning to structures, lexical and terminological units.

Keywords: translation history, translation studies, France, centralisation

Introduction

La révolution des « Trois Glorieuses » de 1830 conduit à l'abdication de Charles X. Devant cette situation d'insurrection nationale, le 30 juillet les Chambres proclament lieutenant-général du Royaume le duc Louis-Philippe d'Orléans, provoquant l'exil de Charles X en Angleterre. Après la fuite de son cousin, le 9 août Louis-Philippe d'Orléans, sous le nom de Louis Philippe 1^{er}, se fait proclamer « roi des français » par la Chambre des députés. Par la suite, les Chambres modifient profondément la Charte constitutionnelle du 4 juin 1814, qui sera reformulée comme Charte constitutionnelle du 14 août 1830, une sorte de constitution où le pouvoir est octroyé au peuple avec l'acceptation du roi¹.

Louis Marie de Lahaye de Cormenin a été contemporain de cette période. Auteur de l'œuvre ici analysée, baron, puis vicomte, il fut jurisconsulte du droit administratif, politique, pamphlétaire et polygraphe sous le pseudonyme de « Timon ». Après les journées convulsives de juillet, il montre son désaccord avec la formule juridique et légale de la Chambre à laquelle il appartient en tant que parlementaire. C'est pour cela qu'il présente sa démission de maître de requêtes, puis de député le 12 août 1830². De nouveau élu député aux élections du 5 juillet 1831, il soutient une position politique radicale, critique contre le gouvernement dans les années suivantes. Sa production écrite l'illustre : *Lettres sur la liste civile* (1831), *Questions scandaleuses d'un jacobin au sujet d'une dotation* (1840) ou *La légomanie* (1844), parmi d'autres. En 1842, il publie *De la centralisation* sous son pseudonyme, dont le but principal est la réflexion, comme l'indique le titre, sur la question de la centralisation qui organise l'état, en tant que notion politique, administrative et juridique.

1. De la *Centralisation*

L'œuvre de Cormenin est divisée en trois sections clairement différenciées : l'*Avant-propos* (p. 55-6) où l'auteur annonce la centralisation comme « la forme éminente de notre société moderne, le lien de nos provinces et la garantie de notre indépendance. », suivie du *Discours*³ (p. 7-82) et, finalement, les *Réflexions sur le même sujet* (p. 83-159).

Cormenin commence par une approche du concept de l'État moderne comme conséquence des étapes historiques de la France. À la fin de la féodalité, il constate comment tout tend à la fois vers le même but de la concentration : l'unité territoriale, l'unité religieuse et l'unité judiciaire (p. 13-14). Après les convulsions révolutionnaires, la figure de Bonaparte est louée au plus haut point par l'auteur (p. 21-23) en raison de son génie stratégique. Cormenin affirme que : « Si la Centralisation n'eût pas existé, Napoléon l'eût inventée. » (p. 23), et il ajoute à son exaltation napoléonienne qu' « Avec son Code civil (...) il éleva le monument législatif des temps modernes, le plus durable par la solidité de ses matériaux, le plus grand par la simplicité de ses divisions, et le plus unitaire par la fusion de tous les systèmes du droit coutumier et du droit écrit. » (Idem). L'auteur finit sa révision historique en mentionnant la Restauration et les monarchies de Louis XVIII et Charles X, qui poursuivent sur la même ligne centralisatrice héritée. Après une brève récapitulation, il décrit l'organisation d'autres pays européens tels que l'Italie « de cent Princes », la Russie « d'espaces vides » (*sic.*), l'Angleterre « de trois royaumes » (*sic.*), l'Allemagne « d'états coupés », la Suisse « en proie au fédéralisme artificiel » (*sic.*) ou l'Espagne « d'anarchie turbulente » (*sic.*) (p. 29-30). Il met l'accent sur la France, sa géographie, son caractère propre et Paris, ville universelle et extraordinaire, centre et cœur de la Nation (p. 36-38).

La seconde partie de ce *Discours* commence par l'énumération des causes et des agents qui définissent la centralisation française selon Cormenin, à savoir, la presse (agent intellectuel), l'Instruction primaire (agent moral), la Langue (du bon sens), le Christianisme (lien des âmes), la Garde nationale, l'Armée et la Légion-d'Honneur (défense de la patrie) et, finalement, le Budget et la Dette publique (agents fiscaux) (p.42-48). Il souligne également les liens physiques et artificiels nécessaires pour que la Centralisation soit effective et réelle, tels les chemins vicinaux, les bateaux, le télégraphe ou le chemin de fer (p. 49-50).

D'un point de vue plus technique et juridique, il établit les ordres qui soutiennent la structure de la Centralisation (p. 50-52). D'une part, l'élection et la représentation démocratique sont possibles grâce à l'ordre délibératif, qui concerne le corps de la chambre de Députés, à laquelle il appartenait. D'autre part, l'administration

de justice et l'organisation des tribunaux et des cours sous l'ordre judiciaire, bien différenciée de la justice administrative et de son ordre respectif, l'ordre administratif. Enfin, l'ordre gouvernemental, incarné par la puissance royale, sert à départager les conflits entre les deux ordres antérieurs : « Dans tout le Royaume, même hiérarchie, même ordre de subordination, même contrôle, mêmes garanties ; par tout (...). » (p. 52).

Cormenin s'attache à offrir un discours analytique et académique, c'est pour cela qu'il pense aux graves objections de la centralisation comme modèle d'État. Les inconvénients mentionnés dans l'œuvre sont toujours mis en contraste avec des épisodes historiques catastrophiques comme les anciens États-généraux des provinces ou la Convention et le pouvoir des départements, exemple de faiblesse dans l'Histoire de France.

La partie seconde de ce livre rassemble presque soixante-dix réflexions dérivées du discours. L'auteur considère d'abord la centralisation comme une question d'identité de la France : une identité intérieure d'abord, qui se construit depuis les royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne jusqu'à la Convention ; et une identité extérieure ensuite, qui oppose l'hexagone à l'Europe et à l'intention des autres nations « de démembrer la France » (p. 86). Selon Cormenin, la centralisation devient une question de respect pour les étrangers. Ici, il est fait mention des événements de 1814 et 1830, où le Sénat et la Chambre de députés, respectivement, étouffent les tentatives napoléoniennes et républicaines en improvisant une charte d'apparence constitutionnelle.

Cormenin aborde l'idée de Dieu et de la Monarchie (p. 97-98) pour justifier le besoin humain de recherche de l'unité. La centralisation est le moyen pour trouver cette unité, la Littérature est son expression, et le Catholicisme son regard (p. 98). L'auteur montre la centralisation comme un sommet en haut duquel se trouve Paris et d'où l'on peut contempler, et contrôler, tout le paysage de la France. L'auteur reflète la réalité convulsive de l'époque en avertissant des dangers des utopies du moment qui peuvent diviser et frapper l'unité de la centralisation en France, comme le Communisme, le Socialisme, le Saint-Simonisme ou l'Owenisme (*sic.*) (p.101).

Le *Discours* continue par des réflexions de la même teneur pamphlétaire lorsque l'auteur écrit sur l'initiative législative et exécutive : « Il faut toujours que celui qui gouverne la nation française, ait à la main *un aiguillon (sic.)* et un frein : *un aiguillon (sic.)* pour la pousser, un frein pour la retenir. » (p. 110). Et, il admet qu'il y a des inconvénients dans la centralisation, mais comme d'habitude, il ne les mentionne pas, il se demande : « Mais, n'a-t-elle pas plus d'avantages que

d'*inconvéniens*⁴? (...) Mais, la décentralisation ne mènerait-elle pas à l'anarchie? ». Ce qui semble une réflexion sur les inconvénients de la centralisation et sur ceux de la décentralisation tourne, une fois de plus, le but analytique vers la défense politique de la centralisation.

Après une réflexion historique et morale, Cormenin se place dans une perspective administrativiste, plus juridique que politique. Ainsi, il estime que l'Administration et le Gouvernement constituent un binôme indissoluble autour duquel la justice, le culte et le reste des ordres se développent. L'auteur montre aussi un autre binôme antagonique, à savoir, la vie communale face à la vie nationale. L'initiation au débat économique permet à Cormenin de présenter une hypothèse qui sert d'exemple : la construction d'un grand théâtre à Lyon et ses détails. Pour conclure, l'auteur ne doute pas que, sans les mentionner, les lois qui prévoient timidement une sorte de décentralisation municipale et départementale, attentent contre le pouvoir central « en délaissant ainsi son droit de tutelle et gouverne. » (p. 144).

Enfin, Cormenin affirme : « La Centralisation, qui n'est autre chose que le génie français, s'accommode avec toutes nos institutions, et je n'en veux que deux ou trois exemples. » (p. 146), qu'il offre en matière civile, criminelle et administrative. Il termine ses réflexions sur une conclusion générale et triomphale ; où il exalte l'organisation et l'unité nationale, qui font l'envie et l'admiration de toute l'Europe.

En ce qui concerne le style de l'auteur, ce n'est pas celui d'un grand écrivain : son discours, très passionné et politique, se présente correctement, sans pléonasmes ni redondances, chargé d'un pragmatisme attaché à son idéologie jacobine. Son ambition académique se caractérise par le manque de références ou de développements atteignant une certaine profondeur. Ce style particulier est mis en évidence par la métaphore de la montagne au centre de la France et d'autres stéréotypes régionaux (p. 103-106).

2. De la traduction en espagnol

La traduction en espagnol⁵ de cette œuvre est accompagnée d'un bref avis préliminaire⁶ (*advertencia preliminar*, p. 3-6) ainsi que d'une dense annexe (*apéndice a la traducción*, p. 137-174) où les traducteurs, les inconnus D. R. S. et F. C., expliquent les raisons pour lesquelles le concept d'Administration et le pragmatisme théorique de Cormenin ne peuvent pas être appliqués en Espagne à cause, entre autres, des circonstances historiques et géographiques du pays ibérique⁷. Ces explications motivant la traduction de Cormenin posent les bases de notre intérêt traductologique. Parmi les cinq grands avantages postulés par Delisle (2003 : 2),

on doit souligner le quatrième quand le professeur affirme que « L'histoire de la traduction représente un moyen quasi unique de faire l'unité de la discipline en rapprochant le passé et le présent et en montrant les parallèles et les recoupelements qui existent entre des traditions de pensée ou de pratique divergentes. »

Nous analysons les éléments les plus remarquables de la traduction en espagnol du discours et des réflexions qui concernent les questions liées à la forme et au sens, piliers fondamentaux pour une approche contrastive de la version originale française et de la version cible en espagnol⁸. Pour ce but, nous adaptons l'approche sémiotique proposée par Bahr (2011) dans deux axes principaux d'analyse : d'une part, les aspects syntaxiques et ses équivalences entre le texte source et la traduction en espagnol et, d'autre part, les éléments sémantiques et les possibles changements notionnels des unités représentés dans l'original.

2.1. Aspects concernant la morphosyntaxe, la structure et la disposition de la phrase

Dans la traduction, nous constatons plusieurs changements dans l'ordre de la phrase originale en français (inversions) ainsi que des changements de catégorie grammaticale (transpositions). Il s'agit d'une raison formelle où la majorité des inversions ou des variations n'affecte pas le sens, mais l'emphase ou la construction de l'idée, de l'image.

L'addition est constante dans l'œuvre. Dans la sélection d'extraits suivants, on souligne les éléments additionnés ainsi que ses référents originaux :

- « dans sa puissance judiciaire par l'établissement des parlements sédentaires. » (p. 11), en espagnol: « en su poder real, con el establecimiento de Parlamentos *fijos* y sedentarios. » (p. 12), on constate aussi un changement de préposition (« par »/con).
- « ses municipalités, ses tribunaux, ses écoles, ses fêtes, ses théâtres, (...) » (p. 34), en espagnol: « (...) sus municipalidades, sus tribunales, sus escuelas, sus *diversiones* y *fiestas públicas*, sus teatros, (...). (p. 31).
- « Quel spectacle ! » (p. 103), en espagnol: « ¡Qué espectáculo *admirable* se nos ofrecen! » (p. 86).
- « Les ministres doivent se tirer de cette double gêne, par la vertu de leur responsabilité. » (p. 107), en espagnol: « Los ministros deben saber manejarse para salir airosos *de esta doble sujeción*, con la virtud *májica* de su responsabilidad. » (p. 89).

- « Le département n'en veut que pour lui, département. » (p. 120), en espagnol : « El departamento no los quiere (los caminos de hierro) sino para sí, departamento (...). » (p. 100). Voici, une addition entre parenthèses de l'objet du pronom français « en », déjà traduit (*los*).
- « En fait de lois d'exécution, *le ministère a dix-neuf fois raison sur vingt, contre les députés.* » (p. 107), en espagnol : « En cuanto á las leyes reglamentarias y de ejecuci3n, *de cada veinte casos, en diez y nueve, tendr3 el ministerio mas raz3n que los diputados.* » (p. 89). Outre l'addition de modificateur (*reglamentarias*) et d'intensification (*mas*), on constate une inversion de la structure syntaxique (aussi soulignée).

D'autres changements ou inversions syntaxiques sont pr3sents dans l'œuvre. Dans l'extrait « *La fortune, encore plus que la victoire, lui donna l'empire du sol ; (...)* la permanence de la milice, le glaive des batailles ; les parlements, la majest3 de la justice ; l'3galit3 civile, la bourgeoisie ; l'abaissement et la corruption de la noblesse, le gouvernement int3rieur, *et avec l'imp3t elle eut le reste.* » (p. 14), en espagnol : « *Di3le á este la fortuna, mas que la victoria, el dominio del territorio;* el ej3rcito permanente, la preponderancia en las batallas; los parlamentos, la magestad de la justicia; las ciudades, le procuraron la igualdad civil; la nobleza con su descr3dito y corrupcion, puso en sus manos el gobierno interior; *y el derecho de imponer contribuciones le hizo due3o de lo restante.* » (p. 14), on souligne lesdites variations. Aussi, on constate un changement de cat3gorie grammaticale (n. permanence, adj. *permanente*) et lexicale (bourgeoisie, *ciudades*). Voici, une s3lection d'extraits originaux et traduits o3 des changements ou inversions syntaxiques sont appr3ci3s :

- « et l'Espagne aux interpr3tations arbitraires de ses fu3ros mal d3finis. » (p. 30), en espagnol : « (...) *as3 como la Espa3a por las arbitrarias interpretaciones que se dan á sus fueros mal definidos.* » (p. 27-28). La conjonction est chang3e par une locution conjonctive (« et »/*as3 como*), ainsi que l'adjectif modificateur est invers3 et l'ordre syntaxique de la phrase espagnole int3gre une subordonn3e (*que se dan...*).
- « Mais il est, je crois, encore plus beau de se dire Fran3ais. » (p. 62), en espagnol : « *Mas bueno, mas bello es aun, yo o creo, llamarse Franc3s.* » (p. 53). En outre, l'inversion syntaxique est accompagn3e de l'absence de connecteur.
- « La guerre civile semble 3tre l'3tat naturel de la malheureuse Espagne. » (p. 90), en espagnol : « *Parece que la guerra civil es el estado natural de la desgraciada Espa3a.* » (p. 75). La traduction en espagnol presente une subordination.

- « Au reste, le despotisme, *pas plus que l'anarchie*, n'aurait pas chez nous la moindre chance de succès. Il ne trouverait ni bras ni cœurs. » (p. 95), en espagnol : « Fuera de esto, el despotismo no tendría entre nosotros, *mas que la anarquía*, la menor esperanza de buen éxito. No hallaría en su favor brazos ni corazones. » (p. 79). Le texte original montre le fragment devant le verbe, tandis que la traduction en espagnol opte pour une position postérieure. On apprécie aussi une variation lexicale d'intensification sémantique en *esperanza de buen éxito* ainsi qu'une addition *su favor*.
- « c'est la nation française et c'est par une sorte d'instinct, ou plutôt je me trompe, par une étude attentive, par une profonde connaissance de soi-même, que, pour ne pas périr, elle se réfugie et se sauve dans les bras de la centralisation. » (p. 97), espagnol : « *Si hay, digo, tal nacion (sic.)*, es la nacion (sic.) francesa, y por una especie de instinto, ó mejor dicho, por un estudio cuidadoso y un profundo conocimiento de sí misma, para no perecer se ha refugiado y echado en brazos de la Centralización. » (p. 81). Les traducteurs commencent par une phrase nouvelle (soulignée). Il y a un changement de verbe et de sens : la version espagnole supprime la notion négative de « je me trompe » par le positif *mejor dicho*. Il existe aussi un changement syntaxique, car la traduction ajoute la conjonction copulative y et ne respecte pas la structure originale : « par..., par... ».
- « Je me demande si le Catholicisme n'est pas le miracle de la Centralisation. » (p. 98), en espagnol : « El Catolicismo, me digo á veces, ¿no es acaso un modelo de Centralización? » (p. 82). L'hypothèse introduite par « si » devient une question en espagnol.

Les transpositions, ou changement de catégorie grammaticale, sont fréquentes dans toute la traduction. Par exemple, l'adjectif devient forme verbale (*gerundio*) : « De son côté, la Convention, à la fois *offensive et défensive*, rassemblait énergiquement tous les pouvoirs sous sa main. » (p. 19), en espagnol : « Por su parte la Convencion *atacando y defendiendo* a la vez, reunia enérgicamente en su mano todos los poderes. » (p. 19). La nominalisation française est aussi verbalisée : « Ce même instinct de l'unité nous pousse à la *généralisation* des systèmes, à la *méthode* de nos livres, à la *codification* de nos lois, à l'*homogénéité* de toutes les branches du service public. » (p. 34), en espagnol: «Este mismo instinto de unidad nos impele á *difundir y estender* los sistemas, á *metodizar* nuestros libros, á *codificar* nuestras leyes, á *dar homogeneidad* á todos los ramos del servicio público.» (p. 31). Également, l'interjection est changée par une conjonction de cause dans la phrase (« Eh » /*pues*) : « *Eh !* Qui voudrait de cette anarchie turbulente, sans paix, sans liberté et sans égalité, sans pain et sans viande, et sans argent ? » (p. 30), en

espagnol : « *pues, ¿quien podría envidiarle esa anarquía turbulenta, escuálida y pobre, sin paz, sin libertad y sin igualdad?* » (p. 28). On apprécie aussi l'omission de la phrase « sans pain et sans viande, et sans argent. »

Finalement, on constate l'absence de traduction du paragraphe original suivant : « Ainsi, les ouvriers de Lyon, de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, de Rouen, de Lille, de Strasbourg et de Paris, n'auraient qu'à s'entendre, et ils imposeraient au reste de la France, la forme de gouvernement *politique* (sic.) qui leur plairait ; je ne dis pas *social* (sic.), je ne vais pas jusque-là, et je crois même qu'alors commencerait une résistance insurmontable. » (p. 100). Cette suppression est justifiée dans le but adaptatif des traducteurs (cf. la section suivante). Également, la fonction identitaire définie par Delisle (2003 : 4) apporte une valeur ajoutée à cette suppression du point de vue historique : « (...) à une époque donnée de l'histoire d'un peuple, peut nourrir la conscience identitaire de ce peuple, éveiller la ferveur nationaliste, développer le sentiment patriotique » ; raison par laquelle le texte original est adapté (même déconstruit) comme un texte « espagnol ».

2.2. Questions concernant le sens, la perception et les concepts

La traduction de cette œuvre, clairement localisée et radicalisée en France pendant la période de la Monarchie de Juillet, présente des concepts attachés audit contexte. Tant le discours que les réflexions de Cormenin montrent des termes et des expressions à valeur sémantique sans équivalence ou une référence immédiate en espagnol. Cependant, les traducteurs font un travail bien élaboré et très respectueux du texte original. Prenant en compte ces considérations générales, nous allons traiter ci-après les questions liées au sens.

Nous pouvons apprécier l'absence de traduction pour le mot « maire », qui est fixé dans toute la traduction avec sa forme originale en français *maire* (pp, 17, 37, 38, 87, 88, 107, etc.). Peut-être qu'*alcalde*, la personne qui préside l'*ayuntamiento*, serait une meilleure proposition. Pourtant ce lemme est recueilli dans les versions de 1784⁹ du *Diccionario de la Real Academia Española (DRAE)*. La fixation du mot français « maire » dans le texte traduit ne permet pas une compréhension claire du sens en espagnol car cette réalité institutionnelle et ses fonctions était représentée en Espagne par les *alcaldes*. Le titre XI de la Constitution espagnole de 1837 recueille la dénomination *ayuntamiento* compris comme le gouvernement intérieur des villes. L'article 70 dit «Para el gobierno interior de los pueblos habrá Ayuntamientos, nombrados por los vecinos, a quienes la ley conceda este derecho».

Le terme « chemin de fer » (p. 50, 67, 95, 116, 119, 120, 141, etc.) apparaît en espagnol comme un calque du français : *camino de hierro* (p. 43, 57, 79, 97, 99, 100, 117, etc.). À partir du lemme en espagnol *camino*, on trouve le mot *camino de hierro* dans la version de 1884 DRAE comme synonyme de *ferrocarril*, aussi trouvé dans ce dictionnaire, unité lexicale plus contemporaine. Ultérieurement, nous n'apprécions aucune évidence lexicographique dans les versions historiques du DRAE, mais il existe plusieurs références dans la littérature scientifique datant de cette période comme *Caminos de Hierro. Tratado práctico* (traduit en espagnol, 1831), *La Electricidad y los Caminos de Hierro* (1858), *Caminos de Hierro. Compendio dedicado a .S.M. La Reina Doña Isabel Segunda* (1862) ou *Guía oficial de los Caminos de Hierro de España y Portugal* (1867), entre autres. Concernant le monde des chemins de fer, il y a un terme très curieux : « wagons » (p. 95), traduit en espagnol par *Waggon* (p. 79). Ce mot, d'origine anglaise, devient un calque dans les deux langues, avec la duplication de la lettre « g » en espagnol. Aujourd'hui, les formes acceptées sont respectivement « wagon » et *vagón*¹⁰.

En ce qui concerne le domaine des finances, on trouve quelques traductions explicatives, c'est-à-dire que les traducteurs représentent en espagnol le terme en question accompagné d'une addition expliquant le sens, comme un modificateur. Par exemple, quand la version originale dit « percepteur » (p. 43), la traduction en espagnol montre *preceptor de contribuciones* (p. 38). Le *Dictionnaire des finances* (Say et ali., 1894) dédie un chapitre (p. 820-829) à la question des percepteurs, selon lequel, « les percepteurs ont seule qualité pour effectuer le recouvrement de toutes les contributions directes et taxes assimilées et celui de toutes contributions locales et spéciales (...) » (p. 821). D'autres dictionnaires antérieurs, et non-spécialistes, disent qu'un percepteur était également « un préposé au recouvrement des impositions, des deniers publics¹¹ » ou « un commis, préposé pour la recette d'imposition¹². ». La traduction en espagnol est pertinente car *preceptor* est celui qui perçoit simplement, sans connotation fiscale. Alors, les traducteurs ont ajouté le modificateur du nom *de contribuciones* pour spécifier le sens à cause de l'absence d'équivalence conceptuelle en espagnol.

Le terme « Budget » est traduit d'une manière similaire à l'occurrence précédente. Quand le texte original dit : « Le Budget est le livre de la Centralisation » (p. 47), la version espagnole traduit : *El Budget ó sea la ley de Presupuestos es el libro de la Centralización*. L'*Encyclopédie méthodique* de Rousselot de Surgy, dédiée aux Finances, dans son tome premier, recueille qu'« on donne aussi par analogie le titre de budget à un traité de finances, qui fait souvent la critique des projets proposés par les ministres. » (p. 146). Le *Dictionnaire des finances* déjà mentionné spécifie également l'exclusivité d'usage du terme en français :

En somme, le mot ne s'emploie guère qu'en France dans le sens où il s'y emploie. Les Anglais disent plutôt « Annual financial statement », les Italiens disent « Progetto di bilancio ». Et pour nous-mêmes (...) « les recettes et les dépenses publiques à effectuer pour les lois annuelles de finances et forment le budget général de l'État. »

Compte tenu de ce qui précède, les traducteurs ont opté pour fixer ledit emprunt, assorti d'une explication (*Budget, o sea la ley de presupuestos*).

D'un point de vue plus institutionnel ou administratif, il est curieux d'observer comment le terme « Tiers-État » (p. 62, 87) a été traduit en espagnol par *Estado llano* (p. 52, 73), dont le modificateur du nom (Tiers, *llano*) exprime également la hiérarchie où l'ordre social prétendu. Il s'agit de deux termes déjà fixés et bien reconnus par les traducteurs. C'est le contraire pour la traduction de « privilèges de réunions » (p. 131), où nous constatons une adaptation culturelle qui ne reproduit pas la réalité conceptuelle du texte original car il n'existe pas d'équivalence. En espagnol, les traducteurs optent pour : *privilegios concedidos á reuniones llamadas Cartas-Pueblas*. La *Carta-Puebla* envisageait la répartition des terroirs, des droits et des privilèges des nouveaux colons chargés du repeuplement chrétien des anciens terroirs musulmans de la péninsule Ibérique (Pardo, 2007 : 285-336). Le concept *Carta-Puebla* assume la notion de repeuplement des colons chrétiens comme conséquence de la conquête des anciens terroirs sous domination musulmane. Il s'agit d'un terme propre et conceptuellement fermé en comparaison avec les simples « privilèges de réunions » de la version originale, plus ouverts et sans référence au fait du repeuplement de terroirs par les colons chrétiens. Désormais, les traducteurs essaient de se rapprocher, quand c'est possible, du texte original au contexte espagnol, raison par laquelle on constate d'autres tentatives comme la suppression directe de paragraphes ou l'adaptation de contenus déjà évoqués.

Selon Haßler (2016 : 209), l'adaptation des œuvres de cette période trouvait une raison fondamentale dans l'idéologie, la religion, la morale ou les traditions. La suppression ou l'addition, ainsi que la substitution par un autre élément de la langue cible ou de la culture locale sont les formes les plus courantes pour adapter le contenu d'un texte source., Guidère (2016 : 88) affirme également que « Ces formes d'adaptation sont en général motivées par des contraintes extratextuelles. Le traducteur y recourt pour pallier soit une absence d'équivalent dans la culture cible, soit une différence irréductible de situation. »

En ce qui concerne les questions culturelles, un autre exemple de traduction explicative liée au sens est trouvé dans l'expression en espagnol du terme « bourg-pourri » (p. 152), auquel les traducteurs ajoutent *de Inglaterra*, en précisant l'origine

du nom : *Bourgs-Puorris de Inglaterra (sic.)* (p. 127). Ce besoin d'explication, de faire comprendre aux lecteurs le sens du terme, est renforcé par l'addition d'une note de bas de page (p.127) où ils expliquent le concept¹³. Il s'agit d'une réalité proprement anglaise relative au système électoral de l'Angleterre à cette époque-là, qui fait référence aux circonscriptions irrégulières, très diverses et de population dispersée (Jollivet, 1835 :27-30).

Il est intéressant de souligner également des traductions littérales en espagnol qui n'ont pas obtenu l'effet de sens souhaité dans le texte original. Quand l'auteur dit « ils viendront commodément dîner à Paris, chez Verfour, et de là aux Italiens. » (p. 122), en espagnol nous lisons : (...) « irán con toda comodidad á comer á Paris en casa Verfour y de allí a los italianos (sic.). » (p. 102). Cet *a los italianos* n'est pas compris d'une manière pleine en espagnol, car il s'agit une élision originale très culturalisée qui fait référence aux comédiens italiens installés à Paris¹⁴. La traduction en espagnol de cette unité de sens demande une connaissance préalable en langue et en culture françaises par le lecteur ; dans le cas contraire, la compréhension n'est pas complète. Ce vide de sens pourrait s'améliorer avec une addition qui spécifie l'information qui s'échappe en espagnol : *a los teatros italianos*, ou *las comedias italianas*.

D'un autre côté, on souligne la traduction de la locution « de clocher » dans la phrase : « C'est une guerre civile de clocher et d'homme à homme. Beau spectacle ! » (p. 120), traduite en espagnol par : «Es una guerra civil de campanario a campanario, de hombre á hombre (sic.). ¡Hermoso espectáculo! » (p. 100). Ladite unité de sens enferme une valeur métonymique, où le « clocher » remplace la paroisse, la circonscription ou le village, ce qui est local et sans intérêt général¹⁵. En espagnol, il existe une entrée pour cette locution dans la version 1925 DRAE, très tardive si on prend note de la date de la traduction¹⁶. Mais l'expression en espagnol ajoute une nuance négative et misérable, non réduite au fait local original français. La traduction en espagnol double le nom, fixe une sorte de sens de lieu ou de mouvement (*de campanario a campanario*), peut-être parce que les traducteurs ont compris l'expression comme un parallélisme avec la structure de l'original « d'homme à homme ».

Compte tenu de la variation antérieure, on trouve un autre changement de perception d'image dans la phrase : « les fenêtres de l'orangerie de St.-Cloud » (p. 72), traduite en espagnol par « las ventanas del invernadero de Saint Cloud. » (p. 60-61). Le Château de Saint-Cloud fut d'abord une résidence royale française, puis impériale (Saint-Albin et Durantin, 1864), qui disparut après l'incendie et les bombardements de 1870, pendant la guerre franco-prussienne (Vachon, 1880). De son côté, Linton (1855) montre l'esplanade, la promenade et les jardins de l'orangerie, aussi reflétés sur le plan général dudit château¹⁷.

Conformément à ces images, l'orangerie de Saint-Cloud consistait en des jardins ainsi qu'en une annexe vitrée (ombré à l'image 1)¹⁸. Le texte fait référence au complexe construit vitré (« fenêtres »), traduit en espagnol par *invernadero*, compris comme le lieu où cultiver les plantes, dans une construction. Désormais, les traducteurs respectent avec leur option *invernadero* le sens de construction vitrée, car d'autres options comme *naranjal*, son pluriel *naranjales* ou *paseo de naranjos* (promenade d'orangeries) n'envisagent pas le sens vitré, avec fenêtres.

Ayant évoqué les questions les plus importantes entre le texte original et la traduction, on fait référence à une brève sélection de variations lexicales. On apprécie une duplication conceptuelle, une sorte d'explication : « apanages » (p. 10), traduit par *infantazgos o heredamientos de principes* (p. 10). Également, il y a une réduction ou condensation : « les péages des ponts et les lignes intérieures des douanes » (p. 16), traduit en espagnol comme *los pontazgos y portazgos* (p. 16).

La métonymie est une autre option employée pour la traduction de quelques mots : « les plaines de blé » (p. 67) traduit en espagnol par *llanuras cubiertas de mieses* (p. 57) ; ou « œufs » (p. 102), en espagnol comme *aves* (p. 122). Aussi on constate des traductions synonymiques comme « chancelleries » (p. 86), traduit par *gabinetes* (p. 72) ; ou « mélasse » (p. 102), traduit par *melote de azúcar* (p. 85).

Conclusion

Cormenin présente une œuvre qui exercera une influence politique considérable sur les principes du droit administratif et son idéologie jacobine et radicale. La première partie n'est pas nouvelle, puisqu'elle procède d'un autre volume déjà existant (Cormenin, 1840). Au contraire, il développe les idées du discours dans les réflexions. Il s'agit d'une compilation d'idées, les unes déjà présentées dans le Discours, les autres plaines d'exaltations, d'exemples et de métaphores sur les bienfaits de la centralisation.

Le travail mené par les traducteurs inconnus de la version en espagnol, D. R. S. et F. C., nous offre un texte lisible et clair en ce qui concerne la compréhension et la fidélité du texte source. La publication de la traduction en Espagne est faite l'année suivante de sa publication en France. Cela est dû à l'intérêt suscité chez D. R. S. et F. C., qui manifestent dans leur avis la pertinence de la divulgation de l'œuvre dans la société espagnole. La crainte de représailles politiques peut expliquer l'anonymat. On trouve des critiques des rois de la dynastie Bourbon, comme Philippe V ou, indirectement, Ferdinand VII, père de la reine Isabelle II (1843 :141-142).

Compte tenu de ces considérations, la traduction est fidèle en ce qui concerne l'essence et l'esthétique. La plupart des suppressions de paragraphes ou de phrases sont dues à l'adaptation au contexte espagnol. C'est pour cela que, dans le cadre de l'adaptation à ce contexte, nous relevons l'usage d'équivalences fonctionnelles comme *Estado llano*, ou l'utilisation de culturèmes équivalents comme *Carta-Puebla* : il s'agit de faire comprendre aux lecteurs espagnols potentiels cette question dans son contexte. L'utilisation de synonymes est également constante dans la traduction : cours (p. 40) et *palacios* (p. 35), salons (p. 40) et *tertulias* (p. 35), peuple (p. 81) et *nación* (p. 68), pouvoir (p. 101) et *Gobierno* (p. 84), petite cité (p. 144) et *pequeña asociación comunal* (p. 120). Et, de la même manière, nous remarquons l'utilisation d'équivalences syntagmatiques ou explicatives toujours dans le but de respecter le texte original et son message : l'ensemble (p. 41) par *trabazón del conjunto de las partes* (p. 36). À cet égard, nous concluons que le mode de la traduction en espagnol a été adaptative.

La traduction ici analysée n'est pas une simple translation linguistique du français à l'espagnol, car l'édition espagnole est accompagnée d'une annexe basée sur la version traduite aussi politique et idéologique que les réflexions de l'œuvre de Cormenin. Cette traduction est un lien évident et nécessaire pour la divulgation du discours centralisateur, mis en contexte par les traducteurs. Ils traduisent, avec une intention divulgatrice, raison pour laquelle les variations, les adaptations et les changements morphosyntaxiques ou sémantiques en langue espagnole sont justifiés. Cet instrument politique, rendu possible grâce à la traduction, appartient à l'histoire culturelle et sociale de la France et de l'Espagne de la moitié du XIX^e siècle, domaine dans lequel nous pouvons continuer à avancer en traductologie.

Bibliographie

Bahr, C. 2011. Sobre la traducción de las fuentes históricas: un enfoque semiótico. In: *En las vertientes de la traducción e interpretación del/la alemán*. Berlin : Frank & Timme, p. 467-478.

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL). <http://www.cnrtl.fr> [Consulté le 25 septembre 2018].

Charte constitutionnelle du 14 août 1830. Conseil constitutionnel [<https://www.conseil-constitutionnel.fr/les-constitutions-dans-l-histoire/charte-constitutionnelle-du-14-aout-1830>] [Consulté le 25 septembre 2018].

Constitución española de 1837. Constituciones históricas españolas, Congreso de los Diputados. URL: <http://www.congreso.es/consti/otras/historicas/index.htm> [Consulté le 25 septembre 2018].

Cormenin, L. (Timon). 1842. *De la centralisation*. Paris : Pagnerre (Éd.).

Cormenin, L. 1840. *Droit administratif*. Paris : Pagnerre (Éd.), Imprimerie de Cardon.

Delisle, J. 2003. « L'histoire de la Traduction : Son Importance en Traductologie, Son Enseignement au Moyen d'un Didacticiel Multimédia et Multilingue ». *FORUM*, vol. 1, n.° 2, p. 1-16.

- D.R.S., F. C. 1843. *De la Centralización por Timon (Mr. De Cormenin.) Traducido del francés al cual se ha añadido un apéndice sobre los obstáculos que la opinión y las leyes oponen en España al principio de Centralización.* Madrid: Imprenta, calle Torrijos núm. 7.
- D.R.S., F. C. 1844. *De la Centralización por Timon (Mr. De Cormenin.) Discurso traducido del francés al cual se ha añadido un apéndice sobre los obstáculos que la opinión y las leyes oponen en España al principio de Centralización.* Barcelona: Imprenta de Joaquín Verdaguer, en la Rambla nº 87.
- Fernández de Castro, M. 1858. *La Electricidad y los Caminos de Hierro. Descripción y examen de los sistemas propuestos para evitar accidentes en los caminos de hierro por medio de la electricidad precedidos de una reseña histórico-elemental de esta ciencia y de sus principales aplicaciones.* Madrid: Imprenta y Estereotipia de M. Rivadeneyra.
- González Azaola, G. 1831. *Caminos de Hierro. Tratado práctico del Ingeniero inglés Mr. Thomas Tredgold sobre los caminos de carriles de hierro, y los carruajes, maquinas de vapor y de gas, ya movibles ó Loco-motrices, ya estables, y cuanto conviene saber para construirlos.* Madrid: Oficina de D. Federico Moreno.
- Guía oficial de los caminos de hierro de España y Portugal. Indicador del viajero y del comerciante.* 1867. Madrid : Administración.
- Guidère, M. 2016. *Introduction à la traductologie.* 3^e édition. Louvain-la-Neuve : De Boeck.
- Haßler, G. 2016. «El traductor de textos no literarios en los siglos XVIII y XIX». *Quaderns de Filologia. Estudis Lingüístics*, n° 21, p. 185-214.
- Jovillet, A. 1835. *Examen du système électoral anglais, depuis l'acte de réforme, comparé au système électoral français.* Paris : Guiraudet et Jouaust, Imprimeurs-éditeurs et Londres : Ridgeway-Piccadilly.
- Linton, W. J. 1855. *Palace of St-Cloud, the residence of Her Majesty. The Orangery.* Gallica - Bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France, URL <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53024876t/>> [Consulté le 22 octobre 2018].
- Littré, E. 1873-1874. *Dictionnaire de la langue française. Tome 3.* Paris : Hachette.
- Marqués, V. L. 1862. *Caminos de Hierro. Compendio dedicado á S. M. La Reina Doña Isabel Segunda.* Madrid : Imprenta de José M. Ducazcal.
- Marseille, J. 2002. *Nouvelle histoire de la France. II. De la Révolution à nos jours.* Paris : Éditions Perrin.
- Masson, J. R., Lhomond, C. F. 1821. *Petit dictionnaire de l'Académie françoise, ou Abrégé de la cinquième édition du Dictionnaire de l'Académie. Tome 2.* Paris : Masson et fils.
- Nuevo Diccionario Histórico del Español - Mapa de Diccionarios Académicos, Real Academia de la Lengua Española (RAE).* URL: <<http://web.frl.es/ntllet/SrvltGUILLoginNtlletPub>>.
- Pardo Pardo, F. 2007. «Cristianización y Carta Puebla ». *Oleana: Cuadernos de Cultura Comarcal*, n.º 22, p. 285-336.
- Plan général du château, jardins et parc de Saint-Cloud, appartenant à S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans.* Gallica - Bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France, URL <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53024950p/>> [Consulté le 22 octobre 2018].
- Robert, A., Bourlonton, E. et Cougny, G. 1889-1891. *Dictionnaire des parlementaires français depuis le 1^{er} mai 1789 jusqu'au 1^{er} mai 1889. Vol. II. Cay-Fes.* Paris : Bourlonton.
- Rousselot de Surgy, J.P. 1784. *Encyclopédie méthodique. Finances. Tome premier.* Paris : Panckouke et Liège : Plomteux.
- Saint-Albin, P., Durantin, A. 1864. *Palais de Saint-Cloud, résidence impériale : domaine de la Couronne.* Paris : Librairie centrale.
- Say, L., Foyot, L., Lanjalley, A. 1894 *Dictionnaire des finances. Tome II. - E-Z.* Paris et Nancy : Berger-Levrault et C^e, Éditeurs.
- Vachon, M. 1880. *Le Château de Saint-Cloud, son incendie en 1870. Inventaire des œuvres d'art détruites ou sauvées.* Paris : A. Quantin, Imprimeur-éditeur.

Notes

1. Marseille (2002 : 96) affirme « C'est bien l'ambiguïté congénitale de la monarchie de Juillet. Certes Louis-Philippe est roi, mieux roi héréditaire, mais en même temps roi sous condition, sans autre légitimité que celle déléguée par la nation, une nation elle-même limitée au pays « légal ». Pour devenir « roi des Français », il a dû jurer d'observer une Charte préalablement révisée. »
2. Voici les termes de sa démission : « Monsieur le Président, / Je n'ai pas reçu du peuple un mandat constituant. / Placé entre ces deux extrémités, je suis absolument sans pouvoir pour faire un roi, une charte, un serment. / Je prie la Chambre d'agréer ma démission. Puisse ma patrie être toujours glorieuse et libre ! » (Robert *et ali.*, 1889-1891 : 185).
3. Il faut souligner que ledit *Discours* est tiré de la première partie de l'*Introduction* du volume *Droit administratif* (1840) où Cormenin développe ses principes en ce qui concerne la théorie administrative de l'Etat.
4. Idem.
5. Il existe une première édition publiée à Madrid en 1843 (Imprenta, calle Torrijos núm. 7) et une seconde à Barcelone en 1844 (Imprenta de Joaquín Verdaguier, La Rambla núm. 87). Ce travail est réalisé à partir la traduction publiée en 1843.
6. Les traducteurs soulignent l'excès de patriotisme de Cormenin (p. 3) et ils justifient la traduction de l'œuvre dû à son intérêt pour la société espagnole (p. 4-5). Les traducteurs annoncent également qu'ils préfèrent l'exactitude du message du texte original face à la forme ou l'élégance en ajoutant une tournure en espagnol quand cela est possible : « en ella hemos mas bien atendido á ser fieles que elegantes, y aunque hemos procurado dar à la frase incisiva y sumamente francesa del autor un jiro español cuando nos ha sido posible verificarlo (sic.) (...) » (p.3).
7. C'est pour cela que les traducteurs proposent une relation de symboles ou classes d'égalité pour l'application des principes de la centralisation en Espagne, à savoir : une capitale commune, un drapeau, une organisation territoriale, une fiscalité commune, une monnaie partagée, l'unité de mesures, une codification commune et l'Éducation nationale pour les enfants (p. 145).
8. Nous informons que les extraits en français et en espagnol seront toujours montrés selon la forme originale des textes, sans indiquer *sic.* pour les cas dont l'orthographe ou l'expression seraient bizarres sous la forme contemporaine.
9. Dans les deux éditions, la définition proposée est: «Presidente del ayuntamiento de cada pueblo ó distrito municipal, encargado de ejecutar sus acuerdos, de dictar bandos para el buen orden, salubridad y limpieza de la población, y de cuidar de todo lo relativo á la policía urbana. Es además, donde no hay autoridad superior, representante y delegado del rey y de su gobierno en el orden administrativo.» URL : <<http://web.frl.es/ntllet/SrvltGUILoginNtlletPub>> [consulté le 02 octobre 2018].
10. Dans l'édition de 1884, c'est le premier DRAE qui envisage l'entrée *vagón* sans une autre variation précédente : « Vehículo de transporte en los ferrocarriles. Dícese principalmente de los carros ó departamentos para las mercancías y equipajes. »
11. Littré, E. 1873-1874. *Dictionnaire de la langue française*, p. 1053.
12. Masson, J. R., Lhomond, C. F. 1821. *Petit dictionnaire de l'Académie française, ou Abrégé de la cinquième édition du Dictionnaire de l'Académie*, p. 220.
13. La note de bas de la page 127 donne la traduction suivante : « Los Bourg-pourris eran en Inglaterra antes del Bill de Reforma muchos lugarillos, hasta alquerías, cada uno de los cuales tenía el derecho de enviar directamente un diputado á la Cámara de los Comunes. Sus elecciones, á consecuencia del cortísimo o insignificante número de electores, estaban naturalmente á la disposición del gobierno, y de la alta aristocracia, que tenían interés en sacarlas á favor de sus candidatos, como lo consiguieron constantemente.»
14. Selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), dans son entrée « italien » : « Les Italiens (p. ell. *de comédiens*). Troupe installée à Paris de 1659 à la fin

du XVIII^e siècle et qui, à l'origine, se consacrait au répertoire de la comédie italienne. Aller aux Italiens. (Dict. XIX^e et XX^es.). Théâtre des Italiens ou, p. ell., *les Italiens*. Ancien théâtre de Paris où l'on jouait des opéras italiens. » URL : <<http://www.cnrtl.fr/definition/italien>> [consulté le 22 octobre 2018].

15. Selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), dans son entrée « clocher » : Loin d'exclure un besoin plus libéral d'affection, le patriotisme l'annonce, comme l'attachement à la province, au clocher, à la maison, prépare et échauffe l'amour de la grande patrie (...). Attachement exclusif à son village, à sa ville, au milieu dans lequel on vit (...). Rivalités, intérêts de *clocher*. Rivalités, intérêts locaux (...) anecdotes locales et à des circonstances de *clocher* (...).URL : <<http://www.cnrtl.fr/definition/italien>> [consulté le 22 octobre 2018].

16. La locution est définie comme : « Dícese del hecho o propósito ruin y mezquino, propio de gente rústica. » URL : <<http://web.frl.es/ntllet/SrvltGUILoginNtlletPub>> [consulté le 22 octobre 2018].

17. *Plan général du château, jardins et parc de Saint-Cloud, appartenant à S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans*. Disponible sur Gallica, URL <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53024950p/>> [consulté le 22 octobre 2018].

18. Selon le *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* (CNRTL), dans son entrée « orangerie » : (1) Lieu fermé où l'on met à l'abri les orangers et d'autres plantes craignant le froid pendant l'hiver. (2) Partie d'un jardin où sont placés les orangers lorsque le temps le permet. (3) Plantation d'orangers.



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

L'édition du surréalisme français dans
l'Espagne franquiste : du séquestre judiciaire à
la publication non censurée de la traduction de
Perspective cavalière (1970) d'André Breton

Marian Panchón Hidalgo

Universidad de Salamanca, Espagne

Université Toulouse – Jean Jaurès, France

marian.panchon@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0001-7553-2181>

Reçu le 06-05-2019 / Évalué le 15-06-2019 / Accepté le 30-07-2019

Résumé

Le but de cet article est d'analyser la réception de la traduction de *Perspective cavalière* (1970) d'André Breton par le Ministère de l'Information et du Tourisme pendant la dictature franquiste. À travers les dossiers de censure de *Perspectiva caballescica* (1971) et de *Magia cotidiana* (1975), nous nous rendrons compte de la grande importance qu'exerçait la réputation des maisons d'édition et de leurs porte-paroles afin d'obtenir une acceptation préalable de leurs traductions. Malgré le caractère dissident de *Magia cotidiana*, la traduction a finalement vu le jour sans aucune suppression de la part de l'appareil censorial, ce qui confirme la progressive évolution du régime dictatorial vers la démocratie.

Mots-clés : censure, franquisme, traduction, surréalisme, André Breton

La edición del surrealismo francés en la España franquista: del secuestro judicial a la publicación no censurada de la traducción de *Perspective cavalière* (1970) de André Breton

Resumen

El objetivo de este artículo es analizar la recepción de la traducción de *Perspective cavalière* (1970) de André Breton por el Ministerio de Información y Turismo durante la dictadura franquista. A través de los expedientes de censura de *Perspectiva caballescica* (1971) y de *Magia cotidiana* (1975), nos daremos cuenta de que la reputación de las editoriales y de sus portavoces tenía una gran importancia a la hora de obtener una aceptación previa de sus traducciones. A pesar del carácter disidente de *Magia cotidiana*, la traducción se publicó finalmente sin ninguna supresión por parte del aparato censor, lo que confirma la progresiva evolución del régimen dictatorial hacia la democracia.

Palabras clave: censura, franquismo, traducción, surrealismo, André Breton

The edition of French Surrealism in Francoist Spain: from legal seizure to non-censored publication of the translation of André Breton's *Perspective cavalière* (1970)

Abstract

The aim of this article is to analyze the reception of the translation of André Breton's *Perspective cavalière* (1970) by the Ministry of Information and Tourism during the Francoist dictatorship. Through the censorship files of *Perspectiva caballeresca* (1971) and *Magia cotidiana* (1975), we will see the crucial role the reputation of publishing houses played in obtaining preliminary acceptance of their translations. Despite the dissident nature of *Magia cotidiana*, the translation was finally published without any suppression by the censorial apparatus, which confirms the progressive evolution of the dictatorial regime towards democracy.

Keywords : censorship, francoism, translation, surrealism, André Breton

Introduction

La dictature franquiste, on le sait, n'a pas été très indulgente avec le monde éditorial. En effet, pendant cette période, les maisons d'édition espagnoles ont été surveillées de près afin d'éviter la publication des œuvres que le régime considérait comme dangereuses, car en totale opposition avec les opinions du gouvernement.

Pendant la première période de l'autocratie (1939-1959), dite « premier franquisme », les livres des auteurs surréalistes comme André Breton étaient complètement interdits. Grâce au programme de stabilisation de 1959, qui avait pour objectif de libéraliser l'économie espagnole, le gouvernement a donné le feu vert au tourisme, à l'émigration, etc., ce qui a provoqué un changement de mentalité sans précédent (Bernecker, 2009). De plus, l'apparition de mouvements marxistes parmi les étudiants universitaires et de l'opposition démocratique de gauche (Barreiro, 2014 et 2017), intéressés par les textes étrangers opposés au gouvernement, a facilité la traduction et la publication de cet auteur surréaliste et de gauche¹.

Toutes ces transformations ont fait en sorte que, quelques années plus tard, en 1966, la nouvelle Loi sur la Presse promulguée par Manuel Fraga ait facilité l'édition d'auteurs étrangers considérés comme marxistes jusqu'alors interdits, à l'instar d'André Breton. Cependant, l'appareil censorial de l'époque a continué à désapprouver des textes contraires à ses idéaux, comme *Perspective cavalière* (*Perspectiva caballeresca* ou *Magia cotidiana*, en espagnol), que nous analyserons dans cet article. Nous avons décidé d'examiner l'édition de la traduction de *Perspective cavalière* en Espagne car c'est un recueil qui réunit tous les grands articles et toutes les interventions importantes de Breton de 1952 à 1966, précisément au moment du « second franquisme », période charnière de la dictature.

1. Les traductions d'André Breton sous Franco

Afin d'analyser les traductions de Breton en espagnol, nous avons d'abord cherché des fichiers concernant cet auteur à la *Biblioteca Nacional de España* (BNE). Toutefois, nous n'avons trouvé aucune traduction des œuvres de Breton pendant la Seconde République espagnole (1931-1939) ni pendant le « premier franquisme » (1939-1959). C'est pourquoi nous avons ensuite opté pour faire des recherches à l'*Archivo General de la Administración* (AGA), l'un des principaux fonds de publication et médias des XIX^e et XX^e siècles, situés à Alcalá de Henares. À l'AGA, nous avons pu accéder aux dossiers de censure de la période franquiste et nous avons trouvé les fichiers suivants² concernant Breton³ :

Titre	Nom	N° du dossier	Année du dossier	Code AGA	Éditeur
Manifiestos del surrealismo	Bretón, André	3569	64	21/15293	Guadarrama
Manifiestos del Surrealismo	Bretón, André	776	69	66/02468	Guadarrama
El surrealismo. Puntos de vista y manifestación. Conversaciones 1913-1952	Bretón, André	6755	70	66/05805	Barral
Perspectiva caballeresca	Bretón, André	11367	71	73/01353	Gutiérrez y Palerm
Antología del humor negro	Bretón, André	4752	72	73/01859	Anagrama
Pasos perdidos, Los	Bretón, André	6518	72	73/01995	Alianza
Arcane 17	Bretón, André	11173	72	73/02358	Al Borak
Ajours	Bretón, André	11173	72	73/02358	Al Borak
Luz Negra	Bretón, André	11173	72	73/02358	Al Borak
Documentos políticos del surrealismo	Bretón, André	3633	73	73/02949	Fundamentos
Antología	Bretón, André	7871	73	73/03207	Siglo XXI
Surrealismo frente a realismo socialista	Bretón, André	7179	73	73/03207	Tusquets
Léxico sucinto del erotismo	Bretón, André	4670	74	73/04035	Anagrama
Manifiesto del surrealismo. 2 ed	Bretón, André	7987	74	73/04253	Guadarrama
Magia cotidiana	Bretón, André	11598	75	73/05123	Fundamentos
Campos magnéticos, Los	Bretón, André	2061	76	73/05337	Tusquets
Llave de los campos, La	Bretón, André	6930	76	73/05544	Ayuso

Tableau : dossiers de censure des œuvres d'André Breton localisés à l'AGA

Les entrées sont ordonnées par date d'archivage, et indiquent le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur, le numéro de dossier, l'année, le numéro de catalogue et le nom de l'éditeur. De 1964 à 1975, nous avons trouvé quinze dossiers de censure. Nous nous sommes également rendu compte que deux dossiers datent de 1976, juste après la mort de Franco, car la censure est restée en vigueur jusqu'en 1978. En effet, selon Muñoz Cáliz (2007 : 95-96), « pendant les premières années de la Transition, les membres du Conseil de la Censure et leurs supérieurs au Ministère de l'Information et du Tourisme ont continué à signer des interdictions (...) jusqu'au 4 mars 1978, date où le décret royal 262/1978 entrainait enfin en vigueur⁴ ».

Les maisons d'édition intéressées par la traduction de textes de Breton étaient de diverses caractéristiques : d'une part, certaines commençaient à être de plus en plus connues, comme *Tusquets* ou *Anagrama*, et d'autre part, quelques entreprises étaient plus indépendantes, comme *Fundamentos* ou *Ayuso*. En ce qui concerne *Perspective cavalière* (1970), nous avons trouvé deux fichiers différents : le premier date de 1971 (*Perspectiva caballeresca*) et le second de 1975 (*Magia cotidiana*). Les titres sont différents mais il s'agit bel et bien du même ouvrage.

2. La traduction de *Perspective cavalière* : *Perspectiva caballeresca* (1971) et *Magia cotidiana* (1975)

Deux maisons d'éditions ont tenté de publier *Perspective cavalière* pendant l'Espagne franquiste : tout d'abord *Gutiérrez y Palerm* en 1971 et ensuite *Fundamentos* en 1975.

Cependant, nous avons cherché les deux publications à la BNE mais la seule traduction accessible est celle de *Fundamentos*. En fait, la maison *Gutiérrez y Palerm* n'est pas enregistrée dans la base de données de la BNE et nous n'avons trouvé aucune information la concernant. Selon Jesús Munárriz, éditeur d'*Hiperión* et ancien coéditeur de *Ciencia Nueva*, « il est possible que *Gutiérrez y Palerm* soit un projet qui n'a pas pu prendre forme. En 1971, nous n'étions pas très nombreux dans le milieu éditorial et on se connaissait tous. Je n'en ai jamais entendu parler⁵ ». Quant à *Fundamentos*, nous pouvons signaler qu'elle était de « nette tendance marxiste⁶ » (Martínez, 2011 : 138) selon la liste des maisons d'édition les plus conflictuelles élaborée en 1974 par Ricardo de la Cierva, Directeur Général de la Culture Populaire du Ministère de l'Information et du Tourisme. *Fundamentos* est née en 1970 afin de « faire connaître certains courants de pensée critique que le régime franquiste passait sous silence et persécutait⁷ ». Consuelo Berges, la traductrice de l'essai, était précisément poursuivie à cause de ses opinions politiques mais elle était assez connue grâce à son travail en tant que traductrice,

comme l'explique le journal *El País*, qui lui a consacré l'article suivant, lors de son décès :

*L'écrivaine Consuelo Berges meurt à Madrid à l'âge de 89 ans
Elle fut reconnue comme une grande traductrice*

Madrid, le 24 décembre 1988 (El País)

L'écrivaine et traductrice Consuelo Berges est décédée hier matin, à l'âge de 89 ans, à son domicile de Madrid. Née en Cantabrie, elle était autodidacte et voyageuse, s'identifiant à la République, ce qui a provoqué sa persécution. Elle a été reconnue pendant une longue période comme une traductrice de toute première catégorie. C'est à elle que l'on doit des versions anthologiques des œuvres de Proust, de Saint-Simon et surtout de Stendhal, auteur qu'elle a étudié avec passion. Elle fut également la première traductrice espagnole à obtenir la reconnaissance de droits de traduction pour ses œuvres. Justement le prix Stendhal, qu'elle a créé il y a longtemps, sera constitué de ces droits, même s'il n'a été accordé qu'une fois, et que, selon son souhait, il sera octroyé tous les deux ans⁸.

Après la traduction en espagnol de *Perspective cavalière* en 1971 et en 1975, les éditions *Gutiérrez y Palerm* et *Fundamentos* ont été obligées de suivre le processus de révision établi par l'Administration chargée du contrôle des livres.

3. La réception de la traduction de *Perspective cavalière* par le Ministère de l'Information et du Tourisme : de la censure préalable et du séquestre judiciaire à sa complète acceptation

Le premier dossier - le numéro 11367-71 - a été présenté au Ministère de l'Information et du Tourisme sous l'option de consultation volontaire⁹ par *Gutiérrez y Palerm* le 20 novembre 1971. La première page du dossier portait la mention *urgente* (« urgent »). L'œuvre traduite, appelée *Perspectiva caballeresca*, comptait théoriquement 242 pages mais ce premier dossier n'indiquait ni le tirage ni le prix, contrairement au second. Cela suggère que l'ouvrage n'a finalement pas été publié. De plus, comme nous l'avons déjà expliqué précédemment, nous n'avons trouvé aucune information sur *Gutiérrez y Palerm* et la création juridique de la maison d'édition était en cours de traitement selon le dossier de censure, même si la publication de la traduction était classée « urgente ».

Nous résumons ci-dessous le contenu des rapports d'un censeur, identifié par le numéro 20¹⁰. Il ne répond pas aux questions directes se trouvant sur l'épigraphe *Informe* (« rapport »), à traiter systématiquement pour chaque ouvrage lu, dans le but de guider les censeurs :

Le document attaque-t-il le Dogme ?

La morale ?

L'Église ou ses Ministres ?

Le Régime et ses institutions ?

Les personnes qui collaborent ou ont collaboré avec le Régime ?

Les passages censurables représentent-ils le contenu total de l'œuvre ?

En revanche, il écrit à la machine dans le paragraphe *informe y otras observaciones* (« rapport et autres observations ») qu'il s'agit d'une sélection d'essais littéraires au sujet de *questions littéraires et artistiques* publiés par André Breton dans divers journaux et revues, entre les années 1952 et 1966. Le lecteur explique également qu'il ne se mêle ni de questions politiques ni de questions idéologiques¹¹.

Le jugement est donc positif et le censeur considère que l'essai est publiable. Il souligne aussi certains mots du texte, sûrement pour montrer au lectorat que la publication n'est pas dangereuse et qu'elle ne tourne qu'autour de *questions littéraires et artistiques*.

Cependant, la seconde demande d'autorisation - le dossier numéro 11598-75 - n'a pas été présentée au Ministère sous l'option de consultation volontaire, mais directement au dépôt. En effet, grâce à la nouvelle Loi sur la Presse de 1966, les maisons d'édition n'étaient plus tenues d'envoyer leurs originaux au Ministère pour qu'il émette un avis favorable.

Comme l'explique Muñoz Soro (2008 : 117), *Fundamentos* a renoncé définitivement à présenter ses livres à la procédure de consultation volontaire à partir de 1970. Selon un entretien réalisé à Cristina Vizcaíno Auger, gérante du département de production, par Tena Fernández (2018 : 387), *Fundamentos* présentait les œuvres directement au dépôt car c'était la manière la plus risquée mais la seule solution possible d'éviter la censure : une fois que le livre édité était présenté, il pouvait être mis en circulation s'il n'y avait pas de réponse de la part du Ministère sous 72 heures. Si le livre était présenté sous l'option de consultation volontaire, le Ministère pouvait plus facilement barrer et retirer les textes.

Cette fois-ci, *Fundamentos* sollicite le 31 octobre 1975 la publication de *Magia cotidiana*, de 232 pages pour un tirage de 4000 exemplaires. Il était prévu de vendre le livre à 200 pesetas.

Le lecteur, identifié par le numéro 11 et par son nom et prénom - Pedro Puche Gómez -, rédige le même jour à la machine un commentaire qui montre un changement d'avis au sujet de l'ouvrage de la part de l'appareil censorial. Puche Gómez explique que le roman est plutôt une compilation d'articles, de prologues

et de réponses à des enquêtes écrites par André Breton entre 1952 et 1969 et que, dans cette sélection, la note prédominante est la défense du surréalisme et une constante oscillation du temporel à l'intemporel et du général au particulier. Il souligne également que, même si la plupart des articles sont destinés à exalter l'art, Breton a une tendance vers les « gauches », ce qui le mène à faire des manifestations offensives sur le régime espagnol ou même à prédire son imminente chute en 1956. C'est pourquoi l'œuvre est estimée comme dénonçable¹².

Après ce jugement, le même lecteur, qui était commandant d'infanterie de marine, remplit une fiche spécifique pour expliquer à nouveau son opinion. Le dépôt arrive à échéance le 7 novembre et il faut que le Ministère prenne une décision. Selon lui, le livre est inacceptable politiquement parlant mais il existerait la possibilité d'une discussion avec *Fundamentos* pour la suppression des passages annotés¹³.

Le 4 novembre, le service de lectorat émet une copie du rapport de la traduction où il éclaire sa décision concernant sa publication en Espagne et exprime qu'à cause du contenu général de l'œuvre et des offenses versées contre le régime franquiste, ils considèrent que le présent dépôt doit être mis à disposition de l'Autorité correspondante, conformément à ce qui est établi dans l'article 64 de la Loi sur la Presse et l'Imprimerie en vigueur, pour existence présumée d'acte délictueux¹⁴.

Le même jour, le Directeur Général de Culture Populaire, Miguel Cruz Hernández, envoie une lettre au magistrat-juge du Tribunal d'Ordre Public à Madrid en y expliquant que le contenu de l'œuvre *Magia cotidiana* pourrait être délictueux et qu'il envoie un exemplaire du livre en indiquant, en vue d'un éventuel séquestre, que les quatre mille exemplaires que l'édition comprend ont été imprimés par « Industrias Felmar¹⁵ ».

Le Directeur expédie également le même jour une autre lettre au procureur du Tribunal d'Ordre Public, en indiquant qu'« une dénonciation publique de l'œuvre « *MAGIA COTIDIANA* » a été présentée¹⁶ ». Comme l'explique la responsable du département de production de *Fundamentos*, si le Ministère voulait interdire le livre, il devait faire appel à un juge qui lui seul pouvait donner à la police l'ordre d'arrêter la distribution (Tena Fernández, 2018 : 387).

Deux jours plus tard, le 6 novembre, le Directeur lui-même rédige une note au ministre concernant les dénonciations de trois ouvrages. Pour ce qui est de *Magia cotidiana*, il considère que « sous l'apparence d'une défense du surréalisme, des attaques au Régime espagnol surgissent et, en même temps, il effectue une exaltation de l'anarchisme trotskien, avec des nuances propagandistes subversives

*et violentes*¹⁷ ». Il écrit aussi une note informative du livre en expliquant que *Fundamentos* a présenté *Magia cotidiana* au dépôt et que l'essai critique violemment le régime espagnol. C'est pourquoi l'appareil censorial a décidé de dénoncer l'ouvrage au Tribunal d'Ordre Public, sans faire usage du séquestre administratif préalable.

Magia cotidiana a pu finalement voir le jour en 1975 et *Fundamentos* n'a pas dû éliminer le paragraphe conflictuel. Dans l'article « Discours pour la défense de la liberté » de la version originale (p. 124), Breton explique que :

Un autre symptôme des plus encourageants, des plus exaltants nous est fourni par la brusque tension de la situation en Espagne. Les manifestations d'étudiants en février, suivies des grèves de Navarre se propageant jusqu'à Barcelone, dénoncent, au témoignage de tous les observateurs, l'agonie d'un régime qui, vingt ans durant, a entretenu une autre plaie à notre cœur. À l'instant où la pire répression au service de la pire réaction atteste sa finale impuissance et doit se préparer à rendre des comptes, [...] si nous sommes d'humeur à admettre et si nous supporterons que s'établisse en France un régime calqué sur celui de Franco.

Dans la version traduite (p. 115-116), Consuelo Berges maintient le contenu de l'original, même s'il est possible qu'elle se soit autocensurée à la fin du paragraphe lorsqu'elle traduit « Franco » par « *nuestros vecinos* », évitant ainsi de faire allusion au régime du dictateur :

Otro síntoma de los más alentadores, de los más enardecedores, nos da la brusca tensión de la situación en España. Las manifestaciones de estudiantes en febrero, seguidas de las huelgas de Navarra, propagándose hasta Barcelona, denuncian, según testimonios de todos los observadores, la agonía de un régimen que desde hace veinte años ha mantenido otra llaga en nuestro corazón. En el momento en el que la peor represión al servicio de la peor reacción demuestra su final impotencia y tiene que prepararse a rendir cuentas, [...] si estamos dispuestos a admitir y si soportamos que se establezca en Francia un régimen calcado del de nuestros vecinos.

Il est aussi intéressant de souligner que ce paragraphe conflictuel est en italiques dans la traduction, tandis que dans l'original cet extrait ne l'est pas, comme si *Fundamentos* voulait justement attirer l'attention du public vers cette partie du livre. Préalablement, cette maison d'édition a décidé de supprimer des articles qui apparaissaient dans la version française : *Staline dans l'histoire*, *Lettre à Robert Amadou*, *Sur l'astrologie*, *Avant-propos à Ultramarines*, *Le surréalisme et la tradition*, *Lettre à Guy Chambelland à propos de Xavier Forneret*, *Allocution au*

« Gala du Secours aux objecteurs de conscience », *Sur Robert Desnos*, *Sur Antonin Artaud*, *Préface au Concile d'amour d'Oscar Panizza*, *Entretien avec Madeleine Chapsal* et *Entretien avec Guy Dumur* ont été en effet éliminés de *Magia cotidiana*. Il est probable que *Gutiérrez y Palerm* n'ait pas voulu supprimer autant de textes lorsqu'elle a envoyé le livre au Ministère, car il comptait plus de pages que la traduction de *Fundamentos*.

En guise de conclusion

L'étude de ces deux dossiers de censure nous a aidé à mieux comprendre la situation de l'édition ainsi que le procédé arbitraire de l'appareil censorial pendant les dernières années de la dictature franquiste.

Dans le cas de la traduction de *Perspective cavalière*, nous avons observé que le premier dossier a été accepté sans problème après son envoi au Ministère, tandis que le second a été tout de suite rejeté. Ceci confirme les jugements arbitraires de l'époque de la part de l'appareil censorial, certainement à cause d'un manque de lignes directrices généralisées, comme nous l'avons déjà établi pour l'édition de la traduction du *Manifiestos del surrealismo (Manifestes du surréalisme)* de Breton (Panchón Hidalgo, 2017).

De plus, si nous regardons plus attentivement le premier dossier concernant *Perspectiva caballeresca*, nous observons que la personne qui a rendu la traduction n'était autre que Celso Fernández-Mayo, un ancien prêtre qui a été à la tête de maisons d'édition dissidentes comme *Ciencia Nueva* afin de faciliter la publication des traductions conflictuelles (Rojas Claros, 2013 : 154). Il est probable que Fernández-Mayo, après la fermeture de *Ciencia Nueva* en 1969, ait décidé de publier cette traduction pour son propre compte via l'inexistante maison d'édition *Gutiérrez y Palerm*. Comme ce prêtre jouissait de la confiance ministérielle, l'ouvrage a été tout de suite accepté par l'appareil censorial, même si nous ignorons si la traduction présentée par lui contenait déjà des suppressions¹⁸. En revanche, *Magia cotidiana*, dont le titre était différent de la précédente traduction, n'a pas été acceptée au début, sûrement à cause de l'opinion négative que le Ministère avait de *Fundamentos*.

Cela montre que, malgré le fait d'être une œuvre subversive et adressée à une élite intellectuelle, la traduction pouvait être acceptée ou non et que tout dépendait de la personne ou de la maison d'édition qui la présentait, au moins au début du processus censorial. Ainsi, la bonne ou mauvaise réputation de la personne en charge ou de la maison d'édition pouvait influencer le sort final du livre.

Néanmoins, *Magia cotidiana*, la traduction de *Fundamentos*, a été finalement publiée en 1975, même avec le paragraphe conflictuel, ce qui confirme l'ouverture du Ministère par rapport au « premier franquisme » (1939-1959), où les livres de Breton étaient complètement interdits.

Bibliographie

- Abellán, M. L. 1980. *Censura y creación literaria en España (1939-1976)*. Barcelone : Península.
- Barreiro López, P. 2014. La sombra de Marx. Vanguardia, ideología y sociedad en la crítica militante del segundo franquismo. In : P. Barreiro López & J. Díaz Sánchez (éds.), *Crítica(s) de arte: discrepancias e hibridaciones de la guerra fría a la globalización*. Murcie : CENDEAC, p. 254-274.
- Barreiro López, P. 2017. *Avant-garde Art and Criticism in Francoist Spain*. Liverpool: Liverpool University Press.
- Bernecker, W. 2009. El cambio de mentalidad en el segundo franquismo. In: N. Townson (éd.), *España en cambio. El segundo franquismo 1959-1975*. Madrid: Siglo XXI, p. 49-70.
- Breton, A. 1970. *Perspective cavalière*. Paris: Gallimard.
- Breton, A. 1975. *Magia cotidiana*, trad. Consuelo Berges. Madrid: Fundamentos.
- Hernández Sandoica, E., Ruiz Carnicer, M. A., Baldó Lacomba, M. 2007. *Estudiantes contra Franco (1939-1975): Oposición política y movilización juvenil*. Madrid: La Esfera de los Libros.
- Martínez, J. A. 2011. «Editoriales conflictivas y disidentes en tiempos de dictadura (1966-1975)». *ARBOR Ciencia, Pensamiento y Cultura*, n° 187 (747), p. 127-141.
- Montejo Gurruchaga, L. 2000. «Blas de Otero y la censura española desde 1949 hasta la transición española. Segunda parte: de qué trata de España (1964) a Todos mis sonetos (1977)». *Revista de Literatura*, p. 154-175.
- Muñoz Cáliz, B. 2007. «El teatro silenciado por la censura franquista». *Per Abbat: boletín filológico de actualización académica y didáctica*, p. 85-96.
- Muñoz Soro, J. 2008. Vigilar y censurar. La censura editorial tras la ley de prensa e imprenta, 1966-1976. In: E. Ruiz Bautista (éd.), *Tiempo de censura: la represión editorial durante el franquismo*. Gijón : TREA, p. 111-142.
- Panchón Hidalgo, M. 2017. « A Glimpse into French Surrealism in Spain : The Translation and Censorship of André Breton's *Manifestes du Surréalisme* ». *TranslatoLogica*, p. 35-50.
- Rojas Claros, F. 2013. *Dirigismo cultural y disidencia editorial en España (1962-1973)*. Alicante: Publicaciones Universidad de Alicante.
- Tena Fernández, R. 2018. «Reacciones de la editorial Fundamentos ante la censura franquista: entrevista a Cristina Vizcaino Auger ». *Revista chilena de literatura*, n° 98, p. 383-394.
- Auteur inconnu, 24 décembre 1988. «La escritora Consuelo Berges muere en Madrid a los 89 años». *El País*. [En ligne] : https://elpais.com/diario/1988/12/24/cultura/598921207_850215.html [consulté le 3 juillet 2019]

Notes

1. Selon une enquête sociologique de 1965-1966, les étudiants allaient aux cinéclubs, participaient à des débats en rapport avec des films, écoutaient des chansons revendicatives et lisaient Brecht, Marcuse ou Sartre (Hernández Sandoica et al., 2007 : 174).
2. Nous reproduisons la typographie des documents originaux.
3. Dans le tableau fourni par l'AGA, le nom de Breton apparaît toujours avec un accent graphique.

4. «Durante los primeros años de la Transición, los miembros de la Junta de Censura y sus superiores en el Ministerio de Información y Turismo seguirían firmando prohibiciones (...), hasta que, finalmente, el 4 de marzo de 1978 entraba en vigor el Real Decreto 262/1978».

5. Entretien réalisé par mail le 20 mars 2019.

6. «de clara tendencia marxista».

7. «dar a conocer determinadas corrientes de pensamiento crítico que el régimen franquista silenciaba y perseguía». Disponible en ligne : <http://www.editorialfundamentos.es/es-editorial-fundamentos-presentacion.html> [consulté le 20 mars 2019]

8. «La escritora Consuelo Berges muere en Madrid a los 89 años

Fue reconocida como una gran traductora

Madrid, 24 dic 1988 (El País)

La escritora y traductora Consuelo Berges falleció ayer por la mañana, a los 89 años, en su domicilio de Madrid. Nacida en Cantabria, fue autodidacta y viajera, se identificó con la República, por lo que sufrió persecución, y durante muchos años fue reconocida como una traductora de primerísima categoría. A ella se deben versiones antológicas de las obras de Proust, Saint-Simon y sobre todo Stendhal, autor que estudió con pasión. Fue también la primera traductora española en conseguir que le fueran reconocidos derechos de traducción por sus obras. Precisamente con estos derechos estará dotado el Premio Stendhal, creado por ella hace tiempo, aunque sólo concedido una vez, y que, según su deseo, será otorgado cada dos años».

Disponible en ligne : https://elpais.com/diario/1988/12/24/cultura/598921207_850215.html [consulté le 18 mars 2019]

9. La Loi sur la Presse de 1966 se caractérisait par le passage de la *consulta previa* (consultation préalable) obligatoire des originaux par les censeurs à la *consulta voluntaria* (consultation volontaire).

10. En général, les censeurs restaient dans l'anonymat, ils étaient seulement identifiés par un numéro et leurs signatures étaient souvent illisibles (Montejo Gurruchaga, 2000).

11. « Se trata de una selección de ensayos literarios del mismo autor en torno a cuestiones literarias y de arte publicados por el autor en diversos periódicos y revistas entre los años 1952 y 1966. El título de la obra no es más que uno de tantos ensayos. No se mete ni en cuestiones políticas ni en cuestiones ideológicas, fuera de las que pertenecen propiamente a las diversas formas de arte o a los diálogos con diversos artistas o escritores. Son más bien artículos literarios de ocasión. - Nada de particular.

Puede publicarse.

Madrid, 22 de XI de 1971

El lector».

12. «La Obra, más que una novela, es una recopilación de artículos, prólogos, contestaciones a encuestas, etc., escritas por André Breton entre 1952 y 1969. Dentro de esta selección destaca como nota predominante la defensa del surrealismo y una constante oscilación de lo temporal a lo intemporal y de lo general a lo particular.

Aunque la mayoría de los artículos están destinados a enaltecer el arte, en otros por el contrario se aprecia la inclinación total del autor hacia las “izquierdas”, lo que le lleva a hacer unas manifestaciones ofensivas sobre el Régimen español (Pgs 115-116) en las cuales incluso, atribuyéndose unas dotes proféticas, predice su inminente caída en 1956, todo ello para resaltar la función e importancia de los intelectuales para impedir en Francia la subida de De Gaulle. Otra de sus constantes políticas es una clara animadversión a la figura de Stalin y de alabanza, por el contrario, hacia Trotsky (Pg 117-165 y 178-179).

Por todo ello y a pesar de la “acertada visión profética” del autor, se estima la Obra como:

DENUNCIABLE

Madrid, 31 de octubre de 1975

El lector,

[firma]

Pedro Puche Gómez».

13. «Por supuesto que todo el contenido del libro está impregnado de la ideología izquierdista de Bretón. Pero de manera objetiva, aceptable y referida a materia [sic] puramente técnica. Lo único discutible es lo manifestado en pág. 116 referido al Régimen político español. En boca de Breton, podría tolerarse. Si políticamente se considera inaceptable, cabría una gestión con la editorial para la supresión de lo acotado».

14. «La obra está constituida [sic] por una recopilación de trabajos diversos del autor durante el período 1952 a 1969. Dentro de esta selección destaca la defensa del surrealismo, así como el matiz izquierdista lógico y normal habida cuenta dela [sic] ideología del autor.

Dentro de esta tónica general, el autor se permite arremeter contra el Régimen de nuestro país, con carácter ofensivo, como puede apreciarse de manera directa en lo acotado en la pág. 116.

Por otra parte, se exalta dentro del contenido del libro la figura anarquista de Trotsky, realizándose una propaganda de la subversión y del espíritu violento de aquel.

Por el contenido general de la obra, y por las ofensas vertidas contra nuestro Régimen, entendemos que el presente depósito debe ser puesto a disposición de la Autoridad correspondiente, de acuerdo con lo establecido en el art. 64 de lavigente [sic] Ley de Prensa e Imprenta, por presumible existencia de figura delictiva».

15. « En cumplimiento de lo preceptuado en el artículo 64 de la vigente Ley de Prensa e Imprenta, y por estimar que el contenido de la obra “MAGIA COTIANA”, de André Breton, presentada a depósito por la Editorial Fundamentos el día 31 de octubre pasado, pudiera ser delictivo, remito a V.I. un ejemplar de la misma; manifestando a V.I., a efectos de un posible secuestro, que los cuatro mil ejemplares de que consta la edición, según declaración oficial del editor, cuya fotocopia se acompaña, han sido impresos en Industrias Felmar, Magnolias, 49, de Madrid ».

16. «[...] se ha cursado denuncia oficial de la obra titulada “MAGIA COTIDIANA”».

17.«Bajo la apariencia de una defensa del surrealismo, surgen ataques [sic] al Régimen español y, al mismo tiempo, se lleva a cabo una exaltación del anarquismo trotskyano, con matices de propaganda subversiva y de la violencia».

18. La traduction présentée par *Gutiérrez y Palerm* comptait 242 pages et la traduction présentée par *Fundamentos* n'en avait que 232. Nous supposons que la première traduction ne comportait pas de suppressions, même si nous ne pouvons pas le confirmer.

Synergies Espagne n° 12 / 2019



Compte rendu
de lecture



Histradcyt Universitat de València, Espagne



La figura del traductor a través de los tiempos. Maria Elena Jiménez Domingo, Jordi Sanchis Llopis, Nicolás Antonio Campos Plaza (Eds).

Quaderns de filologia. Estudis Lingüístics, Vol. 21, 2016, Universitat de València.

[En ligne] : <https://ojs.uv.es/index.php/qfilologia/issue/view/684>

Ce riche numéro sur « La figure du traducteur » comprend quatorze études qui ont pour axe central le traducteur – responsable premier de toute traduction – et son rôle déterminant dans ce processus de transfert non seulement linguistique, aspect évidemment perçu le plus immédiatement, mais aussi culturel, au sens le plus large : scientifique –dans ses différentes spécialités–, technique –dans ces divers domaines–, littéraire avec la variété de ses genres, etc.

L'ensemble des études de ce numéro peut s'organiser selon une typologie multiple, dont nous allons tâcher de rendre compte, sans pouvoir arriver à l'exhaustivité dans ce bref compte rendu.

L'un des types que l'on pourrait d'abord dégager serait la figure d'un traducteur face à un seul texte ou même, face à un seul aspect –littéraire, linguistique, technique, etc. – d'un de ce texte pris comme seul objet, et, ainsi, vu au plus près.

Un autre type serait cette même figure du traducteur, dans ce cas, face à des textes actuels (avec l'emploi de nouvelles technologies, en particulier), contrastant avec cet autre qui effectua cette tâche dans le passé, raison pour laquelle le chercheur s'attache à l'analyse de ses particularités en relation avec cet éloignement chronologique et, par-là, culturel au sens large.

La base d'une autre typologie pourrait être la catégorie à laquelle apparten(nen)t le(s) texte(s) considérés : textes juridiques, commerciaux, bibliques, médicaux, littéraires, entre autres. Dans chacun de ces cas, le traducteur assume un rôle différent mais d'autant plus fondamental que la catégorie est plus spécialisée et l'oblige à une décodification et (re-)codification totalement spécifique. Le chercheur est alors obligé de prendre en compte, avec son savoir et son savoir-faire analytique, le rôle du traducteur devant son texte, jugeant ses qualités, son efficacité ou, au contraire, ses carences.

De certaines études de ce numéro il se dégage obligatoirement des traits non plus strictement professionnels du traducteur mais de sa biographie mettant en lumière ses goûts, sa formation, ses connaissances, etc., justifiant ou expliquant les options traductologiques que le chercheur a repérées.

Last but not least, le support dont a (ont) été extrait(s) le(s) texte(s) analysés par certains auteurs de ce numéro, conforme aussi un type à ajouter à ceux que nous avons déjà établis dans ce *Quaderns de Filologia*. Dans ce dernier type, la figure du traducteur prend des caractéristiques tout à fait spécifiques, s'agissant de volumes relevant, par exemple, de genre à vocation bien particulière (par exemple, lexicographique ou divulgative), ou encore des textes de presse. Ajoutons à ce sujet que ce domaine de la presse écrite traduite a existé depuis très longtemps et a donné (et donne encore) lieu à une foule de traducteurs, dont les signatures sont souvent absentes et les qualités tenues pour obligatoires, alors que les difficultés inhérentes au genre sont particulièrement importantes dans certains cas.

En bref, ce numéro de *Quaderns de Filologia* est spécialement riche, focalisé sur une figure hautement intéressante, bien que souvent tenue pour secondaire. Mais l'ensemble des études que nous venons de considérer est aussi inévitablement, par rebond, centrée sur la traduction, dans l'infinité des points de vue sous lequel on peut envisager cette dernière avec le traducteur, son responsable primordial.

Synergies Espagne n° 12 / 2019



Annexes



Profils des contributeurs



• Préfacière et coordinatrices scientifiques •

Brigitte Lépinette a fait ses études de lettres à La Sorbonne (Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris). Elle est également Docteur ès Lettres de l'Universidad Complutense de Madrid, Professeure et chercheuse de l'Université de Valence (Espagne) depuis 1980 puis titulaire de Chaire de cette même université. Pendant cette période, 5 « sexenios » (un sexenio correspond à six ans de recherches) lui ont été accordés par le Ministère de l'éducation espagnol. Entre 1980 et 2014 (date où elle a été nommée titulaire de Chaire émérite de l'UV) elle a publié de nombreux articles dans des revues scientifiques sur l'histoire de la linguistique –notamment, de la grammaire, la lexicographie et, dernièrement, la traduction–, telles que *Le Français Moderne*, *Cahiers de Lexicologie*, *Histoire Epistémologie Langage*, *Historiographia linguistica*, *Iberoromania*, *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, *Meta* ou *MonTI*. Plusieurs de ces études ont fait l'objet de comptes rendus. Signalons la *historia de la traducción. Metodología. Apuntes bibliográficos. Lynx*, (Documentos de trabajo), Centro de estudios sobre Comunicación interlingüística e intercultural, 1997, Vol. 14, cité et largement commenté in Samuel López Alcalá *La historia, la traducción y el control del pasado* (Madrid: U.P. Comillas), G. Bastin (2002, *Meta* XLVII, 1:132-134), dans son compte rendu, a considéré que cet article était le premier traité méthodologique sur l'Histoire de la traduction. Ce même article a été cité et commenté in Sebastián García Barrera 2008 (*Mutatis mutandis*, vol. 1, n°2, 196-211), entre autres. Cette chercheuse infatigable a publié, dirigé ou édité plusieurs monographies sur des sujets liés à l'Histoire de la traduction (p.ex. en collaboration avec A. Melero, *Historia de la Traducción. Quaderns de Filología*, Vol. VI ou, en collaboration avec Julia Pinilla, *Traducción y difusión de la ciencia y la técnica en España (s. XVI-XIX)* (València: Universitat de Valencia-IULMA Monografía) ainsi que les trois volumes de *Reconstruyendo el pasado de la traducción* en collaboration également avec Julia Pinilla.

Julia Pinilla Martínez a fait ses études de Philologie Française à l'Université de Valence (Espagne) où elle est professeure. Docteure en Linguistique Contrastive de l'Université de Valence, elle est spécialisée depuis 2008, en Histoire de la traduction scientifique et technique en Espagne (français-espagnol) aux XVIII^e et XIX^e siècles. Sa recherche, centrée à l'origine sur le domaine de l'agronomie et de la botanique, s'est élargie à d'autres domaines scientifiques tels que la chimie ou la médecine, toujours dans une perspective historique. Auteure de

nombreuses publications dans ce domaine, elle a édité plusieurs monographies sur l'Histoire de la traduction, notamment son dictionnaire intitulé *Ensayo de un diccionario de traductores españoles de obras científicas y técnicas (1750-1900) : Medicina* (Monografias VERTERE, 2017). Un deuxième volet de son activité est la diffusion de la recherche en organisant des congrès bisannuels sur l'Histoire de la traduction non littéraire dont quatre éditions ont déjà vu le jour (2012-2014-2016-2018). Actuellement, elle est directrice de Histradcyt (Historia de la traducción científica y técnica / Histoire de la traduction scientifique et technique), groupe de recherche de l'Université de Valence (GIUV 2013-151), dont la finalité ultime est de créer une base de données de traducteurs en ligne.

• **Auteurs des articles** •

Francisco Lafarga est Professeur émérite à la Universitat de Barcelona (Espagne). Il s'est occupé d'aspects liés avec la traduction et à la réception des ouvrages littéraires, dans le cadre de la littérature comparée et de l'histoire des traductions. Il a dirigé plusieurs projets de recherche et assuré l'édition scientifique de plusieurs ouvrages collectifs ; il est l'auteur de nombreux travaux sur la littérature française, la littérature espagnole, la littérature comparée et la traduction.

Caroline Biron est agrégée de Lettres modernes et enseigne actuellement le français dans un établissement de niveau secondaire. Elle est également doctorante à l'Université de Nantes au sein du laboratoire de recherche L'AMo (EA 4276), sous la direction du Professeur Nathalie Grande. Sa thèse porte sur l'émergence du roman épistolaire en France au XVII^e siècle.

Ángel Narro est diplômé en Philologie classique et française et possède un doctorat en Philologie grecque. Il est actuellement professeur de langue et littérature grecque à l'Université de València, où il a également enseigné la didactique de la langue et de la littérature française. Il a fait des séjours de recherche à l'Alma Mater Studiorum - Università di Bologna (Italie), dans le centre de recherche Dumbarton Oaks à Washington D.C. (États-Unis), à l'Université de Nantes (France) et au Hill Museum & Manuscript Library – Saint John's University (Minnesota, États-Unis). Il a également été professeur invité de l'Université de Memphis (États-Unis). Ses recherches portent principalement sur la langue et la littérature grecque chrétienne, l'hagiographie byzantine, ainsi que la traduction et la réception de la littérature classique dans les littératures romanes.

Docteure des Universités de Lorraine et du Pays Basque (2016), **Beatriz Onandia Ruiz** est spécialiste en transferts culturelles, traductions et adaptations féminines France/Espagne au XVIII^e siècle. Elle a été lectrice (2009-2011), doctorante contractuelle (2011-2015) et ATER (2015-2017) d'espagnol à l'Université de Lorraine. Elle est à ce jour professeure associée du

département de Philologie française de l'Université du Pays Basque. Ses derniers articles publiés portent sur les traductions et les productions féminines en France et en Espagne au XVIII^e siècle.

Professeure à l'université du Pays Basque, **Nadia Brouardelle** a écrit une thèse sur les fabliaux français (*Des ouvertures soumises au tropisme de la femme dans les fabliaux des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles*), apportant une touche féministe à ces petits récits misogynes. En outre, elle a participé à des colloques, séminaires et congrès où la femme est au centre de ses interventions. : *Una mujer escritora en el medievo: Christine de Pizan*. (2016), *El bestiario medieval de L. Carrington : una adaptación feminista*. (2017), *La princesse de Clèves : un aveu littéraire digne d'une femme remarquable* (2018), *L'adultère dans les fabliaux ou l'expression du moi féminin* (2018) en sont des exemples. Enfin, elle a traduit pour ADE deux farces de M. De Navarre.

Manuela Álvarez Jurado est titulaire d'un doctorat en Philologie Française de l'Université de Grenade. Elle enseigne la traduction spécialisée : biosanitaire et agroalimentaire à l'Université de Cordoue (Espagne). Ses recherches dans les domaines de l'histoire de la traduction (XVIII^e et XIX^e siècles) ont abouti à la publication de nombreux articles et chapitres d'ouvrages collectifs. Membre du groupe de recherche « Texte, Science et Traduction », organisatrice des Congrès Internationaux de l'Université de Cordoue : « Science et Traduction » (CyT) et « Langues, Tourisme et Traduction » (CILTT), elle est actuellement responsable d'un projet de recherche sur la terminologie du vin et co-directrice de *Skopos* (Revue de Traduction) et *Estudios Franco-Alemanes* (Revue de Philologie).

Noelia Micó Romero est Docteure en Philologie romane et professeure de langue française et de traduction à l'Université de Valence (Espagne). Auteure d'une thèse intitulée : *Les marqueurs temporels : une étude contrastive français-espagnol* dirigée par Amparo Olivares Pardo (Université de Valence, 2005), elle est membre du groupe de recherche Histradcyt (Histoire de la traduction scientifique et technique). Ses recherches se centrent sur l'analyse du discours en contraste français-espagnol, la traduction de textes non littéraires et l'histoire de la traduction.

Sandra Pérez Ramos est actuellement maîtresse de langue au Département d'Études ibériques et ibéro-américaines de l'Université de Bretagne Sud – Lorient et doctorante en Études Hispaniques, Traduction et Genre à l'Université de Perpignan, en cotutelle avec l'Université de Vic – Université Centrale de Catalunya. Elle a été également affectée en tant que lectrice d'espagnol et A.T.E.R. à l'Université de Perpignan pendant ces dernières années. Ses recherches portent sur la traductologie franco-espagnole au XIX^e siècle, l'historiographie des femmes et la didactique des langues étrangères.

Natalia M^a Campos Martin est titulaire d'un doctorat en traduction et interprétation à l'Université de Malaga et d'une maîtrise en philologie française à l'Université de Castilla-La

Mancha. Actuellement, elle est professeure à la Faculté de Philologie, Traduction et Communication (Département de français et italien) de l'Université de València, et professeure dans les Universités de Murcie, Cordoue et Malaga, en tant que conférencière invitée. Sa recherche a été liée, depuis 2006, au Groupe de recherche interuniversitaire en traduction (HUM 767) et aux projets de recherche de la Fondation Seneca, sur une base concurrentielle (2011-2013). Outre sa participation active à plusieurs projets internationaux I+D (UE - AGIS), les résultats de ses recherches ont été diffusés dans des publications prestigieuses. Elle participe à de nombreux congrès, cours et séminaires internationaux en traduction juridique et enseignement de la traduction.

Francisco Luque Janodet est diplômé en traduction et interprétation de l'Université de Córdoba (Espagne). En outre, il a réalisé des études universitaires supérieures en traduction spécialisée dans la même institution, où il poursuit également un doctorat en traduction viticole. Il a travaillé comme professeur d'espagnol et de français langue étrangère. Il est actuellement professeur au département de Philologie française à l'Université de Séville. Ses principales lignes de recherche comprennent la traduction agroalimentaire, juridique et l'histoire de la traduction.

José María Castellano Martínez est licencié et docteur en Traduction et Interprétation (2012). Professeur (*Profesor Ayudante Doctor*) à l'Université de Cordoue (Espagne) et coordinateur du parcours conjoint des licences de Traduction et Interprétation et d'Études anglaises, il est membre du groupe de recherche HUM-947 « Texto, Ciencia y Traducción », de l'*Asociación de Francesistas de la Universidad Española* (AFUE) et collaborateur du groupe de recherche HISTRACYT « Historia de la traducción científica y técnica » (*Universitat de València*). Ses travaux de recherche ont pour objet d'étude la traductologie et l'histoire de la traduction, ainsi que la traduction et la terminologie institutionnelles, juridiques et touristiques. Doctorant invité en 2011 par le *Groupe de recherche en linguistique appliquée* TERMISTI, il a été professeur invité à l'Université libre de Bruxelles (2017), l'Université de Nîmes (2018) et l'Université Paul Valéry – Montpellier 3 (2019).

Marian Panchón Hidalgo, enseignante à l'université de Tours, a consacré sa thèse à la « Traduction, censure et réception de la littérature surréaliste française en Espagne (1959-1975) » (Université de Toulouse – Jean Jaurès et Université de Salamanque). Elle a récemment publié « André Breton bajo la dictadura franquista: censura institucional y traducción de *Entretiens* (1952) » (*Cédille*, n°15, 2019), « La paratraduction des oeuvres politiques surréalistes sous le second franquisme (1959-1975) » (*Au miroir de la traduction : avant-texte, intratexte, paratexte*, Éditions des archives contemporaines, 2019) et « Las traducciones surrealistas francesas como resultado del cambio social, cultural y político al final del franquismo » (*TRANS: revista de traductología*, n°23, à paraître en 2019).

Projet pour le n° 13, année 2020



La bande dessinée francophone

Coordonné par Adela Cortijo, Universitat de València, Espagne

Le treizième numéro de Synergies Espagne sera voué au Neuvième art. Les propositions d'articles se placeront dans le domaine la bande dessinée, un moyen d'expression particulier qui propose une grande diversité de genres et un éventail de sujets et de styles inépuisables. Certains théoriciens de la bande dessinée ont essayé, dans le dessein de revendiquer ce médium, de mettre en évidence et de défendre les particularités qui le déterminent et le différencient des autres médias. En ce sens, il y a déjà presque vingt ans, Thierry Groensteen dans *Système de la bande dessinée* ([1999] 2006 : 4-15) l'avait abordé sous un angle sémiotique et structuraliste et l'avait présenté comme un langage mixte, une combinaison textuelle et iconographique, avec deux matières d'expression dans lesquelles le code visuel serait prédominant. Une fusion ou une synergie de langages originale, séquentielle et narrative, qui n'a pas forcément besoin de recourir à un support verbal. De cette manière, la bande dessinée est définie ou spécifiée, comme dans un système, par opposition à d'autres moyens d'expression. Cependant, s'il est vrai que la singularité hybride ou le caractère unique de la bande dessinée est indéniable, il est également vrai que nous sommes confrontés à un médium protéiforme dans la mesure où, dans ses différents genres, il est construit et nourri grâce à d'autres langages artistiques : le cinéma, la littérature, le dessin, la photographie, le graphisme, la peinture et même la musique. Le discours de la bande dessinée est spécifique, certes, mais sa spécificité repose également sur le fait qu'il laisse les portes ouvertes à d'autres arts. Dans la bande dessinée convergent d'autres formes d'expression associées qui l'enrichissent et qui multiplient aussi les possibilités d'approches de son étude.

Ce projet s'insère dans un processus de reconnaissance et de théorisation critique et académique d'un médium qui commence à ne plus être considéré comme menaçant ou difficile à classer en raison de son hybridité, en tant qu'objet culturel non identifié, un « OCNI » comme dirait Thierry Groensteen dans *Un objet culturel non identifié* (2006) et qui, depuis ses origines au XIX^e siècle, a été maintes fois observé avec mépris par son caractère « impur et monstrueux », par ce mélange « honteux » de logos et d'icône mais aussi en raison de son caractère populaire. Sans la légitimité historique de la littérature, ni l'aura

mythique du cinéma, la bande dessinée a dû faire face à un long silence critique qui a été rompu en France, dans les années soixante du XX^e siècle, pendant ces années de révolution sociale et de démocratisation culturelle qui ont convergé en mai 1968. Le phénomène de la réhabilitation de la bande dessinée a été renforcé par toute une série de publications destinées aux adultes, par la création de centres d'études spécialisés et par l'apparition des premiers festivals et des premiers ouvrages théoriques. Après avoir été un médium destiné aux adultes pendant presque tout le XIX^e siècle, la bande dessinée a été associée en Europe, pendant toute la première moitié du XX^e siècle, presque exclusivement à la presse pour enfants et pour les jeunes. À partir des années soixante, grâce aux magazines comme Pilote en France, Totem en Espagne et Linus en Italie, la bande dessinée va élargir.

Nous proposons ainsi d'étudier la bande dessinée francophone, selon les orientations suivantes :

- Bande dessinée en relation avec d'autres moyens artistiques ;
- Bande dessinée et Littérature. Adaptations ;
- Enjeux de Linguistique dans la bande dessinée ;
- Bande dessinée et Traductologie, traduction, interprétation, médiation ;
- Didactologie-didactique de la langue française et des langues cultures à travers la bande dessinée ;
- Edition, technologies de la communication.

Un appel à contributions a été lancé en juin 2019.

La date limite de remise des articles est fixée au 15 février 2020.

Contact rédaction : synergies.espagne@gmail.com

Consignes aux auteurs

- 1** L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies.espagne@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncées dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné. Aucune participation financière ne sera demandée à l'auteur pour la soumission de son article. Il en sera de même pour toutes les expertises des textes (articles, comptes rendus, résumés) qui parviendront à la Rédaction.
- 2** L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction et de représentation ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.
- 3** Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4** Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité.
- 5** Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.
- 6** La taille de police unique est 10 pour tout texte proposé (présentation, article, compte rendu) depuis les titres jusqu'aux notes, citations et bibliographie comprises). Le titre de l'article, centré, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays et son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) seront également centrés et en petits caractères. L'auteur possédant un identifiant ORCID ID (*identifiant ouvert pour chercheur et contributeur*) inscrira ce code en dessous de son adresse. Le tout sera sans couleur, sans soulignement ni hyperlien.

7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 6-8 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.

8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en espagnol puis en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé. Les mots-clés seront séparés par des virgules et n'auront pas de point final.

9 La police de caractère unique est Times New Roman, toujours taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.

10 L'article doit comprendre entre 15 000 et 30000 signes, soit 6-10 pages Word, éléments visuels, bibliographie, notes et espaces compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus de lecture ne dépassera pas 2500 signes, soit 1 page. Comptes rendus et entretiens seront en langue française.

11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.

12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.

13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.

14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit: (Dupont, 1999 : 55).

15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.

16 La bibliographie en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.

17 Pour un ouvrage

Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.

Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.

Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.

18 Pour un ouvrage collectif

Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture, p. 49-60.

19 Pour un article de périodique

Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, p. 41-61.

20 Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hyperlien, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le ...], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie française.

22 Graphiques, schémas, figures, photos éventuels seront envoyés à part aux formats Word et PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le copyright sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet et extraits de films ou d'images publicitaires seront refusés. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation.

NB : Toute reproduction éventuelle (toujours en noir et blanc) d'une image, d'une photo, d'une création originale et de toute œuvre d'esprit exige l'autorisation écrite de son créateur ou des ayants droit et la mention de paternité de l'œuvre selon les dispositions en vigueur du Code français de la propriété intellectuelle protégeant les droits d'auteurs. L'auteur présentera les justificatifs d'autorisation et des droits payés par lui au propriétaire de l'œuvre. Si les documents sont établis dans un autre pays que la France, les pièces précitées seront traduites et légalisées par des traducteurs assermentés ou par des services consulaires de l'Ambassade de France. Les éléments protégés seront publiés avec mention obligatoire des sources et de l'autorisation, dans le respect des conditions d'utilisation délivrées par le détenteur des droits d'auteur.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Une fois éditée sur gerflint.fr, seule la « version pdf-éditeur » de l'article peut être déposée pour archivage dans les répertoires institutionnels de l'auteur exclusivement, avec mention exacte des références et métadonnées de l'article. L'archivage de numéros complets est interdit. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article, tels que dûment spécifiés dans la politique de la revue. Par ailleurs, les Sièges, tant en France qu'à l'étranger, n'effectuent aucune opération postale, sauf accord entre le Gerflint et un organisme pour participation financière au tirage.



Synergies Espagne, n° 12 /2019
Revue du GERFLINT

**Groupe d'Études et de Recherches
pour le Français Langue Internationale**

En partenariat avec
la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

Président d'Honneur : Edgar Morin

Fondateur et Président : Jacques Cortès

Conseillers et Vice-Présidents : Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

PUBLICATIONS DU GERFLINT

Identifiant International : ISNI 0000 0001 1956 5800

Le Réseau des Revues Synergies du GERFLINT

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest	Synergies Monde
Synergies Afrique des Grands Lacs	Synergies Monde Arabe
Synergies Algérie	Synergies Monde Méditerranéen
Synergies Argentine	Synergies Pays Germanophones
Synergies Amérique du Nord	Synergies Pays Riverains de la Baltique
Synergies Brésil	Synergies Pays Riverains du Mékong
Synergies Chili	Synergies Pays Scandinaves
Synergies Chine	Synergies Pologne
Synergies Corée	Synergies Portugal
Synergies Espagne	Synergies Roumanie
Synergies Europe	Synergies Royaume-Uni et Irlande
Synergies France	Synergies Sud-Est européen
Synergies Inde	Synergies Tunisie
Synergies Italie	Synergies Turquie
Synergies Mexique	Synergies Venezuela

Essais francophones : Collection scientifique du GERFLINT

Direction du Pôle Éditorial International :

Sophie Aubin (Universitat de València, Espagne)

Contact: gerflint.edition@gmail.com

Site officiel : <https://www.gerflint.fr>

Webmestre : Thierry Lebeau (France)

Synergies Espagne, n° 12 / 2019

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT – Sylvains-les-Moulins – France – Copyright n° 24XM3E1

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France -

Achévé d'imprimer en novembre 2019 sous les presses de Drukarnia Cyfrowa EIKON

PLUS - ul.Wybickiego 46, 31-302 Kraków - Pologne

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique
francophone en réseau

www.gerflint.fr

Les coordinatrices de ce douzième numéro, sans cesser d'approfondir et de préciser les lignes générales qui sont celles de *Synergies Espagne* depuis sa création, continuent aujourd'hui dans la même foulée, tout en prenant le plus grand soin de ne pas transformer les voies empruntées en sentiers battus. Bien au contraire, elles ont précisément l'intention – les lecteurs diront si elles y ont réussi – de tracer des sentiers nouveaux, tentant de conjuguer à travers les siècles, une discipline théorique, la traductologie, avec un aspect auquel deviennent de plus en plus sensibles les chercheuses, mais aussi, il va sans dire, les chercheurs : la place et le rôle social et culturel de la femme au XIX^e siècle, tous deux véhiculés d'une société à l'autre, d'un pays à l'autre, dans une langue étrangère, mais que l'on fait sienne.

Brigitte Lépinette